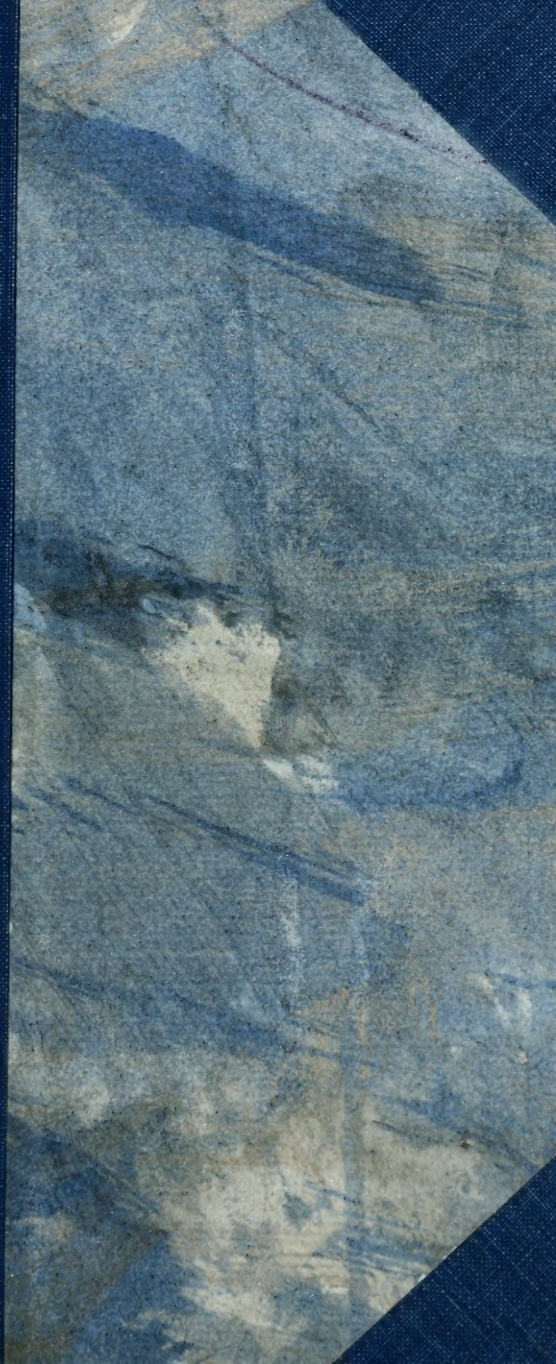

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/prosperoulepessi00lepe

PROSPER,

OU

LE PESSIMISME.

PROSPER,

OU

LE PESSIMISME;

PAR P. M. M. LEPEINTRE.

Respecting man, whatever wrong we call,
May, must be right, as relative to all.

POPE's Essay on man.

Ce qui nous semble mal, quant à l'homme surtout,
Peut et doit être bien par rapport au grand tout.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez GUILLAUME, Libraire, Place Saint-Germain-l'Auxerrois, N.° 41.

1812.

PREFACE.

VOLTAIRE a fait un roman contre l'*Optimisme ;* mais personne encore n'en a publié contre le *Pessimisme*. Si la question sur laquelle roule celui-ci a déjà été agitée souvent ; si la matière qui en fait le sujet n'est pas neuve, la manière dont ce même sujet y est traité, les rapports sous lesquels les idées qui y sont relatives sont envisagées, pourront peut-être paraître nouveaux aux lecteurs.

Je sais que dans quelques ouvrages, on trouve épars des passages sur le bien et le mal. L'auteur du *Compère Mathieu* entr'autres rend pendant quelques temps son principal personnage *Manichéen*, et lui fait dire beaucoup de sottises relative-

ment aux accidens fâcheux qui arrivent sur notre misérable petit globe ; mais un *Manichéen* et un *Pessimiste* ne sont pas tout-à-fait la même chose. Le *Manichéen* voit du bien et du mal dans la nature, et attribue l'un ou l'autre à un bon ou à un mauvais principe; et comme il croit que le second l'emporte sur le premier, il prétend que c'est celui-là qui dirige tout. Le *Pessimiste*, sans faire de distinction de principe, trouve tout mal, parce qu'il se forme des idées chimériques de ce qui est bien ou de ce qui ne l'est pas ; et parce qu'il croit que les bases de l'ordre des choses sont vicieuses. Ainsi, l'un attribue le mal à un dessein prémédité, et l'autre à un défaut d'harmonie ; mais tous les deux ne s'aperçoivent pas que ce qu'ils prennent pour ab-

solu n'est que relatif, et que ce qu'ils regardent comme principal, n'est qu'accessoire. Leur *misanthropie* contre la nature, si on peut s'exprimer ainsi, est excessive : ils désirent l'impossible. Ils voudraient, par exemple, que les campagnes fussent toujours arrosées sans qu'il cessât de faire beau temps, ou que le feu ne brûlât que pour faire cuire leur dîner. Je crois même qu'ils voudraient le trouver tout prêt, et que leur couvert se trouvât mis comme par enchantement, sans qu'ils eussent la peine d'y songer. Telle est la déraison qui s'empare souvent de l'esprit humain.

J'ai cru remarquer que jusqu'ici, dans la dispute, on n'avait pas encore saisi la grande question du bien et du mal dans son véritable point de

vue. Les métaphysiciens et les philosophes qui l'ont discutée ont toujours été excessifs pour ou contre. Point de milieu, suivant eux : tout est bien ou tout est mal. Personne cependant n'a pu encore définir ce qu'on entend par ces mots. Tout est-il bien, par rapport à l'ensemble ou par rapport à chacune des parties? Voilà ce qu'il fallait examiner. Tout est-il mal dans la nature ou dans la société ? Voilà ce qu'il fallait distinguer. Le public jugera si je suis moi-même parvenu à la solution dans le roman que je lui présente.

Bien des gens, sans doute, vont crier *haro* sur moi. A quoi bon, diront-ils, recommencer à instruire un si ancien procès que tous les bons esprits sont convenus de laisser en litige ?

Je répondrai que rien de ce qui touche au bonheur des hommes, ne doit être indifférent, ni rester indécis. Or, ce que je remets aujourd'hui en question, est plus intéressant qu'on ne pense. Il importe beaucoup au genre humain qu'il soit convaincu que ses malheurs sont de sa propre faute, et qu'il peut trouver en lui-même les sources de sa félicité.

J'avoue, d'ailleurs que je n'ai pu me défendre d'une espèce d'indignation contre cette classe d'hommes qui se plaignent de tout au milieu de l'abondance et des plaisirs. Un *Lucullus*, pessimiste, me paraît le comble du ridicule ou de la démence.

Mon intention n'ayant pas été de faire un gros livre où je m'appli-

quasse à discuter gravement les opinions des deux partis, j'ai dû donner une action aux choses que j'ai voulu exposer. En un mot, mon but a été de peindre et non de discourir; de faire des tableaux et non des dissertations. D'après cela, j'ai cru que les événemens qui arrivent dans le monde, combinés avec la peinture de certaines mœurs et de certains caractères, étaient ce que je pouvais employer de plus propre à amuser l'esprit des Lecteurs. J'ai cru aussi que je devais choisir de préférence, entre les événemens, ceux qui se sont passés de nos jours, mais dont il reste peu de traces. Voltaire place *Candide* au temps où il vivait; j'en ai fait de même de *Prosper*; mais je ne vais pas au-delà des principaux événemens arrivés à la fin du dix-huitième

siècle, dont j'ai cherché à retracer l'esprit. Ce qui s'est passé avant 1797, n'a plus rien de commun avec ce qui se passe actuellement, et cette époque appartient déjà à l'histoire.

Ainsi, qu'on ne cherche point d'allusions dans cet ouvrage ; je n'en ai voulu faire aucune. Je n'ai eu en vue d'attaquer aucun personnage vivant, excepté, quant aux opinions, car je crois que, puisque *Boileau* a pu se moquer de *Chapelain*, je peux bien prendre aussi la liberté de me moquer de quelques hommes de nos jours, qui ne sont guères au-dessus de ce mauvais poëte, dans leur genre, et qui, comme lui, ont usurpé une réputation éphémère. D'ailleurs, ce que je peux dire des personnages vivans, se trouve déjà dans des ou-

vrages connus, récemment publiés et répandus dans toute l'Europe.

La malignité serait donc abusée, si elle croyait que j'ai voulu lui donner une pâture. Je n'ai prétendu faire ni une chronique scandaleuse, ni une satire, ni un ouvrage de parti politique, religieux ou littéraire. Si on y reconnaît de certaines gens, je n'en peux mais. Chacun, en voyant jouer l'*Avare* ou le *Tartuffe*, peut y reconnaître son voisin; et certes, on cesserait d'écrire, s'il était défendu d'attaquer les vices et les ridicules.

PROSPER,

OU

LE PESSIMISME.

CHAPITRE I.

Protase ou *Exposition.*

Dans un bel hôtel du faubourg St.-Germain, résidait Madame de la Lusançaie, célèbre danseuse, riche de 80,000 liv. de rentes, fruit de ses petites épargnes. Elle avait constamment prouvé par sa conduite, qu'on n'a pas besoin d'être sage pour faire fortune : expérience très-encourageante pour la vertu des femmes. Un gentilhomme breton, que la misère avait fait maltotier, lui avait vendu son nom, moyennant une pension de 600 liv., à condition de ne jamais se présenter devant elle.

C'était une des *Ninons* d'alors, et comme elle avait autant d'esprit que l'Aspasie des Tournelles, elle s'était *faite homme* aussi ; c'est-à-dire qu'elle avait tout pris du sexe masculin, hors le costume, ce qui, comme on sait, est très-philosophique.

Sa cour était composée de fermiers-généraux, de seigneurs, d'académiciens et d'abbés qui tenaient bureau d'esprit dans sa maison. Il y avait à cette époque, à Paris, beaucoup de petites cotteries littéraires où l'on distribuait l'immortalité à des personnes dont on ne parle plus aujourd'hui.

En outre, elle nourrissait de pauvres auteurs, à qui elle donnait des habits, formait les jeunes gens au bon ton, lâchait des épigrammes contre les dévôts, et donnait tous les ans dix écus pour les pauvres au curé de la paroisse.

Elle et sa cour étaient ennemis des préjugés. A force de leur faire la guerre, sa taille s'arrondissait de temps en temps. Les philosophes qui l'entouraient repoussaient victorieusement les traits de la malice par cet argument irrésistible : ce qui n'est pas contre la nature, n'est pas contre la morale : or, faire un enfant est dans la nature ; donc cela est très-moral.

Elle n'eut que des garçons et ils étaient tous nobles. Malheureusement la vaccine n'étant pas connue alors, ils moururent tous, excepté un qu'elle fesait élever, sans cérémonie, à la campagne, pour n'en être pas importunée.

Quoique nourri parmi des paysans, ce petit bon homme qui s'appelait Prosper, ayant par la suite beaucoup plu à cette tendre mère, elle eut la fantaisie de le faire *éduquer* sous ses yeux. En conséquence, elle le fit venir et lui donna toutes

sortes de maîtres. Comme il était un peu rustique, on mit un certain temps à le dégrossir. Il montra ensuite beaucoup d'aversion pour les études classiques; on ne pouvait rien lui enseigner par principes. Cependant on parvint à lui mettre dans la tête de l'italien, de l'anglais, de l'allemand, de la géométrie et un peu de physique, de dessin et de musique; mais cela ne fut qu'en le menant du *connu à l'inconnu*.

Son physique se développa tellement, qu'à l'âge de dix-huit ans c'était un des beaux hommes qu'on pût voir; son expression était énergique, sa physionomie noble et distinguée, sa taille haute, son attitude fière. Il joignait à cela une vigueur corporelle si grande, qu'on ne put jamais réussir à en faire un petit-maître; mais en revanche, il fit de grands progrès dans l'escrime et l'équitation.

En outre, il manifestait des passions ardentes et un caractère fougueux. Pour modérer ces dispositions menaçantes, on s'appliqua avec beaucoup d'art à lui rendre l'esprit souple et le cœur tiède. Le voyant disposé à un grand penchant pour les *dames*, sa mère, pleine de raison, saisit ce *point flexible* pour lui donner des mœurs. « Ne vous attachez « jamais sérieusement, lui fit elle « entendre, préférez toujours vos « sens à votre cœur et votre plaisir « à celui de vos maîtresses ».

Pour perfectionner cette excellente éducation, un nommé M. Athénion lui apprit de la métaphysique. C'était une victime intéressante de son attachement à certaine morale, qui consiste à rapporter tout à soi, et à jouir de tout sans contribuer à rien. Né avec beaucoup de goût pour la plaisanterie, il avait été méchamment persécuté pour s'être moqué

de ses protecteurs et avoir instruit de jeunes innocentes. D'ailleurs c'était un fort bon homme; grand philosophe, qui avait combattu beaucoup de préjugés. Il n'avait jamais pu réussir à être d'une académie; mais pour s'en consoler, il dînait tous les jours en ville, et publiait des brochures où il tournait les vertus bourgeoises en ridicule, et prouvait, clair comme le jour, qu'il y a de certaines gens qui peuvent tout faire impunément, par ce que tout est fait pour eux.

Par le moyen d'une méthode analytique, il démontra à Prosper que nous mangeons, buvons et aimons en vertu de l'attraction; qu'il peut exister un Etre suprême; mais qu'il ne s'occupe guère qu'à rouler des globes sur des *tangentes d'orbites* comme on roule des boules sur un *Bowlin-Green*.

Il lui apprit que *l'ame est maté-*

rielle ; que les *yeux ne sont pas faits pour voir, et les oreilles pour entendre* ; mais ce qu'il prouvait merveilleusement, c'est que tout est mal dans ce *plus mauvais des mondes possible*, vu que nous sommes nus, que nous n'avons ni *griffes ni queue, qu'il fait froid et chaud, et qu'on ne joue pas la comédie chez tous les peuples.*

De plus, il lui enseigna que le plaisir est la base de la sagesse, et la morale une convention.

A peine avait-il gravé ces dogmes dans l'esprit de son élève, qu'il fut appelé à la cour d'un souverain de Germanie, qui rassemblait dans son palais, grand nombre de savans et de philosophes de tous les pays et de toutes les espèces. Il partit, emportant les regrets de madame de la Lusançaie.

Cette respectable dame étant un jour occupée avec un géomètre à

la solution d'un problême, (car elle était géomètre aussi ;) ressentit de si violentes tranchées, que ce savant fut obligé de faire les fonctions de sage-femme. Il en résulta un petit garçon qui fut posé sur des figures de géométrie. Par malheur, *l'accoucheur*, ayant heurté une grosse sphère armillaire en cuivre, la fit tomber sur cette innocente créature, qui fut écrasée par la chûte de l'univers. Cet accident fit une si grande révolution sur les nerfs de la mère, qui était d'une sensibilité exquise, qu'elle en mourut deux heures après.

Ses adorateurs se dispersèrent vers d'autres belles. Quant à ses amis les beaux esprits, ils firent insérer dans le *Mercure* une apothéose sublime, où ils l'élevaient bien au-dessus de ce que le genre humain femelle eut jamais produit de plus accompli.

CHAPITRE II.

Conduite de Prosper, et ce qui lui advient par suite d'icelle.

PAR suite de la mort de sa mère, Prosper se vit à la tête de près de cent mille livres de rentes. Un vieux seigneur, qui se croyait son père, lui en légua autant; de sorte qu'il se trouva tout-à-coup un des plus riches héritiers de Paris. Il ne manqua pas de se faire émanciper, afin qu'un tuteur ne jouît pas de sa fortune en son nom. Il avait dix-huit ans, de la santé, de la beauté et de l'éducation : ainsi il avait tous les moyens de se rendre heureux. Or, voici la route qu'il prit pour arriver au bonheur.

Il parut dans tous les cercles, et se fit admettre à toutes les toilettes. Comme il était de maxime reçue

qu'il faut faire manger son bien à tout le monde pour se faire considérer des honnêtes gens, il dépensa beaucoup en fêtes, en ameublemens, en équipages, en laquais; manière d'employer ses richesses la plus avantageuse à la société, à ce que disent de grands écrivains qui voient toujours juste. Tout cela lui fit, parmi les personnes de qualité, une foule d'amis intimes qui ne l'aimaient que pour lui, et qui lui assuraient que c'était là les vraies jouissances. Mais il en trouvait de bien plus grandes encore à faire sa cour aux dames; et comme il était très-passionné, il se livra à la tendresse avec ardeur. Riche, bel homme, et chevalier, il excitait un enthousiasme universel parmi le beau sexe. Oubliant un peu les dogmes de feue sa mère, il mit d'abord de la bonne foi dans ses amours; mais une vicomtesse, qui avait beaucoup d'expérience, lui fit

sentir tout le ridicule de sa conduite. Elle lui apprit qu'il fallait avoir plus d'artifice que d'ardeur; que l'amour-propre devait remplacer la passion, et qu'il valait mieux trahir qu'aimer. Elle lui donna une foule d'autres conseils salutaires, qu'elle lui rendit si doux, qu'il devint à la fin le plus habile *roué* qui fût jamais sorti des mains d'une femme.

En conséquence, il se fit un devoir de l'inconstance, et se mit à courir de boudoir en boudoir. Bientôt ne trouvant de plaisir qu'à faire naître des passions sans les partager, il parcourut toutes les classes de femmes, et marcha sur les pas de *Lovelace*, qu'on lui avait toujours représenté comme un grand modèle.

Une de ses victimes pourtant lui fit impression par sa modestie et ses graces; mais il étouffa philosophiquement ce sentiment. C'était une bourgeoise nommée Angélina, éle-

vée dans la soumission, genre d'éducation le plus propre à retenir les femmes dans le devoir, suivant des docteurs qui n'ont jamais vécu avec elles.

Cependant, au bout d'un certain temps, las du faste et de la mollesse, il s'étonna de ne point se trouver heureux, et d'éprouver un certain vide. Les cercles où il ne rencontrait que des beaux esprits, des petits-maîtres et des abbés; les soupers où l'on fesait de l'esprit qui lui semblait fade, et où on lisait des vers qu'il trouvait insipides; le papillotage des gens à la mode, tout cela lui causait un ennui mortel.

Un jour ayant été présent à une revue de la maison du roi, le goût militaire se manifesta si fort en lui, qu'il se mit le lendemain dans les chevau-légers, où il fut fait lieutenant, par la protection de la maîtresse d'un maréchal de France.

Ce nouveau genre de vie lui sembla plus analogue à son caractère fougueux. Le libertinage poli lui avait donné du goût pour le libertinage effréné ; car il n'était pas de ces hommes modérés qui s'arrêtent dans tout, parce qu'ils n'ont d'énergie en rien. Les habitudes militaires lui firent perdre peu à peu de vue la bonne compagnie, où il s'était arrogé quelque temps le rôle d'homme à la mode. Il abandonna les soupers élégans pour les grandes orgies, et les petites maîtresses pour les actrices, femmes reconnues pour n'être point intéressées. Il donnait libéralement à ses amis de régiment ce qu'ils lui demandaient. Pour donner une grande idée de lui, il s'avisa de jouer un jeu énorme, et les héros d'académie qui vivaient à ses dépens, n'en parlaient qu'avec admiration. Bref, il fesait mille excès, s'enivrait quel-

quefois, et mettait l'épée à la main quatre ou cinq fois par semaine.

Comme il était fortement constitué, sa santé ne souffrit point de tous ces assauts; mais sa fortune périclitait tous les jours, du consentement de son curateur, qui se fesait bien payer de son indulgence. Il n'y avait pas un an qu'il en était maître, et il ne lui restait déjà plus que de grosses dettes et une maison de campagne sur laquelle fondirent, comme des corbeaux, une nuée de créanciers chirographaires, hypothécaires, etc., dépités de n'en pas trouver plus; ces messieurs parvinrent à obtenir des par corps contre lui. Ce n'était qu'un prélude; sa ruine fut consommée en peu de temps. Poursuivi devant les tribunaux pour diverses promesses de mariage, il met le comble à ses embarras, en blessant au petit doigt le fils d'un chancelier. Aussitôt, pour se soustraire

à la vengeance du père, irrité d'un si grand malheur, il déserte, emporte ses bijoux et une somme d'argent, déloge de chez lui au moment où un ministre allait le faire prendre par une lettre de cachet, pour avoir été aimé de sa maîtresse, et se sauve de la capitale sur un bon cheval de selle.

CHAPITRE III.

Ce qui arriva à Prosper sur la frontière.

PROSPER avait pris, à tout hasard, la route de Châlons : il était de bien mauvaise humeur. « Oh ! se dit-il à lui-même, Athénion avoit grande raison de dire que tout est mal. On veut me faire renfermer, parce que mon goût pour le plaisir m'a fait faire quelques dettes : celui-ci veut me faire mettre en prison, parce que je me suis conformé aux usages de la galanterie, en faisant la cour à sa maîtresse ; ceux-là me font des procès, parce que je suis aimé des demoiselles, et les autres me font un crime, parce que j'ai satisfait au point d'honneur, en donnant une petite correction au fils d'un chancelier : oui, tout est au plus mal

dans ce plus mauvais des mondes, où l'on ne peut passer sa vie à jouir et à faire ce qu'on veut. « Ces réflexions lui donnèrent une idée. « Parbleu! se dit-il à lui-même, il faut que j'aille trouver mon maître de métaphysique; je suis sur la route d'Allemagne, l'occasion est bonne. »

Arrivé à Châlons, il trouva dans l'auberge une jolie danseuse de l'Opéra. Ils firent bientôt connaissance ensemble, comme cela devait être. Elle lui raconta qu'elle avait pris le parti du théâtre par nécessité; qu'elle était de famille noble, et qu'au milieu de la corruption inséparable de l'état, elle avait conservé au moins l'idée de la vertu. Prosper charmé de trouver de la *noblesse* et de la *philosophie* dans une danseuse, lui raconta son histoire, et lui dit qu'il allait à la cour d'un prince de Germanie. La belle le surprit beaucoup en lui apprenant qu'elle y allait

aussi. Ravi de ce hasard heureux, il forma le dessein de la présenter à M. Athénion, espérant vivre avec elle sous son aile protectrice, et il vendit son cheval de selle.

Ils voyagèrent donc ensemble. Pour épargner la dépense, ils se firent passer pour époux, et ne se firent dresser qu'un lit dans toutes les auberges, à l'exception d'une seule pourtant, où ils ne purent se livrer à cette douce économie, vu que l'hôte, bon janséniste, exigeait l'exhibition de l'acte de mariage. L'aimable danseuse voulut absolument faire tous les frais du voyage et de la communauté, parce qu'elle avait, disait-elle, plus de ressources que lui. Cette générosité toucha vivement Prosper, et il conclut que les philosophes avaient raison de dire qu'une femme galante a presque toujours les *vertus d'un honnête homme*.

Cependant, craignant à tout mo-

ment d'être arrêté, il allait en poste, et hâtait le voyage. En peu de temps, lui et sa belle sont dans Strasbourg, et le soir de leur arrivée, ils vont se coucher bien fatigués.

Le lendemain, on vient le réveiller pour dîner. Surpris d'avoir dormi si tard, et se voyant seul au lit, il demande où est sa femme; on lui répond qu'elle est partie à cinq heures du matin, par son ordre, pour prendre les devants. Aussitôt il s'élance sur sa valise, et voit qu'on l'a déchargé du poids de ses bijoux. Il cherche en vain sa montre, et ne retrouve que son argent, parce qu'il l'avait mis sous son chevet. « Cela est clair, dit-il; la coquine m'a volé, après m'avoir endormi avec une poudre. Oh! Dieu! moi qui ai tant trompé de femmes, me laisser jouer par une fille d'Opéra! Je l'ai cru généreuse, je l'ai cru philosophe, je l'ai cru noble; pends-toi, Prosper! tu

n'as pas deviné cette femme-là ! Vîte, des chevaux ; je l'aurai bientôt rattrapée ».

En attendant que tout fût prêt, il alla se promener dans la ville. Comme il avait la tête levée pour regarder le grand clocher en pyramide, qui passe pour une des sept merveilles ; un particulier le saisit au collet, en lui disant : « Te voilà « donc, scélérat, qui as abandonné « ma sœur après l'avoir trahie, ce « qui est cause qu'elle est entre les « mains des brigands ? il faut que je « lave cette injure dans ton sang ! Prosper (bien surpris de cette algarade), accepte le défi. Ils vont aussitôt dans une ruelle. En ce temps-là, les gens comme il faut portaient l'épée. Ils se mettent en garde. Prosper désarme et veut épargner son adversaire ; mais celui-ci, furieux, le force à continuer. Alors il l'étend sur le carreau ; il revole à l'auberge,

trouve les chevaux prêts, part, et passe vîte le Rhin.

CHAPITRE IV.

Comment Prosper change de condition.

Prosper galopa tout l'après-midi sur un cheval de poste. Il faut avouer que j'ai la main malheureuse, se disait-il, mais pourquoi aussi le frère d'Angelina vient-il me forcer à le tuer. Puis se rapelant ses paroles: Comment se fait-il qu'elle soit entre les mains des brigands, la pauvre enfant; que je la plains! La nuit le surprit en chemin, mais il voulait absolument arriver à Offembourg, la ville la plus voisine, et mettre une distance respectable entre la juridiction française et lui; avant de poser le pied à terre; toute sa peur était d'être reclamé chez les gouverne-

mens voisins. Tout-à-coup des sifflets se font entendre, et il est surpris de voir le garçon de la poste y répondre. Il va prendre un pistolet pour lui brûler la cervelle, lorsqu'il est assailli par une trentaine d'honnêtes gens qui ne lui donnent pas le temps de prendre ses armes, et qui, avec une intelligence digne d'éloges, le fouillent, lui prennent sa valise, le dépouillent et lui ôtent jusqu'à sa veste, le tout avec un silence que les chartreux n'auraient pas désavoué. Les voleurs du Nord font leur métier avec beaucoup de flegme : ils emmenaient les chevaux et se disposaient à le laisser sur la grande route à demi-nu, mais en bonne santé du reste. Prosper dit en lui-même, que vais-je devenir ? Je suis poursuivi en France, et me voilà dépouillé en Allemagne : Il faut agir de ruse. Comme il savait l'allemand, il leur dit : Messieurs, êtes-vous une bande

considérable à exercer cette honorable profession ? — Une bande, lui répond l'un d'eux ! nous sommes assez nombreux pour donner l'assaut à une citadelle. — Cela étant, réplique-t-il, enrôlez-moi avec vous, puisque vous ne m'avez pas laissé d'autre ressource. Cette proposition les étonne; mais voyant un bel homme, ils sont satisfaits de s'en faire un compagnon; les brigands aiment aussi à faire des prosélytes. — Parbleu ! lui répond l'un d'eux, nous allons vous mener à notre chef, vous paraissez un bon lurron, il sera content de vous avoir sous ses ordres. Ce qui est dit est fait. On conduit Prosper à pied, par des routes de traverse, et après trois heures de marche dans des bois épais, on l'amène au quartier-général. C'était ainsi que s'exprimaient ces *honnêtes gens ;* ils le présentent à leur chef. Prosper lui fait une belle harangue dans laquelle il forme sa

demande. Ce chef était un homme de bonne mine qui avait un bel entourage militaire. Il fait un petit discours fort sage à Prosper, dans lequel il lui laisse entrevoir les périls qu'il va courir, et la vie active qu'il va mener, et l'engage à réfléchir mûrement avant de prendre un engagement dont les devoirs sont terribles. Prosper, que rien n'effraie, persiste avec force ; alors on l'admet solemnellement. Les brigands présens célèbrent sa réception par des cliquetis, et le voilà agrégé à leur noble corps ; on lui donna la nuit pour dormir.

CHAPITRE V.

Evénement.

Curieux de savoir ce que c'est qu'une troupe de brigands, Prosper ne s'y était pourtant pas enrôlé pour en faire le métier; ce n'était que pour rattraper son argent, ce qu'il comptait faire moitié par ruse et moitié par force, ou bien, s'il était obligé de prendre part à quelque forfait, il se promettait bien de faire le moins de mal possible; heureusement que plusieurs jours se passèrent sans qu'on fît aucune entreprise.

Pendant ce temps-là, il acquit la confiance du chef de la troupe, qui se nommait Stokar. Selon ce qu'il apprit, c'était un baron à 96 quartiers, dépouillé et banni, parce qu'il s'était opposé à ce que son prince s'emparât de sa femme. De désespoir

il s'était fait chef de voleurs, et ravageait 30 lieues de pays pour se venger d'un prince dont les états avaient 4 lieues de diamètre. Il avait du caractère, de l'esprit, et ce qui est bizarre, de la dévotion; d'ailleurs, il avait le cerveau un peu fêlé; Sa troupe, qui l'aimait peu, le craignait assez et le respectait beaucoup, était composée de 1200 déserteurs ou soldats licenciés, devenus brigands par nécessité plutôt que par inconduite, attaquant les châteaux de préférence et n'assassinant que le moins possible; ces bonnes gens, d'ailleurs, avaient conservé de la religion tout en exerçant leur honorable métier, se fesaient même dire la messe par un aumônier, et vivaient, en un mot, dans la crainte de Dieu et de la potence. Ils se regardaient comme une puissance dans l'Allemagne; et leur chef, enorgueilli de la terreur qu'il inspirait,

ainsi que de ses illustres ancêtres; avait dans un de ses accès de démence fait offrir à la diète germanique d'en faire de vrais honnêtes gens, mais sous l'insolente condition qu'on le créât Landgrave de la Forêt Noire.

Les camarades de Prosper, jaloux de la faveur dont il jouissait près de lui, lui cherchèrent querelle, et le provoquèrent en duel, car ils gardaient entre eux de la loyauté. S'étant emparé d'un large damas, il en tua dix-huit les uns après les autres; le reste de la troupe conçut alors une si grande estime pour lui qu'il en fut aussi respecté que le chef lui-même.

Il y avait à peine quinze jours qu'il était enrôlé parmi eux sans avoir encore retrouvé l'occasion de se ressaisir de son argent, que trois régimens d'infanterie vinrent les cerner tous dans la Forêt, au bruit des tambours et des trompettes. Sto-

kar, qui se croit environné d'une armée, ne songe qu'à mourir en combattant dans le lieu où il était campé avec ses soldats, comme il les nommait ridiculement; mais ceux-ci qui veulent vaincre, s'il est possible, sans périr, et qui ne veulent pas être pris par famine, demandent l'attaque à grands cris. Stokar cède à la multitude qui ne le connaît plus dans le dangers, et met Prosper à la tête de 200 des plus mutins qui le demandent pour chef, parce qu'il a manifesté une opinion qui leur plaît. Cette résolution prise, on marche en colonnes, et on engage un combat meurtrier, où les régimens allaient avoir l'avantage. Mais Prosper qui avait présumé que, quoiqu'innocent dans le fond, il serait pendu comme ses camarades s'il était pris, avait résolu de vendre cher sa vie. Soudain il arrive avec ses deux cents hommes, tourne l'ennemi, le met en

désordre, et décide la victoire après un long carnage. Les régimens sont mis en déroute et laissent 600 des leurs sur le champ de bataille. Jamais combat d'hommes ne fut plus acharné ; cependant Stokar est frappé d'un coup mortel. On l'apporte sur un brancard près de la caverne ; là il prend le ton d'un Epaminondas et d'un Turenne. Il désigne Prosper pour lui succéder, lui apprend qu'il tient captive une femme dans un souterrain, lui ordonne avec magnanimité.... de la mettre en liberté, et expire après s'être confessé.

CHAPITRE VI.

Découverte.

Prosper avait tellement charmé les brigands par ses exploits, et paraissait si chaudement épouser leurs intérêts, qu'ils confirmèrent, d'une acclamation unanime, le choix qu'avait fait de lui Stokar pour lui succéder; mais moins occupé de cette dignité que de la captive dont ce défunt venait de lui recommander le destin, il courut au souterrain où elle était renfermée. Là deux invalides qui avaient les clefs le conduisirent dans un caveau éclairé par une petite lampe, et il y vit une femme couchée sur un mauvais lit. Il lui annonce avec la galanterie d'un chevalier français que sa captivité est finie. A peine se sont-ils envisagés qu'ils jettent tous deux un cri de

surprise! Prosper reconnaît Angélina. Il se ressouvient alors des paroles de son frère : quoi, s'écrie-t-elle, vous naguère mon séducteur, vous êtes presque mon libérateur maintenant! Par quel prodige? --- Oui, belle Angélina, Stokar est mort, et vous êtes libre.

Après avoir épuisé toute la joie et les émotions que doit causer une pareille situation, ils se demandent réciproquement, par quel hasard extraordinaire ils se rencontrent ainsi : Prosper raconte brièvement ce qui lui est arrivé depuis sa ruine de Paris, sauf l'incident de la danseuse, et le duel avec son frère, qu'il passe sous silence; ensuite il demande à Angélina comment il est venu à la trouver dans une caverne de la montagne Hartzwald, dans la Forêt Noire.

Prenant alors un ton de reproche et de mélancolie, plût au ciel, répondit-elle, que je ne vous eusse jamais connu, je ne serais pas si mal-

heureuse ! Après la perfidie dont vous payâtes mon attachement, et la publicité que vous donnâtes à ma faiblesse, je fus entièrement perdue de réputation. Ma mère en mourut de chagrin. C'est vous cruel, qui l'avez mise au tombeau ! Mon frère, furieux, vous chercha vainement pour tirer vengeance de vous. Une tante m'emmena demeurer dans sa terre près de Strasbourg, pour cacher ma honte et ensevelir mes regrets. Une tristesse profonde s'empara de mon ame, et je voulais m'enfermer dans un couvent, lorsqu'un soir, me promenant avec ma tante dans son jardin sur le bord du Rhin, trois hommes qui s'y étaient cachés m'enlèvent malgré ses cris et les miens, me font passer le Rhin, me bandent les yeux, le pistolet à la main, me mettent sur un cheval, me font traverser une grande forêt, et me transportent dans une chambre de cette caverne. On me donna à

manger dans ce lieu, et on m'y laissa seule jusqu'au lendemain, où l'un de ces trois hommes vint me voir, et m'apprit qu'il commandait une troupe de déserteurs, qu'un tyran lui avait ravi son épouse, que m'ayant vue lors d'un voyage qu'il avait fait sur le Rhin, il avait trouvé en moi une ressemblance si frappante avec cette épouse, que j'avais excité en lui le même amour qu'il avait eu pour elle. Ensuite il me conjura de l'écouter, me proposant de quitter son vilain métier, de rentrer dans la société, et d'aller vivre avec moi dans une contrée éloignée de l'Europe : comme vous devez bien le penser, je le refusai net. J'eusse sans doute agi plus politiquement, en feignant d'y consentir; mais il aurait exigé des sacrifices que je ne voulais pas faire; enfin, me voyant toujours persister, il m'a enfermée ici, depuis huit jours, au pain et à

l'eau, croyant pouvoir me réduire à la fin ; mais je fusse morte plutôt que de céder à la contrainte. Puisque je suis délivrée de mon tyran, j'oublie tous mes maux.

Prosper sentit soudain renaître avec force son amour primitif pour elle. Que tout est mal, belle Angélina, s'écria-t-il ! je n'ai plus de fortune à vous offrir ; cependant je vous aime plus que jamais, et j'irai même jusqu'à m'enchaîner avec vous dans les liens du mariage, quoique cela soit bien peu philosophique. Et vous dites que tout est mal, répliqua-t-elle ! est-ce l'Etre suprême qui est cause que vous avez dissipé votre bien ? Tout n'est pas perdu, dit Prosper, ce qu'avait projeté Stokar, je vais l'exécuter ; je m'empare des fonds de ma troupe. Il n'y a pas grand mal à voler des brigands qui, d'ailleurs, m'ont volé moi-même ; et nous partirons aussitôt.

CHAPITRE VII.

De quelle manière Prosper sort de la forêt Noire.

PROSPER fit sur-le-champ ses préparatifs de départ dans le plus grand secret, mais il survint une petite difficulté ; il ne pouvait mettre la main sur la caisse, parce que le trésorier de la bande ne payait qu'en vertu d'une autorisation du conseil; c'était un empiètement que ces messieurs s'étaient empressés de faire sur l'autorité lors de l'élection de leur nouveau chef. Angélina qui avait beaucoup de *réligiosité*, malgré ses faiblesses, disait qu'il fallait tout attendre du ciel. Prosper répondait que tout est mal, et qu'il attendait tout de son industrie. D'un autre côté il ne pensait qu'avec horreur à l'obligation de commander des as-

sassinats et des assassins. Il était donc dans une situation bien embarassante.

Il crut un jour pouvoir sans crime, piller avec toute sa troupe un couvent dont le supérieur, souverain d'un petit enclave de 3 lieues de circonférence, possédait d'immenses richesses, et était prince de l'Empire. Puisqu'ils ont fait vœu de pauvreté, disait-il, c'est un service à leur rendre que de les mettre à même d'exercer une si belle vertu; il vaut mieux ruiner des moines que des bourgeois. Prosper était plein de probité, mais il était sans respect pour la classe monastique.

Il s'adjugea la moitié du butin avec une si terrible arrogance que personne n'osa le contredire, tant il se fesait craindre. Il avait remarqué depuis quelque temps, dans la bande, une douzaine d'individus qui montraient quelque répugnance pour le

métier : il s'en entoura, sonda leurs dispositions; et ayant aperçu qu'ils desiraient retourner à la vertu, il parvint, avec des précautions infinies, à s'assurer de leur participation à son évasion. La nuit désignée pour l'exécution, il envoie sa bande en embuscade dans différens endroits de la forêt, sous prétexte qu'un prince doit passer par-là avec son escorte et un *trésor*. Pour lui, n'ayant retenu que les douze brigands qui s'étaient préparés à la fuite, il habille Angélina en voleur, il la met à cheval, et il a soin de se munir de son pécule, qui est assez considérable, graces aux moines. Ensuite ils prennent tous le galop, et se dirigent vers une extrémité du bois, opposée à celle où la bande avait été envoyée. Ils coururent ainsi, à perte d'haleine, jusqu'à la pointe du jour. Éloignés déjà d'une demi-lieue de la lisière de la forêt, ils entendent un grand bruit,

et voient tout-à-coup une voiture escortée par dix hommes à cheval, attaquée par trente autres. Prosper étonné reconnaît dans ceux-ci ses propres brigands, qui s'aperçoivent aussi de son apparition. Il ne les croyait pas de ce côté-là. Nous sommes perdus, s'écrièrent quelques-uns de ses douze complices : ils verront bien que nous sommes en équipage de déserteurs. Prosper, qui, comme un grand capitaine, sait se décider promptement dans les grands dangers, leur dit : « Eh bien ! nous n'avons d'autres ressources que de nous joindre aux dix cavaliers qui défendent cette voiture, et de tomber en désespérés sur nos camarades ». Cette résolution est adoptée ; aussitôt ils courent vers eux ventre à terre, et les abordent à coups de pistolets. Dix tombent de cette décharge : les dix cavaliers, qui voient des défenseurs, redoublent

de courage. Les brigands assaillans sont étourdis de cette trahison de leur chef. Prosper et les siens, ne leur donnant pas le temps de se reconnaître, les hachent avec célérité : leurs motifs les rendaient aussi terribles que quarante hommes. On n'en laissa pas échapper un seul, de peur qu'il n'allât en avertir d'autres.

Ce carnage fini, Prosper ne voyant plus Angélina, courut à sa recherche. Elle était tombée de cheval, et évanouie de peur. Il ne s'occupa qu'à la faire revenir. Un personnage de la plus haute distinction, qui était dans la voiture, ayant appris cela, voulut absolument qu'on l'y fît monter, et la plaça à côté de lui ; mais il ne la prit que pour un jeune homme bien intéressant. Ce grand personnage dit à Prosper : Vous êtes mon libérateur ; je suis un prince voisin, que des intérêts po-

litiques obligent de changer de résidence. Ne croyant pas que les brigands de la forêt Noire pussent se répandre jusques dans ce canton, qui est voisin d'une ville, je suis venu d'un de mes châteaux de plaisance avec cette faible escorte et un million de florins dont j'ai besoin, et que je transporte à mon palais, dans ma capitale. Poursuivi depuis trois lieues par ces voleurs, ils venaient de m'atteindre, lorsque vous avez paru. Il paraît qu'ils me guettaient; mais je ne conçois pas comment ils ont pu être instruits de mon passage; car mon départ avait été tenu dans le plus grand secret. Mais à qui ai-je l'obligation si majeure d'être tiré de leurs mains?

Prosper étonna bien le prince quand il lui apprit qu'il en était lui-même le chef. Il lui raconta comment il l'était devenu, et comment il les abandonnait lorsqu'il

avait paru. Le service qu'il venait de lui rendre était la meilleure preuve à ses yeux de la vérité de ses paroles. Il est bien singulier, monseigneur, lui dit Prosper, que j'aie deviné que vous deviez passer ainsi avec beaucoup d'argent et une petite escorte, lorsque je croyais ne faire qu'une supposition. Tout le monde trouva cette correspondance et cette aventure bien extraordinaires. Quelle matière pour les romanciers, ou pour les faiseurs d'opéras comiques, disait-on !

Le prince dit à Prosper, venez avec moi; je vous donnerai un emploi distingué, et je me charge de votre fortune, ainsi que de celle de votre joli camarade (il parlait d'Angélina), dont je ferai un de mes pages, s'il le veut, car il me plaît beaucoup; en outre je placerai vos douze compagnons d'évasion dans mes troupes. Prosper, ravi de trou-

ver une si belle occasion de rentrer dans la société, accepta avec un grand plaisir, et il fit signe à Angélina de laisser le prince dans l'erreur. Ils continuèrent donc tous à faire route, non sans crainte de rencontrer encore des détachemens de la bande; mais ils eurent le temps de s'éloigner tellement, qu'il n'y avait plus rien à craindre. Prosper présuma que le prince avait été poursuivi par ceux de ses brigands qui s'étaient écartés de l'espace qu'il leur avait ordonné de parcourir.

CHAPITRE VIII.

Comment la fortune, après avoir donné un souris à Prosper, lui tourne malhonnêtement le dos.

Notre ex-chef de brigands étant arrivé avec le prince dans sa capitale : celui-ci, trois jours après, le fit colonel, lui donna une terre, une pension, un carrosse et un hôtel; de plus, il l'admit à sa cour, à cause de sa naissance, et les courtisans lui firent compliment sur ses hautes qualités, quoiqu'ils ne le connussent que depuis deux jours.

Angélina avait quitté son déguisement; mais Prosper avait eu soin de la soustraire aux regards du prince, à qui il dit qu'elle était sa sœur, de même que fit Abraham. Elle consentit à demeurer avec lui, quelque dangereux qu'il fût pour

elle; mais ce ne fut qu'après un grand combat où l'amour avait fait succomber la vertu. Elle l'aima de nouveau avec plus de force ou plus de faiblesse qu'auparavant. Quelque temps après, elle lui dit : Croyez-moi, marions-nous; vendons votre terre, et, avec ce que vous possédez en outre, allons-nous établir ailleurs, où nous puissions vivre plus indépendans; je crains qu'il nous arrive quelque chose de funeste dans ce pays. Vous avez rendu un trop grand service au prince, pour que vous gardiez long-temps sa faveur, et il se lassera de la vue d'un homme à qui il a de grandes obligations : c'est ce qu'il faut éviter; votre sort et le mien sont entre vos mains, mon cher Prosper; profitez de l'occasion; car si nous devenons encore malheureux, ce sera votre faute, et vous direz que tout est mal.

Ma belle et tendre amie, répondit

Prosper, vous manifestez une connaissance du cœur humain, que possèdent peu de demoiselles; mais nous sommes trop avancés dans la carrière des grandeurs pour reculer. Laissons le mariage aux petits esprits, et gardons-nous de végéter dans une ignoble obscurité : c'est une opinion reçue parmi les honnêtes gens, et que je tiens surtout de M. Athénion, le plus grand métaphysicien de Paris, que le bonheur consiste à figurer dans la société. Allez, nous avons bien le temps de vivre en patriarches.

Le vrai de ses intentions, c'est que, quoiqu'il aimât bien Angélina, il espérait faire quelque bon mariage à la cour, attendu qu'on lui avait toujours dit qu'on ne devait consulter que la raison pour prendre une épouse, et qu'on se couvrait d'un ridicule ineffaçable en écoutant son cœur pour cela. En effet,

les dames l'avaient trouvé bien aimable, dès qu'elles avaient su qu'il était un brigand de bonne famille; et elles l'aimèrent ensuite beaucoup, parce qu'il était vif et tendre, tandis que les Allemands sont lourds et froids. La chronique du temps assure que plusieurs d'entre elles lui donnèrent des preuves convaincantes de cette préférence. Gardons-nous de lever d'une main téméraire le voile épais qui couvre ces mystérieux événemens! Mais il avait soin de ne pas laisser apercevoir à Angélina qu'il la négligeait; procédé qui donne tout à la fois une idée avantageuse de lui, et de l'innocente modération de cette belle. Pourtant, jaloux, quoiqu'infidèle, il la dérobait soigneusement à tous les yeux. Cependant le prince lui parlait souvent de sa prétendue sœur, et témoignait un intérêt extraordinaire pour elle. Prosper fesait la sourde

oreille, et même en fesait exprès un vilain portrait.

Un seigneur officieux devant qui Son Altesse avait parlé de cela, et qui avait besoin de relever sa fortune délâbrée, alla un soir trouver Prosper. Il lui démontra amicalement qu'un homme d'honneur doit s'empresser de céder sa sœur à son souverain. Quoiqu'on l'eût élevé dans les meilleurs principes de la bonne compagnie, Prosper rejeta la proposition avec horreur, et jeta le plénipotentiaire par la fenêtre.

Le lendemain matin, on vient le prendre au saut du lit; on l'habille bourgeoisement, le pistolet à la main; on le fait monter poliment dans une berline bien fermée, et en moins de deux heures on le conduit hors des vastes états du prince: ensuite on lui met un bâton à la main; on lui fait injonction de ne pas revenir sur ses pas, et on le laisse

sur la grande route avec un paquet cacheté et une bourse pleine de ducats.

CHAPITRE IX.

Quelle rencontre fait Prosper.

Prosper se trouvait ainsi dans la même situation que le père des Hébreux, lorsque le roi de *Gerar* fit enlever *Sara*, mais moins heureux que lui, le Seigneur n'était pas venu à son secours.

Voilà donc, s'écria-t-il en fureur, la récompense que me gardait ce petit *Sardanapale*, à qui j'ai sauvé la vie et des millions, et qui, non content de sa femme, de son confesseur et de sa maîtresse, me vole encore mon Angélina, et me dépouille de tout.

Il ouvrit le paquet cacheté, et y trouva des lettres-de-change pour

6000 florins, en dédommagement d'environ 50 mille qu'on lui retenait; mais cela était accompagné d'une belle lettre de recommandation que lui donnait le prince pour une souveraine du Nord, pour ne pas être tout-à-fait taxé d'ingratitude.

Prosper se soucia fort peu de ce cadeau; c'était d'être séparé d'Angélina, qui le désolait; il ne l'avait jamais tant aimée que depuis qu'il venait de la perdre. Il roula dans sa tête vingt projets de vengeance. Pendant quelques momens, il médita de retourner dans la ville d'où il venait d'être déporté, et de chercher à enlever Angélina; pendant d'autres, il se proposa de rassembler des brigands, car il savait le fin du métier, et d'aller fondre la nuit dans le palais du prince; mais obligé de renoncer à des projets aussi impraticables, il était dans une extrême agitation.

Toutefois, il crut à propos d'aller d'abord à Nuremberg toucher le montant des effets dont on lui avait fait cadeau, afin de pouvoir acheter un cheval et des armes. Après quelques jours de marche, pendant lesquels il ne cessait de vociférer et de regretter Angélina, il arriva dans cette ville. Après avoir dîné, il se présenta chez le banquier sur lequel étaient tirées ses lettres-de-change. Comme il sortait de la maison avec les espèces, il fut heurté par un homme en habit violet, qui avait une grande canne à la main, et qui voulait y entrer. Cet homme l'examine et lui saute au cou Prosper, surpris, reconnaît Athénion. Quoi! lui dit-il, après les embrassades, c'est vous que je croyais.... Chut! répondit le métaphysicien : allons autre part causer plus à l'aise. Etant entrés dans un café, ils s'y firent donner du *Mume*. Alors Athénion dit

à son ancien élève : Vous voyagez sans doute pour votre plaisir, et vous aviez peut-être le dessein d'aller me voir à B?.... Mais que tout est mal, mon cher Prosper! Voilà la vingt-huitième fois que je suis persécuté pour cette divine philosophie que j'ai adoptée!

Depuis mon arrivée dans la capitale du B....., il y a 13 mois, je jouissais de la grande célébrité que m'avaient acquise, à juste titre, mes ouvrages badins sur des sujets sérieux, parmi les gens qui ne s'occupent qu'à jouir, classe la plus estimable de la société. Le prince, pour se montrer aussi grand que son prédécesseur, ne gagnait pas de batailles, mais il donnait de grosses pensions aux philosophes; je n'étais pas oublié dans ses distributions. Je fis son éloge en vers, dans lequel je prouvais qu'il était un grand homme, parce qu'il soupait quelquefois avec des gens de

lettres, et qu'il était luthérien. Cela lui donna beaucoup d'affection pour moi, et je me trouvai bientôt introduit dans sa familiarité : la princesse, sa sœur, qui est très-aimable, trouvait mes vers très-bons. Je lui déclarai un jour qu'elle me plaisait beaucoup. Elle me répondit avec hauteur que, quoique je fusse poëte et philosophe, je ne devais pas prétendre à plaire à une femme de son rang avec une figure desséchée. Indigné contre une femme qui ne devenait pas amoureuse d'un homme de lettres, par cela seul qu'il était auteur ; je fis une satire où je l'appelais la princesse Honesta. Le prince son frère, à qui un fidèle courtisan en qui j'avais mis ma confiance, la communiqua, me fit prendre, garotter et mener hors de son royaume, après avoir saisi mes papiers, mes manuscrits, et la fortune que j'avais faite à sa cour. Je suis arrivé à dix lieues

d'ici sans le sou, mais avec la consolation que donne à un être pensant opprimé la justice de sa cause. Le banquier de chez qui vous sortiez m'a pris en amitié, parce que je l'amuse, et m'a emmené dans sa maison, où il me fournit de tout jusqu'à ce que je retourne en France, où je compte faire ma rentrée triomphante avec un ouvrage philosophique. Croyez-moi, revenez-y avec moi, vous aurez toujours le temps de faire votre tour d'Europe. Je ne fais point de tour d'Europe, répliqua Prosper, je suis comme vous, expulsé par un souverain, mais avec bien plus d'injustice. Là-dessus il lui raconta ses aventures, et lui communiqua ses idées de vengeance. Quoi! mon cher Prosper, lui dit Athénion, vous, l'*adepte* de ma philosophie, vous voudriez vous mettre avec des bandis, pour vous venger de la perte d'une femme? Quelle folie d'avoir

une passion ! Allons plutôt trouver l'impératrice des Scythes, à qui vous êtes recommandé, nous ferons fortune auprès d'elle, vous par votre physionomie, et moi par mes opuscules.

Prosper, réfléchissant qu'il n'y avait rien de ridicule comme de tenir à une femme, et qu'il pourrait bien devenir le favori d'une grande reine, abandonna son projet de vengeance, et suivit l'avis de son ancien précepteur.

Comme ils sortaient du café, quatre sergens s'emparèrent de M. Athénion. Ils le conduisent chez un magistrat de police; Prosper, étonné, le suit pour voir ce que cela deviendra; le magistrat dit à ce philosophe d'un ton sec et laconique : Monsieur, nous ne badinons pas à Nuremberg, et nous n'aimons pas à être badiné; nous aurions encore méprisé votre critique, si elle ne se fût pas dirigée

particulièrement contre l'homme même qui vous a donné l'hospitalité, et que nous venons d'obliger lui-même à vous repousser de son sein, puisque vous avez abusé des égards qu'on avait pour votre qualité d'étranger. Veuillez donc sortir d'une ville où un homme d'esprit et de goût comme vous n'est pas fait pour habiter avec des barbares comme nous.

En même temps on le fait passer dans une chambre, où son protecteur avait fait déposer ses effets avec une somme qu'il avait la générosité d'y ajouter; puis on le somme d'évacuer sur-le-champ la cité. M. Athénion et Prosper confondus allèrent louer une voiture, et se mirent tout de suite en route.

CHAPITRE X.

Ce qu'ils voient sur la route.

Parbleu, dit Prosper, il est bien désagréable d'être chassé comme cela d'une ville ! Vous avez donc écrit quelque chose de bien violent, mon cher maître philosophe ? Non, répondit M. Athénion : j'ai fait circuler seulement une centaine de vers alexandrins, dans lesquels je reproche aux habitans de Nuremberg de faire plus d'estime d'un banquier que d'un auteur, et de ne point badiner en causant ; puis après les avoir appelés *des Welches*, je leur conseille de retenir une commission de dix pour cent sur l'esprit qui passe par leur ville, afin de sortir de la pénurie où ils sont sur cet article. J'espère que l'on ne peut rien écrire de plus modéré ; mais voilà bien la barbarie d'un

pays où il n'y a ni spectacle ni almanach des muses : on n'y aime que l'industrie; on y vit en ours, et on n'y veut pas être critiqué. Tout est mal dans ce plus mauvais des mondes. Pourquoi aussi, lui répliqua Prosper, vous mêler de corriger de pareils barbares? Vous avez raison, dit Athénion, et depuis que nous sommes en route, je viens d'imaginer le systême le plus ingénieux que j'aie jamais conçu. Je veux désormais adopter la politique pour base de ma conduite ; en s'élevant trop contre les préjugés et les ridicules, on se fait des ennemis. Vous savez, mon cher Prosper, que je vous ai souvent enseigné que la société est un cercle dont on doit se regarder comme le centre. Eh bien! connaissez le complément de cette sublime métaphysique, soyez politique. Loin de nous cette dangereuse philantropie, qui nous porte à semer des principes à nos dépens! *Cervan-*

tes corrigea son siècle, et mourut de misère; c'était un bon homme, il devait commencer par faire sa fortune, il aurait corrigé son siècle après. Je le sens bien par ma propre expérience; pour avoir voulu éclairer une princesse, on m'a nourri et logé gratis; et pour donner des leçons à une ville, j'en suis exilé comme Démocrite le fut d'Abdère.

Vous avez raison, répondit Prosper, je n'aurais pas dépensé mes 160,000 fr. de revenus, si j'eusse eu de la politique. Pour moi, ajouta M. Athénion, je veux calculer dorénavant jusqu'à mes moindres sensations.

Au bout de quelques jours, nos deux voyageurs passèrent sur la frontière des états du prince qui avait persécuté M. Athénion. Prosper fut très-étonné qu'un pays assez fertile, soumis à un gouvernement protecteur des arts eût l'air si go-

thique, et si misérable. Il fit observer à M. Athénion que les paysans étaient mal nourris et mal vêtus, la terre mal cultivée, les villes mal bâties et puantes, les routes sans auberge. Son ancien précepteur dissipa son étonnement en lui disant que la bonne compagnie était heureuse à B..... et que cela suffisait.

En descendant dans une ferme pour se rafraîchir, ils trouvèrent tout le monde dans les sanglots. Ils apprirent que le fermier, vénérable vieillard, avait une fille dont le seigneur, à qui il appartenait comme serf, avait fait sa maîtresse. Il avait été le trouver avec ses deux fils, lui avait montré ses cheveux blancs et embrassé ses genoux. Monseigneur trop bien élevé pour se laisser émouvoir par ces bagatelles, lui avait démontré qu'il était très-heureux que son maître eût daigné coucher avec sa fille. Les deux fils voulant venger l'hon-

neur de leur sœur, avaient tiré sur le seigneur, et l'avaient manqué. Comme c'est un crime affreux de vouloir faire restituer son bien à un suzerain, on les avait mis tous trois dans une tour, ensuite on avait vendu leurs bestiaux, brûlé leurs meubles, et mis leur volaille à la broche, par ordre de ce judicieux seigneur. Voilà qui est abominable, sécria Prosper, dans un pays dont le souverain protège les lumières ! Si je tenais ce brigand de qualité, en tête à tête, je lui donnerais une vigoureuse correction, et en disant cela il écumait de fureur : quoiqu'on l'eût élevé dans un sage égoïsme, il s'indignait par caractère contre l'oppression. Mais lui et M. Athénion voyant qu'ils ne pouvaient rien faire pour ces bonnes gens, remontèrent dans leur voiture. A un quart de lieue de là, des gens du seigneur les arrêtèrent, et leur dirent que, leur maître

ne les nourrissant point, il fallait bien qu'ils prissent leur bourse. Attendez, camarades, cria Prosper, je suis à vous; en même temps il prend deux pistolets, et fait sauter la cervelle à deux de ces coquins; les autres se sauvent à toutes jambes. Ensuite il continue sa route avec M. Athénion. Une pareille bonne fortune ne devait pas leur manquer à tous deux. Après avoir traversé la Lithuanie, ils rencontrent de braves Tartares qui leur volent leur argent et leurs habits, cassent leur voiture et les laissent en culottes sur la grande route. Heureusement que Prosper avait sur la peau une ceinture pleine d'or, avec laquelle ils achevèrent leur voyage.

CHAPITRE XI.

Comment Prosper est reçu en une grande Cour.

Nos voyageurs arrivèrent à pied dans la capitale de la Scythie, le 15 juillet 1791. Voulant ménager ses ressources pécuniaires, Prosper ne se reposa que le temps qu'il fallait pour prendre langue, et pour paraître tout frais devant la reine. Ayant entendu dire qu'elle aimait beaucoup les habits militaires, il se fit faire un bel uniforme de fantaisie.

La princesse était alors dans un palais de plaisance, où l'on célébrait une fête annuelle; les gens de qualité de sa cour s'y divertissaient patriotiquement des victoires sanglantes que les troupes avaient remportées sur les Orientaux, tandis qu'ils se signalaient dans les boudoirs.

Pour aplanir toutes les difficultés, il se fit annoncer comme envoyé *incognito* de S. A. le prince de.....: En le voyant avec son costume, on le crut chargé d'une mission importante, et on lui donna un libre accès jusqu'à S. M.

Lorsqu'il parut devant la Semiramis moderne, elle était dans un grand salon à voûte étoilée, et remplissait un magnifique fauteuil de sa rotondité; elle était couverte d'or, de broderies et de diamans. Comme elle avait du rouge et du blanc, on n'aurait pas pu voir si elle avait soixante ans; mais sur sa physionomie à grands traits, perçoit, à travers une expression de majesté imposante et hardie, un certain air antique de coquetterie qui semblait exiger autant les hommages volontaires que ceux de déférence; à ses côtés une foule de courtisans de tous âges fesaient les aimables et singeaient

les petits-maîtres français ; et la conversation roulait avec beaucoup d'atticisme sur les ours blancs de la Mer glaciale. Après s'être tenu cinq minutes sur un pied, Prosper, qu'on ne fesait pas semblant d'attendre, s'approcha. Prenant un air assuré et respectueux, il fit un compliment court où il parlait des cent bouches de la Renommée, et présenta sa lettre du prince de..... Si S. A. lui avait retiré ses dons réels, en revanche elle l'avait chargé d'éloges écrits.

La princesse fit un majestueux signe de tête, et après l'avoir regardé d'un air vraiment royal, elle parla à l'oreille d'une dame du palais, et reprit la conversation avec ses courtisans.

La dame du palais dit à Prosper que S. M. parlerait de lui à son chancelier : tout aussitôt des huissiers de cour le reconduisirent poliment jusques dans les jardins où ils lui per-

mirent de se promener. Tout y était illuminé. On y dansait, on y buvait, on y courtisait, et on y tirait des feux d'artifice. Trop étourdi de ce qu'il venait d'éprouver pour prendre part à cette gaieté, Prosper retourne apprendre à M. Athénion ce qui s'était passé. Maudit soient, lui dit-il, les vieilles femmes à qui la jeunesse et la beauté n'inspirent plus rien! M. Athénion, de mauvaise humeur, s'écria que tout est mal dans un monde où un jeune philosophe, taillé comme un Apollon, ne réussissait pas à faire sa fortune par le canal d'une femme illustre.

CHAPITRE XII.

A quelle occasion Prosper fait des parties de traîneau.

Le lendemain matin, comme Prosper déplorait sa mauvaise fortune, il reçut une invitation anonyme de venir dîner chez une dame de la plus haute distinction. La joie et l'espérance rentrèrent dans son cœur. Ce sera sans doute, pensa-t-il, quelque dame de la cour qui aura mieux su m'apprécier que la reine! Me voilà consolé de n'avoir pas plu à celle-ci, qui, d'ailleurs est un peu surannée; peut-être ferai-je fortune aussi de ce côté là.

Il ne manqua pas de se trouver au rendez-vous qu'on lui avait donné. Il reconnut la dame qui lui avait la veille rendu la réponse de la reine. La souveraine, ma maîtresse, lui dit-

elle, m'ayant spécialement chargée de vos intérêts près de son chancelier, j'ai voulu avoir un entretien là-dessus avec vous. Elle fit beaucoup de questions à Prosper, qui, en homme qui sait son monde, eut soin d'y répondre adroitement, et mentit tant qu'il put pour donner des impressions avantageuses. Cependant il n'était pas question d'autre chose.

Avant le dîner arriva une dame de la plus haute volée. Quelle fut la surprise de Prosper ! il reconnut en elle la reine. Elle affecta de dire à sa dame du palais qu'elle venait lui demander à dîner sans façon, parce qu'elle voulait se désennuyer avec elle; elle adressa ensuite la parole à Prosper, et lia conversation avec lui, avec une affabilité qui était bien différente de l'air fier dont elle l'avait reçu devant sa cour.

Prosper déploya toutes les res-

sources de son esprit et toutes les qualités brillantes que feue madame de la Lusançaie lui avait fait donner, et qu'il avait perfectionnées avec les petites maîtresses de Paris.

Le dîner fut très-gaî et très-semillant. Prosper fut étonné des graces de la reine; et, quoiqu'elle fût vieille, il en devint presque amoureux.

Elle daigna lui accorder sa protection, l'assura qu'elle se chargeait de sa fortune, et l'invita à venir loger dans son palais.

Le soir même il y fut installé.

Le lendemain matin il reçut la visite du médecin de la cour, qui vint pour constater l'état de sa santé.

Le sur-lendemain il parut à cheval à côté de la voiture de la princesse.

Réjouissez-vous, accourut-il dire à M. Athénion, notre fortune est faite. J'ai plu à la souveraine, je suis son aide-de-camp, et je loge

dans son palais. Elle a soixante ans, il est vrai, mais est-il rien de comparable au bonheur de posséder les bonnes graces d'une souveraine dont les Etats renferment 950,000 lieues carrées en superficie, et occupent 22 degrés de latitude, sur 60 de longitude.

Prosper ne quitta bientôt plus la reine en public et en particulier. Il était à ses levers et à ses couchers, à ses audiences d'ambassadeurs, à ses promenades; enfin il était de toutes ses parties de plaisir; elle lui donnait des marques de préférence sur tous ses courtisans, et le soir il trouvait toujours des billets de banque sur sa toilette.

Il arriva que le Prince, grand favori titré de la princesse, revint d'une tournée qu'il avait faite dans les provinces méridionales du royaume, où il était allé faire confisquer les troupeaux de plusieurs hordes sauvages-

en paiement des arrérages de leurs tributs annuels.

La souveraine, qui était grande en tout, voulut que ces rentrées, qu'elle regardait comme de l'argent *mignon*, servissent au plaisir. En conséquence, tandis que les tribus qui qui l'avaient donné mouraient de faim, elle alla dans une de ses maisons de plaisance faire faire de belles fêtes pour célébrer le retour du Prince, qui, au dire de la cour, n'y parut que pour la forme, tandis que Prosper en était l'objet réel.

Entr'autres divertissemens, la souveraine et celui-ci, dans un traîneau, descendaient, avec la rapidité de la foudre, une montagne de glace exprès fabriquée sur une rivière.

Enfin, pendant huit jours ce furent des réjouissances continuelles. Après cela la cour revint dans la capitale.

Prosper, comblé de la faveur de

la reine, avait à son lever une cour de seigneurs, vivait en Sibarite et presqu'en monarque, et bénissait son destin d'avoir recouvré les bonnes graces de la fortune.

Il présenta M. Athénion à la princesse, qui lui fit une magnifique pension pour sa qualité de bel esprit. En remerciement celui-ci lui adressa une belle épître en vers, où il disait qu'elle avait éclairé les Massagetes, et qu'elle finirait par rendre les Bulgares philosophes, et les Abares littérateurs.

En récompense les portes de l'acacadémie lui furent ouvertes, à la charge de faire, comme en France, l'éloge de son illustre prédécesseur, dont il n'avait jamais ouï parler.

CHAPITRE XIII.

Comment Prosper fait la guerre aux Sarmates.

La faveur de Prosper durait depuis trois mois, lorsqu'humilié d'être réduit au rang obscur de favori en second et sans crédit, il aspira à jouer un rôle plus digne de sa grande ame. Vingt de ses nouveaux amis intimes lui persuadèrent que rien ne lui serait plus facile que de détruire la puissance du favori régnant, et ensuite d'épouser la reine. Ne doutant pas qu'ils pussent lui donner de mauvais avis, il tint conseil avec eux sur les mesures à prendre pour devenir souverain.

Une nuit, revenant d'avoir avec la reine une longue conversation qui lui avait donné de grandes espérances, dix hommes le saisissent à cent

pas du palais, lui présentent vingt pistolets pour l'empêcher de crier, et le transportent dans une espèce de chariot, où cinq seulement montent avec lui. Le jour venu il se voit avec quatre Bulgares et un huissier qu'on appelle dans ce pays là un *Conseiller de cour*, lequel lui donne un poulet ainsi conçu :

« Si vous aviez plus d'expérience, « vous auriez senti qu'une fantaisie « de quinze jours ne peut détruire « une liaison de quinze ans ; mais « en rival généreux qui respecte les « goûts de sa souveraine, je ne veux « pas vous perdre, et je vous envoie « à l'armée avec le grade de capi- « taine d'artillerie, à cause de vos « connaissances géométriques. Sou- « mettez-vous, soyez docile, et « connaissez mieux les cours. »

Prosper entra dans de si violens transports de rage, que le conseiller de cour et ses satellites eurent beau-

coup de peine à le contenir. Il leur demanda ce qu'étaient devenus ses effets et son argent. Ils lui répondirent en tournant la tête comme des magots chinois.

Il fut très-irrité que sous le gouvernement d'une *Sémiramis*, un prisonnier fût traité comme sous celui d'un *Mustapha*. Les Bulgares et le conseiller restèrent, pendant la route, silencieux comme les ours du Pôle. Passé vingt lieues de la capitale, on ne trouvait point d'auberges, ce qui avait étonné Prosper, dès son arrivée en Scythie : il avait cru la civilisation plus avancée dans ce pays là. Cependant ses conducteurs ayant partagé libéralement avec lui du pain d'orge gelé et du biscuit au suif, et lui ayant fait le sacrifice de ne point fumer, il conclut de ces rares procédés, que ces peuples avaient beaucoup acquis depuis leur roi législateur.

Il y avait trois semaines qu'il fesait cet agréable voyage, lorqu'après avoir traversé le Novogorod et le Smilensko, il fut délivré dans la Galicie où était sa destination.

Là on le mit en activité, et on lui compta, pour toute avance, environ 250 liv. tournois. Il eut quelqu'envie de s'évader, et de retourner dans la capitale réclamer l'appui de la reine ; mais la crainte des mines et de l'exil le détourna de ce projet.

Quelle chûte malheureuse, disait-il, en monologue ! je serais devenu presque monarque, et on m'envoye commander des Barbares ! J'ai peut-être eu tort de porter mes vues si haut ; mais le moyen d'être l'amant d'une vieille princesse sans avoir envie de gouverner en son nom ! que tout est mal !

Le corps où il était se mit bientôt en marche pour aller renforcer une

armée destinée à agir contre les Sarmates.

Ceux qui ne sont pas au fait de toutes les affaires de ce monde, sauront que la Sarmatie a appartenu long-temps à 300,000 gentilhommes, dont 290,000 ne savaient pas lire. Il était reconnu parmi eux que le peuple n'était qu'un troupeau de bêtes. En conséquence, ils tuaient les pères moyennant un écu, couchaient avec les filles pour rien, et emmenaient les garçons à la guerre pour leur servir de valets. Chauds amateurs de la liberté pour eux seuls, ils se chamaillaient entre eux pour avoir le droit de n'obéir à personne. Les despotes s'avisèrent un peu tard de devenir raisonnables, et les opprimés de s'enhardir; et la Sarmatie ne sentit son avilissement que lorsqu'elle était déjà entre les griffes de trois ennemis. Après une constitution qui ne plaisait point à ceux qui vou-

laient toujours avoir les paysans en propriété, une guerre venait d'éclater contre les puissances co-partageantes.

L'armée scythe était commandée par un général dont le nom finissait en *off*. Il était adoré de ses soldats, parce qu'il les laissait tout tuerquand ils étaient vainqueurs, et qu'il satisfesait devant eux aux besoins de la nature.

C'était la première fois que Prosper fesait la guerre ; mais son début fut très-désagréable. Il jeunait souvent, se couchait peu, et marchait toujours. Il était dans un pays où tout le monde était ennemi, et où on ne voyait que le ciel et la boue. Cependant il se distingua tellement dans un combat que le général en *off* le remarqua, et fut content de sa conduite. Il le jugea propre à faire des expéditions meurtrières, et le chargea de prendre d'assaut un châ-

teau fortifié. Prosper s'en rendit maître d'une manière qui tenait du prodige. Sa troupe y ayant pénétré par la force des armes, tous les combattans y périrent, et comme il était humain, il voulut empêcher qu'on exterminât les individus sans défense. Un Bulgare ayant tué un vieillard devant lui, il lui fendit la tête. Ayant appris cela, le général, irrité de ce que Prosper ôtait à ses troupes leur meilleur stimulant, le fait prendre, lui fait faire son procès, et le fait condamner à être dégradé et à recevoir le knout.

CHAPITRE XIV.

Prosper est sauvé par la Providence.

Prosper aurait voulu être fusillé plutôt que de passer par une fustigation à laquelle il prévoyait bien ne pouvoir résister. Le jour fatal où il devait subir cette petite correction, un hussard, qui avait pitié de lui, lui céda un bon pistolet d'arçon bien chargé.

Au moment où il allait jouer un rôle de Caton d'Utique, le château où il était détenu fut repris d'assaut par les Sarmates. Presque tous les Scythes furent hachés. Prosper, qui vit le combat par une fenêtre, fut tiré de prison et conduit, au milieu de deux murs de cadavres, au chef des Sarmates. C'était un homme de près de cinquante ans, d'une physio-

nomie noble, martiale et sévère. Il dit à Prosper que la reconnaissance lui avait fait braver, ainsi que les siens, tous les dangers, pour le délivrer de celui où l'avait mis son humanité courageuse pour ses compatriotes. Prosper lui répondit, qu'après le service qu'ils venaient de lui rendre, ils étaient bien quittes envers lui. Après maints autres discours héroïques, les prisonniers furent amenés en leur présence. Le commandant sarmate dit aux officiers scytes : Je pourrais venger sur vous et les vôtres les rigueurs militaires que vous avez exercées sur les nôtres; mais je veux vous prouver que nous savons mourir pour la liberté, et non massacrer les vaincus.

Ensuite il leur rendit leur épée, et les renvoya magnanimement sur parole.

Pour les simples soldats, ils furent

envoyés sous bonne escorte au quartier-général le plus prochain.

Après cette belle scène, Prosper fit, avec ses libérateurs, un dîner très-court, parce que ceux-ci voulaient décamper.

Le repas fini, le héros sarmate lui dit, en lui présentant une bourse: Vous voyez tout ce qui reste à ma troupe; mais nous saurons toujours trouver notre subsistance parmi nos compatriotes. Vous, prenez ce peu, et fuyez vers la Hongrie; ce sont les seuls passages par où vous puissiez vous dérober à la rage de nos ennemis. Je voudrais avoir plus à vous offrir. Je ne vous le céderai point en générosité, dit Prosper: ce secours, qui vous est trop nécessaire, me serait peu profitable; je veux partager vos périls, et défendre avec vous votre liberté. Puisque j'ai combattu pour les oppresseurs, je veux désormais combatre pour les

opprimés; d'ailleurs, déchu d'une situation brillante, la vie m'est à charge dans ce plus mauvais des mondes. Le Sarmate eut beau lui faire des représentations, il le trouva si opiniâtre qu'il accepta sa proposition. Dès le lendemain, Prosper courut la campagne avec sa troupe et lui. Il ne le quitta plus : c'était un Palatin nommé Silinski; il professait la rigidité des anciens stoïciens, méprisait la souplesse, n'aimait que la justice, était généreux par grandeur, acerbe dans ses formes et concis dans ses discours.

Prosper sentait combien un tel homme serait ridicule dans la bonne compagnie; mais il l'estimait à cause de sa grande bravoure.

Bientôt ils furent engagés dans des escarmouches sanglantes.

Malheur aux Scythes qui tombaient sous la main de Prosper; car il leur en voulait beaucoup; et les

Sarmates se battaient avec tant d'acharnement, que souvent ils n'en laisssaient pas échapper un.

Ils étaient depuis deux jours à *Sandomir*, lorsque, par une belle aurore, un gros corps de Scythes les surprit dans le sommeil.

Tout fut égorgé, hormis Silinski et Prosper, qui étaient au lit, et qui se sauvèrent en chemise.

CHAPITRE XV.

Prosper et Silinski se sauvent dans une mine.

Nos deux héros en chemise monraient de froid en se sauvant. A cent pas de la ville, ils trouvèrent des paysans qu'on venait de tuer.

Ils les dépouillèrent de leurs haillons, s'en revétirent et coururent à travers champ dans ce bel équipage; mais de nombreuses patrouilles ennemies se croisaient dans la campagne. Pour éviter de tomber entre leurs mains, ils prirent le parti d'aller chercher un asyle dans une mine de sel qui est sous la ville de *Wiliska.*

Pour n'être pas connus lorsqu'ils s'y présentèrent, ils demandèrent à travailler avec les mineurs. On les attacha à une corde; on les mit dans

un baquet, et on les descendit à six cents toises sous terre. A la lueur de mille lampes, ils virent des centaines d'hommes dont les uns roulaient des masses énormes, et les autres creusaient des abîmes profonds. Une multitude de sentiers et de rues traversaient tortueusement cet immense souterrain. Des antres pratiqués dans ces sentiers; le bruit de plusieurs ruisseaux coulant dans l'obscurité, et allant se rendre dans des étangs ténébreux; les cris des poulies et des machines, tout cela fit presque croire à nos deux fugitifs qu'ils étaient transportés aux enfers décrits dans l'*Enéïde*, et qu'ils voyaient le *Styx*, le *Cocyte*, le *Phlégéthon* et le *Ténare*. Des chevaux, devenus aveugles par l'effet du gaz alkalin, chariaient de gros quartiers de ce fossile, si nécessaire à la cuisine des nations civilisées. Pour eux, on leur mit les outils à la main.

Dans ce manoir de Pluton, un avocat de Cracovie, célèbre par ses écrits en faveur du despotisme oriental, était venu se cacher aussi, parce qu'il était proscrit pour avoir écrit contre les puissances co-partageantes.

Ces trois compagnons d'infortune se mirent à *piocher* ensemble, en attendant que le moment de leur résurrection arrivât. Leurs camarades, les habitans de ce vaste tombeau, leur apprirent qu'on n'en sortait que le dimanche pour aller à la messe, et respirer l'air atmosphérique.

Prosper dit à Silinski et à l'Avocat: Ces individus doivent se trouver bien malheureux d'être obligés, pour subsister, de s'ensevelir et de se priver de l'aspect de la nature. Ils sentent moins leur mal que vous ne croyez, répondit Silinski; l'habitude fait oublier bien des maux. Prosper les questionna, et fut bien surpris de

l'indifférence avec laquelle ils supportaient leur condition.

Quatre jours après, un énorme éboulement, causé par une profonde excavation, maintenue en vain par une multitude d'étais, ensevelit vifs et pour jamais cinquante de ces pauvres diables. Ce spectacle effraya les autres quelques minutes ; mais bientôt ils retombèrent dans leur insouciance accoutumée.

Prosper, stupéfait de leur tranquillité, dit à Silinski : Je ne connaissais pas cette résignation dans le malheur ; je suis extrêmement étonné que des êtres qui auraient plus de droits de trouver tout mal, soient ceux qui s'en plaignent le moins.

Cependant, au bout de quelque temps, les trois fugitifs ne purent plus supporter leur séjour dans la mine. L'Avocat crachait le sang ; Silinski avait des fraîcheurs, et

Prosper était enrhumé. Ils aimèrent mieux risquer d'être fus illés que de périr d'étisie et de fatigue dans un souterrain ; en conséquence ils prirent leur congé, et se firent exhumer de la région des *Gnomes*.

Quand ils furent rendus au séjour de la lumière, ils avaient des figures toutes vertes, et ne voyaient rien à dix pas.

CHAPITRE XVI.

Prosper et ses compagnons entrent dans un vieux château.

Les trois fugitifs furent charmés de respirer de l'*oxigène*. Mais que devenir et comment subsister? Voilà ce qui les embarrassait.

En proie à tous les besoins, ils errèrent quatre ou cinq lieues sans savoir où ils allaient.

Soudain ils découvrirent un château antique. Persuadés que leur costume et leur figure défaite les rendraient méconnaissables à tout ennemi, ils allèrent s'y présenter. Ils en trouvèrent toutes les portes ouvertes; ils y entrèrent et n'y virent, n'y entendirent personne. En traversant une cour, la vue de cadavres étendus et autres objets hideux fit frémir Prosper et Silinski,

et dresser les cheveux à l'Avocat. Ils passèrent outre. Etonnés du profond silence qui régnait dans ce lieu, qui paraissait abandonné, ils s'introduisirent dans le corps-de-logis, et pénétrèrent dans les appartemens : même silence et même solitude. Ils voient les parquets jonchés de débris de meubles, d'or, d'argent, de hardes ; plus loin, ce sont des bouteilles, des viandes, des mets assemblés confusément ; mais leur curiosité suspendant leur faim, ils veulent visiter plus au long cette demeure dévastée.

Ils parcourent trente pièces, et parviennent dans une chambre ornée où ils voient un lit. Dans ce lit, ils aperçoivent une vieille dame gisante, qui, à leur aspect, prend à côté d'elle un grand couteau, et veut se percer. Silinski l'arrête, l'informe qui ils sont, et lui demande pourquoi elle est seule de vivante dans

ce château, et la cause de ce qu'ils viennent de voir.

La dame lui apprend que sa famille, surprise par les Autrichiens, s'est enfuie sans avoir eu le temps de se munir de ses effets les plus précieux, et qu'elle n'a pu la suivre, parce qu'elle est paralytique; que les soldats qui ont massacré les domestiques ont respecté ses jours en la voyant disposée à se les ôter elle-même; que pendant qu'ils étaient occupés à piller, un gros corps d'insurgés ayant paru dans le voisinage, ils ont évacué la maison pour un moment, comptant y revenir bientôt.

Silinski lui demanda s'ils pouvaient, tous trois, faire quelque chose pour elle : Non, s'écria-t-elle, vous allez être surpris dans un quart-d'heure; prenez ce sac qui contient de grandes richesses, et fuyez vers les montagnes; vos secours me se-

raient inutiles; il faut que je meure ici.

La voyant dans cette résolution, et pressentant l'approche du péril, ils prennent le sac, de l'argent, des vivres, et tout ce qu'ils peuvent emporter; descendent dans une écurie qu'elle leur a indiquée; y prennent des chevaux, les sellent à la hâte et partent à bride abattue.

CHAPITRE XVII.

Voyage à Constantinople.

A cent pas du château, ils aperçurent les Autrichiens sur une hauteur; ils piquèrent des deux, et atteignirent les monts Krapacs ou Karpathes.

Lorsqu'ils furent près d'entrer en Turquie, ils mirent pied à terre un moment. Silinski se retourna, tendit les mains vers la Pologne, et dit d'un ton concentré : O ma patrie!....

Cependant ils examinèrent leur butin. Quelle fut leur surprise de trouver dans le sac que la vieille dame leur avait fait prendre, une quantité de diamans et de bijoux d'une valeur de plus de cent mille francs! Amis, leur dit Silinski, profitons de ce coup de fortune pour aller solli-

citer de l'emploi auprès de la Porte Ottomane. Elle offre une belle perspective à tous ceux qui se mettent à son service. J'y consens, dit Prosper, parce que je pourrai avoir un sérail et devenir Pacha comme Bonneval. J'applaudis à cette idée, dit l'Avocat; j'ai toujours désiré habiter un pays où règne l'esclavage. Quel bonheur de vivre sous les lois d'un despote! Il fait étrangler les grands pour maintenir l'ordre parmi les petits, et prend le bien des particuliers pour détruire les procès. Cela vaut beaucoup mieux qu'un gouvernement où le prince lui-même respecte les lois qu'il a faites. Selon vous, dit Silinski, la meilleure législation consiste donc à abrutir les hommes pour les bien gouverner?

C'est, répliqua l'Avocat, ce que j'ai démontré victorieusement dans un bon livre sur les lois que je porte avec moi, et que je compte bien

présenter au Sultan, pour faire ma fortune.

Arrivés à *Choczim*, ils se firent donner des passeports par un *Sangiac-bey*, qui les leur fit payer grassement. Après cela, rencontrant une caravanne, ils la suivirent pour voyager avec plus de sûreté.

Ils avaient déjà traversé la Moldavie, et passé le Danube, sans avoir trouvé de brigands, lorsqu'un gros corps de l'armée même du grand Visir attaqua la caravanne, et se mit à la piller, après avoir mis en fuite les soldats de l'*Hospodar*, qui l'escortaient. Nos voyageurs, et quatre Grecs à cheval comme eux, renversèrent des fantassins et se sauvèrent sans qu'on leur eût rien enlevé. Eh bien, dit Silinski à l'Avocat, vous voyez l'ordre et la police qui règnent dans un pays dont vous aimez tant le gouvernement! Oh! lui répondit-il, la Porte sort d'une guerre avec

la Russie; une guerre entraîne toujours de pareils inconvéniens; cela ne prouve rien contre mon système. C'est dans l'intérieur des terres que vous trouverez cette prospérité des temps antiques, que de bons esclaves, bien avilis, peuvent seuls connaître.

Enfoncés dans la Bulgarie, ils ne trouvèrent que des sentiers au lieu de routes, que des ours et des voleurs pour habitans. Pourtant ils voyaient une végétation robuste dans un sol productif, mais aux trois quarts inculte, ils fesaient dix lieues sans trouver une chaumière.

Un des Grecs disparut sans qu'ils sussent ce qu'il était devenu. Descendus chez un paysan mahométan, il ne purent, même à force d'argent, avoir ni légumes ni volaille, attendu que les Janissaires avaient fait main-basse sur tout. Cependant, ce pauvre homme trouva moyen de leur faire

une omelette. Pendant qu'ils la mangeaient, une troupe de Turcs fondit dans la maison, conduits par le Grec qui les avait quittés. Leur chef fait d'abord casser l'omoplate au paysan, pour lui apprendre à se mêler d'exercer l'hospitalité. Ensuite il fait saisir les armes de nos voyageurs, visite leurs valises pour s'assurer si elles ne contiennent rien de contraire aux intérêts du Croissant, et les leur fait remettre vides; après quoi il les fait fouiller eux-mêmes, comme on ferait à des escrocs dans d'autres pays.

Les Grecs qui sont restés lui parlent turc, et lui font observer qu'ils sont réduits à demander l'aumône.

Il leur fait dire que des chiens de chrétiens, comme eux, sont encore trop heureux de pouvoir implorer la pitié des fidèles croyans. Après cette sublime réponse, lui et les siens partent munis de leurs effets,

emmenant toutefois leurs chevaux et la fille du paysan, pour augmenter le harem du pacha, leur maître, qu'il les a, disent-ils, envoyés.

Eh bien! dit à l'Avocat Silinski, qui avait vu tout cela avec un grand flegme, comment trouvez-vous cette prospérité des temps antiques, que de bons esclaves seuls peuvent connaître ?

Il faut, répondit l'avocat, que tout ait bien dégénéré dans ce climat! je vois qu'on n'y est plus aussi esclave. C'est dans l'Asie qu'il faut aller pour trouver le despotisme dans toute sa beauté. Cela se peut, dit Prosper, mais nous ne courrons pas là pour le chercher.

Cependant on ne leur avait ôté à tous trois qu'une faible partie de leurs ressources; ils avaient par précaution caché, sous leur vêtement, leurs diamans et leurs bijoux, et les

Turcs ne s'étaient point avisés de les déshabiller.

Mais Prosper, irrité d'être sans monture, s'écrie, quelle abomination! Encore vingt lieues, et on nous mettra nus. Que tout est mal!

Voilà bien des fois, dit Silinski, que je vous entends dire que tout est mal, et sur quel fondement?

Quoi, dit Prosper, ne voyez-vous pas les maux qui inondent ce misérable globe? Tout ne présente que l'aspect du désordre. Ici des châteaux brûlés et un pays mis à feu et à sang; plus loin, une contrée fertile où tout est sauvage, où les magistrats sont des brigands qui viennent vous voler pendant que vous mangez une omelette.

Y a-t-il un être plus malheureux que ce paysan chez qui nous avons été spoliés? C'est pourtant là le sort des dix-neuf vingtièmes des humains! Je ne vous parle pas des tem-

pêtes, des tremblemens de terre; des pestes, des famines. Voyez les guerres que se font les espèces, les guerres intestines qui déchirent la nôtre, et celles que se font les beaux esprits, la sottise triomphante, l'injustice à l'ordre du jour et la vertu opprimée. Si tout était bien, vos compatriotes seraient-ils la proie des Russes, et la liberté ne régnerait-elle pas par toute la terre?

Votre opinion, répondit froidement le Polonais, est basée sur deux sophismes, le premier de prendre la marche de la nature pour un mal; le second d'attribuer à la nature ce qui est mal dans la société. Est-ce à dire que, parce qu'un fleuve se déborde, que le tonnerre tombe, ou qu'un volcan fait éruption, tout est mal?

C'est-à-dire que parce que des millions d'hommes souffrent les caprices d'un tyran asiatique, tout est mal?

Qu'avons-nous à nous plaindre de la nature ? n'a-t-elle pas pourvu assez abondamment à nos besoins ? que nous doit-elle de plus ?

Pourquoi, répliqua Prosper, nous trouble-t-elle par ses révolutions ?

J'avais toujours cru, reprit le Polonais, que c'était aux hommes à se co-ordonner avec elle, et non à elle à se co-ordonner avec eux.

Prosper lui répartit : si M. Athénion était ici, il vous réfuterait bien !

En discutant ainsi, ils parvinrent sur une hauteur à six lieues de l'ancienne *Bysance*; ils virent cette ville enflammée. La sachant sujette aux incendies, ils jugèrent qu'il serait dangereux d'y entrer de suite ; en conséquence ils se tinrent cachés huit jours dans une ferme, non sans crainte des envoyés des pachas.

CHAPITRE XVIII.

De quelle manière ils trouvent un protecteur.

Ils se hasardèrent enfin à poursuivre leur voyage, mais ils achetèrent auparavant des chevaux et des armes, parce qu'on leur dit que des bandes de brigands infestaient la campagne. Pour dissiper l'ennui de la route, les trois Grecs, grands parleurs, rappelèrent les beaux jours de leur patrie, et assurèrent que leurs aïeux remontaient à Thémistocle et à Épaminondas.

Au détour d'un bois, nos voyageurs aperçurent deux Turcs à cheval, assaillis par une vingtaine d'hommes à pied qu'ils prirent pour ces brigands, dont on leur avait parlé. Nous sommes six, s'écria Silinski, il est de notre devoir de vo-

ler au secours de ces deux hommes. A ces mots les descendans de Thémistocle et d'Epaminondas, ainsi que l'Avocat, se sauvèrent comme Démosthènes. La race des héros a bien dégénéré, dit Silinski; mais vous, brave Prosper, êtes vous de caractère à en rappeler le souvenir ? Croyez-vous, lui répondit ce jeune homme, que j'aie reçu de la nature une stature athlétique pour reculer devant quelques hommes ? Aussitôt nos deux braves dirigent leur galop vers les assaillans, arrivent dessus, les chargent à grands coups de sabres. Les deux Turcs ayant à faire à un moindre nombre, écrasent tout ce qui les entoure; et ces quatre cavaliers donnent la mort à chaque coup. En peu de temps les assassins sont dispersés. L'un de ces Turcs, toujours à cheval, embrasse avec transport ses libérateurs et les invite, par signe, à venir se reposer dans

une maison de plaisance, bâtie entre deux Kiosques, qu'il leur fait voir.

Les trois Grecs ne reparurent plus; mais l'Avocat qui s'était tenu caché dans des ruines accourut les féliciter, et s'excusa sur son inhabileté de ce qu'il n'avait pas partagé leurs dangers. Ayant suivi le Turc dans cette maison, ils furent introduits dans un appartement où régnait une magnificence orientale. Là des esclaves leur présentèrent des sorbets, des rafraîchissemens et des coussins. Le même Turc les entendant causer en français, leur parla dans cette langue, et, apprenant ce qu'ils étaient, se répandit en véhémentes démonstrations de reconnaissance.

Mes amis, s'écria-t-il, sachez qui vous avez sauvé: vous voyez en moi le grand Visir! Ils furent saisis d'étonnement. Les scélérats, ajouta-t-il, de la fureur desquels vous m'avez délivré, ainsi que mon secré-

taire, ne sont pas des voleurs, mais des Janissaires. C'est mon prédécesseur qui leur a suggéré cet attentat. Il vient d'être disgracié avant-hier pour une bagatelle, comme la perte d'une armée de cent mille hommes causée par ses inepties et ses rapines. Il est fâché probablement que pour prix de ses loyaux services on ne lui ait pas décerné les honneurs du cordon, et il a tourné sa rage contre moi. Sans vous j'étais sa victime. Par Mahomet, que vous avez montré de bravoure et d'adresse ! De grace, dites-moi quelle récompense vous voulez. En même temps il leur fit des offres de grand prix ; mais ils se bornèrent à lui demander sa protection, et l'instruisirent du dessein qui les conduisait à Constantinople. Que je suis heureux, s'écria-t-il, de pouvoir si facilement m'acquitter envers vous ! Demain vous aurez deux emplois importans. Remet-

tons-nous en chemin, mes chers libérateurs, dans cet instant même, car le Sultan, mon maître, m'a mandé. Vous ne sauriez trouver une meilleure occasion d'arriver à *Stamboul.* Aussitôt il les fait habiller en musulmans, par prudence; et après un léger repas où il leur fait boire du vin de Chypre, il part avec eux de la maison.

Ils eurent ensemble, sur la route, une conversation forte intéressante, dans laquelle il leur parla des auteurs français, leur dit qu'il venait d'être élevé au visiriat pour créer une police, et établir des manufactures, et leur avoua mystérieusement qu'il méditait même le vaste dessein d'apprendre à lire aux Turcs.

Ils furent surpris de se trouver avec un ministre turc qui ne parlait ni du soleil, ni de la lune, ni de la mer, ni des rubis, ni des gazelles, qui buvait du vin, et aimait l'instruction.

Et ils rendirent grace à Allah d'avoir fait une connaissance si avantageuse.

CHAPITRE XIX.

Quelle fortune ils font chez les Turcs.

Ils entrèrent dans Constantinople par le faubourg de Pera. Prosper voyant un grand nombre de maisons fumantes, et d'autres que l'on reconstruisait dans les décombres, demanda au grand Visir la cause de l'incendie qui venait d'avoir lieu. C'est, lui répondit-il, la suite d'une sédition des Janissaires contre moi. Ces braves gens, dans leur fureur, ont brûlé la moitié de la ville, et surtout le quartier des chrétiens, qui sont toujours victimes de nos querelles auxquelles ils n'ont point part. Il faut,

observa Prosper, au moins trente ans pour réparer un tel désastre. Dites trente jours, répartit le Visir. Il n'y a pas de pays où les incendies soient moins dangereux que dans celui-ci : moyennant trois millions de sequins, notre Sultan peut se donner le plaisir de brûler lui-même sa capitale, afin de jouir du spectacle d'un feu mélangé de toutes les couleurs de l'arc en Ciel ; deux mois après il n'y paraîtrait plus, tant le maisons s'y bâtissent aisément. La seule grande perte qu'on y fasse consiste dans les marchandises. Cinquante mille personnes sont maintenant sans ressources, mais dans huit jours les deux tiers seront rétablies par leurs co-religionnaires, et le reste par le zèle de nos pieux croyans qui les payent pour abjurer.

En disant cela, ils passaient près de la grande mosquée de Sainte Sophie. Ils furent obligés de mettre

pied à terre, à cause d'une cérémonie importante qui s'y pratiquait. Des centaines d'Arméniens, de Cophtes et autres chrétiens rangés à la file dans le parvis changeaient de Dieu pour avoir de quoi vivre. Les *Jmmaums*, le couteau à la main étaient occupés à les circoncire. D'un autre côté de pieux musulmans tenant une bourse la donnaient pour récompense à chaque converti qui s'était fait faire l'opération. Pendant ce temps-là on chantait des prières. Prosper voulant savoir ce qu'elles signifiaient, le visir lui apprit qu'on les fesait pour demander à *Allah* un nouvel incendie. Il n'y en a jamais eu, lui dit-il, qui n'ait valu au moins dix mille prosélites à notre divin prophète. Ainsi c'est un très-grand bien; il riait un peu en disant cela.

La cérémonie achevée il les mena

à son palais, où il voulut qu'ils prissent leur demeure.

Dès le lendemain Silinski, qui était déjà connu de réputation, fut fait instructeur général des *Spahis*, et Prosper, directeur en chef de l'artillerie, emplois qu'aucun Turc ne savait remplir, attendu que le Koran leur défend de savoir ce que c'est qu'un bataillon carré ou un polygone.

Le divan qui devenait de moins en moins dévôt, voulant introduire les usages chrétiens et adopter la tactique des autres peuples, fesait sans façon des ingénieurs et des officiers, des étrangers qui avaient seulement quelque connaissance de l'arpentage.

Le grand Visir ne put rien faire de l'Avocat, parce qu'ayant déjà beaucoup de peine à faire apprendre aux Ottomans à se battre, encore moins pouvait-il leur donner du goût pour

la réthorique. Mais l'Avocat sachant que le Grand Seigneur devait solennellement visiter les *Dardanelles*, alla l'attendre au passage, seule occasion de s'adresser à lui.

Au bout de huit jours, ses deux camarades ne le voyant plus reparaître, prièrent le grand Visir de se faire instruire de ce qu'il était devenu. Cet obligeant ministre ayant fait faire des recherches, apprit que le *Muphti* qui était présent lorsque l'Avocat s'était jeté aux pieds du cheval du Grand Seigneur, avait rappelé à ce Prince qu'il lui avait promis une grace en récompense de la permission qu'il lui avait accordée de coucher avec la sultane favorite pendant le *Ramadan*; qu'en conséquence il lui demandait celle de faire enfermer ce Lettré aux Sept Tours, vu que tout homme qui a de l'instruction est ennemi né de Mahomet; que le Grand Seigneur qui ne pou-

vait rien refuser à ce saint Patriarche, avait envoyé le pauvre Avocat auxdites Sept Tours, malgré que celui-ci lui eût fait dire qu'il prouvait, clair comme le jour, dans un manuscrit qu'il lui présentait, que c'était pour le bonheur de ses sujets qu'il faisait couper leurs têtes à volonté ; enfin on allait jusqu'à dire même que le respectable Pontife demandait le prisonnier pour en faire un eunuque.

Prosper et Silinski l'aimaient, quoiqu'ils le crussent un peu fou, et le grand Visir, pour l'amour d'eux, obtint son élargissement ; mais avec beaucoup de peine, parce que cela ne dépendait pas de lui.

Lorsque le Cicéron polonais leur fut rendu, il était sec comme un parchemin, ne digérait plus et avait des rhumatismes aux quatre membres. En revanche il avait beaucoup réfléchi, et avait rectifié ses idées sur

l'esclavage. Le grand visir finit par le faire précepteur de ses enfans.

CHAPITRE XX.

Ce que Prosper fait pour sortir de Constantinople.

La nouvelle élévation de Silinski lui donna l'espérance de pouvoir faire sortir un jour la Pologne de son asservissement. Dans un entretien avec le grand Visir, il lui fit part d'un plan mûri par de nombreuses observations, dans lequel il était démontré que les mœurs des Turcs rendaient facile la levée de cinq cent mille hommes; que rien ne pourrait arrêter une telle armée jusqu'à Pétersbourg. A l'appui de son opinion, il citait l'exemple de *Krimgueraï* qui, avec 60 mille Tartares avait fait trembler l'Autocra-

trice. Le grand Visir lui répondit que ces conceptions étaient d'un homme de génie; mais que pour les mettre en pratique, il faudrait auparavant que le Muphti fût déposé; que les Turcs sussent distinguer un triangle rectangle d'avec un triangle isocèle, et qu'ils ne fissent plus de pélerinages à la Mecque, ce qu'on ne verrait pas de sitôt.

Prosper, de son côté, ne s'occupait pas de si graves projets. Il loua une maison de campagne bien murée avec un beau jardin à la persane. Là servi par douze esclaves, et propriétaire d'un harem de belles *Circassiennes* qu'il avait achetées, il s'amusait à prendre des bains d'étuve et de vapeurs, à respirer de l'essence de roses et goûter les voluptés d'un pacha, sans qu'au milieu de ces délices il se rappelât Angélina, un seul moment. Comme il avait pris le turban, qu'étendu sur un sopha, il fu-

mait des aromates dans une pipe de vingt pieds de longueur, les Musulmans trouvèrent qu'il se mettait bien *en harmonie* avec leurs mœurs. Le Grand Seigneur même à qui on en fit des éloges, témoigna, dit-on, le désir de le voir. En outre on lui fit entendre qu'en se faisant circoncire, il s'ouvrait un chemin aux plus grands honneurs. Ainsi, il avait devant les yeux une belle perspective de renégat. Néanmoins toutes les jouissances *orientales* lui semblaient monotones, et il aurait préféré un genre d'existence plus turbulent et plus actif. Je voudrais bien trouver le moyen de quitter Constantinople, dit-il un jour à Silinski, je suis las d'être heureux *à la turque*.

Il y avait un an qu'il menait cette vie lorsque de jeunes officiers français vinrent prendre du service ainsi que lui à Constantinople. Il ne manqua pas de se lier avec eux, et ce

fut pour lui une occasion de se livrer de nouveau aux jouissances *occidentales*, c'est-à-dire de boire et de passer les nuits à jouer, à faire du bruit.

Un jour, après s'être bien divertis, ils firent ensemble une partie de pêche sur le Bosphore. Ayant débarqué sur la côte d'Asie, ils y trouvèrent des *Bostangis* qui les invitèrent d'un ton formidable à se tenir à une certaine distance, parce qu'une sultane se baignait aux environs. Ah! ah! s'écria Prosper qui avait bu du vin de Chypre, il faut voir cette nouvelle *Diane*, elle ne nous fera sans doute pas éprouver le sort *d'Actéon*; en même temps lui et ses compagnons forcent les Bostangis qui les repoussent le cimeterre à la main.

Ils font des prodiges de valeur, trois sont tués de chaque côté; mais enfin nos assaillans succombent et sont pris. Prosper, malgré sa qua-

lité de chef de l'artillerie, est conduit au sérail, garotté et enfermé à part sous la garde de dix muets. Six heures après un eunuque noir vient lui annoncer qu'il doit être empalé. A cette nouvelle il entre en fureur, brise ses liens, saute sur le messager châtré et va l'étrangler sans les muets qui tous ensemble ont bien de la peine à venir à bout de lui. Cet incident ayant dissipé les fumées du vin dans sa tête, il reconnaît toute l'horreur de sa position.

Deux heures après, les portes s'ouvrent : c'est Silinski à la tête de vingt Spahis qui, sur-le-champ, massacrent les muets. Ils l'emmènent promptement et sans dire mot, traversent un jardin et sortent par une petite porte qui donne sur la mer. Non loin de là est une saïque qui l'attend. Le Palatin alors dit à Prosper : vos imprudens complices ne sont plus ; le grand Visir a expo-

sé sa puissance pour suspendre votre supplice, et je me suis ruiné par amitié et par reconnaissance pour parvenir jusqu'à vous. Je vous aimerai toujours malgré vos inconséquences; mais souvenez-vous qu'il en coûte quand on suit l'impulsion du vice et du plaisir, et qu'on ne doit pas dire que tout est mal dans la nature, quand on devient malheureux par sa propre faute. Adieu. A ces mots il l'embrasse, lui donne une bourse, le fait embarquer et s'éloigne rapidement le long du rivage avec les siens. La saïque lève l'ancre et emporte Prosper.

CHAPITRE XXI.

L'Odyssée de Prosper.

A la sortie du Bosphore, on fit passer Prosper à bord d'une tartane napolitaine, qui venait de faire son chargement à Constantinople, et qui, n'attendant plus que lui, leva l'ancre sur-le-champ. Le capitaine, homme adroit et déterminé, était bien payé pour la connivence. Il se garda bien de s'arrêter aux Dardanelles pour acquitter le péage. Les forts de *Sesthos* et d'*Abydos* envoyèrent pourtant de gros boulets de marbre, qui passèrent à soixante pieds au-dessus du grand mât; mais on se moqua d'eux, et le bâtiment franchit l'Hellespont à pleines voiles.

Le mal de mer ne tarda pas à s'emparer de Prosper, et le rendit bien malade, précisément parce qu'il était

très-robuste. Une bourrasque qui survint le fit trembler, lui qui n'avait pas eu peur dans les duels et dans les combats. Le temps remis au beau, la tartane cingla le long des côtes de la Crète. Notre ex-directeur d'artillerie, revenu à lui-même et en santé, réfléchit sur ce que sa partie de pêche lui avait attiré : Ce n'est pas de cette manière-là, pensait-il, que j'aurais voulu quitter Constantinople. Il se rappela que c'était un crime puni de mort en Turquie que d'attaquer les Bostangis, et de troubler les délassemens des *dames*. Il frémit sur le sort qu'avaient éprouvé ses camarades, et pensa avec attendrissement à la générosité du Palatin qui lui avait rendu un si éminent service. Quel stupide peuple, se dit-il, plein d'indignation, que celui chez qui on met les femmes en cage comme des pintades, et chez qui l'on empale les hommes aussi lestement

qu'on met ailleurs des poulets à la broche! Je vois bien que cela vient de ce qu'il n'y a ni Comédies ni Académies. Hélas! que vont devenir mes belles Circassiennes! Comme d'innocentes colombes, elles vont tomber sous les griffes du vautour. Mais ce qui le désolait, c'était de n'avoir plus qu'un millier de séquins pour toute fortune : il conclut encore que tout était mal, et il jura de couper la barbe au premier mahométan qu'il attraperait.

Cependant sa traversée allait finir, sans qu'il en eût trouvé un, ni qu'il lui fût rien arrivé de remarquable. Il n'eut pas, comme Ulysse, l'honneur de voir des Lestrigons, des Lotophages et des moutons du soleil; mais à vingt lieues du golfe de Naples, il vit le Vésuve jeter des flammes. Soudain un fort vent d'*Ostro* s'élève; le temps prend le caractère de la tempête; la mer devient hou-

leuse, et un bruit sourd gronde sous les flots. Les matelots se jettent à genoux, le capitaine seul jure et ne prie point, et Prosper, qui n'avait jamais navigué, pâlit. Le navire entraîné par une force irrésistible vers le volcan, dont les rugissemens terrifient nos navigateurs, et dont l'éruption plus visible leur paraît plus effroyable, est inondé de torrens de cendres, et battu par les lames, incertain dans sa marche, au milieu des ténèbres interrompues par des flammes. Prosper se croit reporté au chaos primitif; l'équipage épouvanté croit la fin du monde arrivée; le capitaine fait tirer le canon pour signaler la détresse. Tout-à-coup une grosse pierre, pesant au moins dix mille quintaux, et lancée sans doute par le volcan, tombe sur la tartane, la brise et l'effondre avec un horrible fracas. Prosper, le capitaine et quatre matelots, sont les seuls qui se sauvent

en se jetant à la nage. Ils se saisissent d'un canot que la secousse avait détaché du bâtiment, se jettent dedans, et errent toute la nuit au gré des vagues.

A la pointe du jour, le temps devenu moins orageux, et le Vésuve plus tranquille, ils découvrent Naples, font force de rames, et au bout de huit heures arrivent dans le port, exténués et couverts de cendres.

CHAPITRE XXII.

Ce qui arrive à Prosper pour s'être promené près d'un palais.

Les gardes du port s'emparèrent de nos débarqués et les menèrent au Lazareth. Les trois matelots moururent deux heures après de fatigue et suffoqués par les cendres qu'ils avaient respirées. Le capitaine expira à l'hôpital le lendemain sans confession : c'était un rénégat qui avait changé dix à douze fois de religion. Prosper, sans connaissance pendant trois jours, fut malade pendant trente autres ; et quand il fut guéri il se sentit si faible qu'il n'aurait pu tenir tête qu'à trois hommes. Il avait été bien soigné, mais il s'aperçut qu'on avait fait une énorme dépense de ses séquins qu'il avait

conservés dans une ceinture. Les médecins ayant reconnu qu'il n'était point pestiféré, le dispensèrent de la quarantaine, moyennant une bonne rétribution; ensorte qu'après avoir acheté de nouveaux vêtemens et des effets dans la ville, il ne lui restait presque plus rien : il ne savait quel parti prendre, et n'avait jamais été si embarassé.

Dans cette conjoncture, étant encore en convalescence, il crut d'abord devoir se promener dans Naples, à fin de prendre connaissance du terrain. Ayant par hasard passé près du *château de l'Œuf*, il vit faire la revue d'un régiment composé de français de distinction qu'on appelait des *Emigrés*.

S'étant approché d'un peu-près pour examiner cette nouvelle troupe, un officier l'acosta subitement et s'écria : Je ne me trompe pas, c'est mon cher chevalier de la Luzançaie!

puis il l'embrassa avec des transports bruyans.

Prosper reconnut en lui un nommé *Darigné*, un des plus intimes de ses anciens camarades de plaisir. Celui-ci, sans lui donner le temps de parler, ajouta : d'où diable te déterres-tu ? On a fait courir à Paris le bruit de ta mort, et toutes nos belles t'ont pleuré. Elles ont eu bien de la bonté, répondit Prosper, mais tu les auras probablement consolées. Tu es sans doute arrivé tout récemment à Naples, et tu as *émigré* comme nous, reprit vivement ce Darigné ? Eh ! bien tant mieux, tu vas grossir notre légion, tu seras un de nos plus beaux volontaires. De grand cœur, répondit Prosper, je viens de faire naufrage, et je ne savais que faire. Darigné voulant savoir ce qu'il était devenu, Prosper lui raconta tout, sans oublier l'accueil qu'il avait reçu d'une reine. Après s'être donné

beaucoup de détails, Prosper dit à son ancien Pilade, dis-moi donc ce que c'est que cette révolution qui t'a fait fuir en Italie ?

Mon cher, répondit Darigné, je ne me suis point amusé à discuter la valeur des droits de chaque parti : j'ai suivi celui où m'appelait ma naissance ; d'ailleurs j'étais ruiné depuis long-temps quand j'ai quitté la France, ainsi tu sens que ne pouvant plus passer ma vie à séduire des petites bourgeoises, à souper avec des filles d'opéra et à perdre vingt mille francs au jeu tous les mois, je ne pouvais plus long temps demeurer dans ce pays-là ; c'est ce qui fait que je suis venu ici, où les dames napolitaines ont la bonté de subvenir à mes dépenses.

Eh bien ! dit Prosper, en ma qualité de chevalier, je m'enrôle dans ton régiment ; car, d'ailleurs, je suis sans argent. Darigné lui promit de

partager avec lui les premiers fonds qu'il recevrait des femmes, et la revue finie, il le présenta au colonel qui, sachant qu'il avait servi, le fit d'emblée recevoir officier.

Prosper endossa donc encore de nouveau un uniforme; il le portait avec sa bonne mine ordinaire; mais il n'avait plus son teint animé et sa fraîcheur brillante. Sur sa physionomie régnait une grande pâleur, et son œil était très-languissant; depuis son naufrage il avait perdu la moitié de ses forces, et les trois quarts de ses passions.

L'état de faiblesse dans lequel il était, aurait encore été de la force pour un homme ordinaire, et il n'en paraissait que plus intéressant. Il vit bien que les dames le lorgnaient, il reçut des poulets bien tendres, mais il n'y fit pas d'attention. Il évitait toutes les occasions d'avoir des bonnes fortunes.

Il était écrit qu'il en aurait malgré lui. Un jour qu'il se promenait, le plumet sur la tête, avec Darigné près du palais du prince de....., huit gardes vinrent lui demander pourquoi il avait l'audace de faire des signes à la princesse pendant qu'elle était sur son balcon. Il leur répondit qu'il n'avait vu personne aux fenêtres, et qu'il ne connaissait point la princesse. Vous nous en imposez, lui dirent-ils, mais nous allons nous assurer de vous ; vous vous justifierez après si vous le pouvez. En même temps ils font éloigner Darigné, et s'étant saisis de Prosper, ils l'emmènent en prison dans un château fort qui était proche de là.

CHAPITRE XXIII.

Prosper fait connaissance avec une très-grande Dame.

PROSPER fut gardé avec soin et tenu enfermé dans une chambre de la prison avec la même importance qu'un criminel d'Etat. Il trouva étonnant d'être traité de cette manière pour avoir regardé une princesse sans le savoir. Quel est donc le despotisme qui règne ici, se disait-il, si, pour une pareille bagatelle, on est puni aussi sévèrement ? On ne serait pas traité avec plus de rigueur pour avoir fixé de près le *Grand Mogol* ou *le Roi de Siam.*

Il n'y avait pas trois heures qu'il était en captivité, lorsqu'il reçut la visite d'un joli cavalier, et ce joli cavalier..... c'était une dame. Elle lui dit que la princesse Frédégonde

qui prenait beauconp de part à son malheur, dont elle était le sujet, voulait le faire cesser, et qu'elle venait de sa part lui offrir sa protection. Prosper répondit qu'il était pénétré de reconnaissance pour la princesse, qu'il la priait de lui faire donner sa liberté, et qu'il se croyait digne de sa protection, puisqu'il avait joui de la faveur de la reine de toutes les Scythies.

Est-il possible, s'écria la dame? Oh! vous devez être un homme d'un grand mérite, un charmant homme! venez que je vous fasse voir la princesse. En même temps elle le fait sortir de prison; et le fait monter en voiture avec elle. Arrivés dans le palais de la princesse, la dame déguisée le fait introduire dans un boudoire où elle le laisse seul.

Quelque temps après elle revient en parure de femme; c'était la princesse elle-même! Je ne vous con-

naissais que de réputation, lui dit-elle, et ma vanité est flattée, puisque j'ai su vous distinguer sans savoir qui vous étiez, et que j'ai conçu pour vous la même prédilection qu'a conçue une souveraine, qui sait si bien juger le mérite. Je vous ai fait mettre en prison pour mieux m'assurer de votre *moralité*, et pour goûter le plaisir d'être votre libératrice : je veux désormais que vous soyez près de moi, dans la même faveur dont vous jouissiez auprès de la *Sémiramis* du Nord.

Le soir même Frédégonde emmena Prosper à C....e, où sa cour la suivit. Voilà, disait Prosper, ce que je n'aurais jamais deviné ; c'est un moyen bien original de la part d'une femme, que celui de faire mettre un homme en prison pour faire connaissance avec lui, et pour s'assurer de sa *moralité*. En vérité on apprend tous les jours quelque chose avec le

beau sexe ; mais je crois que quand une princesse le veut, elle est encore plus habile qu'une autre femme. Il faut avouer que la reine de Scythie est une écolière près de celle-ci ! Malheureusement cela vient dans un mauvais moment ; je suis convalescent, et si faible, et si froid depuis mon naufrage, que je crains de ne pouvoir répondre à l'idée qu'on a de moi. Néanmoins, pour ma fortune, je vais tâcher de faire de l'extraordinaire.

Cependant il s'amusa beaucoup à C.....e : un jour, c'était un concert; le lendemain un bal; le jour d'après une partie sur l'eau dans des bateaux pleins de musiciens. Tous les soirs un officier de la maison de Frédégonde, qui remplissait auprès d'elle les fonctions de *Bonneau*, l'introduisait dans son boudoir.

Cette dame avait environ quarante ans, et était encore belle. Elle se le-

vait à quatre heures du matin pour écrire dans son cabinet, travaillait avec les intendans, recevait les visites des ambassadeurs, montait à cheval et assistait à la parade d'une troupe de domestiques qu'elle fesait exercer militairement. En un mot, elle gouvernait les affaires de son époux, et le gouvernait aussi lui-même. De son côté, celui-ci chassait, buvait, assistait tous les jours à une messe chantée par des *Castras*, et ne se mêlait de rien. Une fois Prosper l'entendit demander à un courtisan, si la latitude se prenait en long ou en large. Mais la princesse savait le latin, professait l'athéisme, et était franche-maçonne; joint à cela elle mettait autant d'ardeur dans les plaisirs que d'application aux affaires. C'était Pallas avec les mœurs de Vénus. Elle avait les passions si vives que Prosper, qui n'avait pas eu le temps de recouvrer tous les avan-

tages de sa constitution, avait beaucoup de peine à satisfaire sa sensibilité. Aussi la princesse mettait un soin tout particulier à faire couvrir sa table des mets les plus succulens. Elle lui fit des cadeaux brillans, et lui fit porter les épaulettes *de capitaine*.

CHAPITRE XXIV.

De quelle manière on cherchait à rendre la santé à Prosper.

Cependant notre *Adonis* convalescent, se trouva bientôt fatigué de toutes ces voluptés honorables. Il sentait une certaine *inertie*, qu'il n'avait jamais éprouvée, même au milieu de son harem de Constantinople; il s'attendait en conséquence à recevoir son congé en bonne forme. C'est bien dommage, pourtant! pensait-il; je ferais encore une belle fortune. D'ailleurs, quel bonheur d'être l'amant d'une femme pleine de lumières, telle que la princesse!

Quel fut son étonnement, quand un mois après qu'il eut fait connaissance avec elle, il sentit renaître, dans toute leur étendue, ses anciens talens de plaire aux dames.

Que Vénus en soit louée! se dit-il; j'en avais grand besoin : mais comment cela est-il revenu sans que je me sois ménagé?

Il souhaitait bien fort de faire confidence d'une pareille prospérité. Depuis le jour où on l'avait arrêté lorsqu'il se promenait avec Darigné, il n'avait plus revu celui-ci, parce que, depuis ce temps-là, il avait toujours été à la campagne de la princesse.

Un matin, ce fidèle camarade vint le voir, et lui dit que c'était avec bien des difficultés qu'on l'avait laissé pénétrer jusqu'à lui. Prosper trouva singulier qu'on ne le laissât pas parler à ses connaissances. Il lui conta tout. Mon ami, répondit Darigné, c'est fait de toi; cette Frédégonde a déjà expédié des passeports pour l'autre monde à un certain nombre d'hommes des plus beaux de l'espèce.

Oh! que me dis-tu-là? s'écria

Prosper; ce n'est pas possible! Très-certain, mon cher, répliqua Darigné; apprends que cette nouvelle Armide est si passionnée, qu'elle ne peut jamais se rassasier d'amour; mais elle ne peut aimer qu'un seul objet; et pour le mettre à même de répondre à son excessive tendresse, elle emploie de certains moyens à son insu. En un mot, elle fait prendre des *aphrodisiaques* à ses amans.

Tu me pétrifies, reprit Prosper; voilà un singulier mélange de lubricité et de fidélité; je n'aurais jamais cru qu'une femme qui a fait ses études, et qui est *philosophe*, fût capable de choses pareilles. Et comment sais-tu cela? Je t'en citerai vingt victimes, reprit son Pilade.

As-tu vu, dans sa cour, un seigneur qui ait paru désirer de fixer ses regards? Non, répondit Prosper, et c'est bien étonnant. Ils n'ont garde, répartit Darigné; et dans nos

émigrés, ceux qu'elle a distingués ont eu bien soin de se soustraire à ses bontés.

Effectivement, reprit encore Prosper, je me suis aperçu d'un changement subit en moi, qui m'étonne; tu pourrais bien avoir raison. N'en doute pas, lui dit Darigné; il n'y a que les cardinaux et les princes qu'elle épargne. Bien obligé de la préférence, répondit Prosper. Mais pourquoi ne m'as-tu pas prévenu plutôt? Mon cher, répliqua son ami, il y a long-temps que je l'aurais fait, si l'on ne m'avait toujours dit que tu n'étais pas visible; car je ne suis parvenu jusqu'à toi qu'en gratifiant tes domestiques; mon amitié te devait cet avertissement. Mon ami, lui répondit Prosper, je n'oublierai jamais un service aussi important; mais peut-être déjà la mort circule dans mon sang. Je ne le crois pas, lui observa Darigné; la princesse mène les

choses plus lentement; mais, sans tarder plus long-temps, fuis ce *vampire* féminin, et viens avec moi à Naples; tu verras si tout cela n'est pas vrai. Oh! je le veux bien, s'écria Prosper; d'ailleurs il est prudent d'éviter le danger même avant qu'il soit prouvé.

Pour ne pas donner de soupçon, il se contenta d'emporter son argent; Darigné s'en alla le premier, et il sortit une heure après, le rejoignit sur la route de Naples, et retourna avec lui dans cette ville.

CHAPITRE XXV.

Quels effets produisent les aphrodisiaques.

PROSPER reçut à Naples la confirmation de ce que Darigné lui avait révélé; mais ce qui acheva de le convaincre qu'on avait employé de si ingénieux moyens pour lui rendre la santé, c'est qu'il se rappela qu'on avait mis beaucoup d'attention à le faire bien boire à son dîner.

Dans cette conjoncture, il fut très-embarrassé du parti qu'il devait prendre; il craignait d'être poursuivi par la princesse; car, disait-il, puisqu'elle a pu me faire mettre en prison pour me connaître, elle pourrait bien faire pis pour me garder.

Il était question alors d'embarquer le régiment des *Coriolans* pour aller opérer une descente en France.

Mais comme cette expédition n'était pas assez prochaine, Prosper résolut de faire le malade en attendant, et coucha chez lui ce jour-là.

Le lendemain, à neuf heures dix minutes, très-précises du matin, il se trouva dans une agitation extraordinaire; son sang embrâsé circulait avec force dans ses veines. Aussitôt il monte à cheval, dans le dessein de retourner à C.....e vers la princesse, sans s'embarrasser du péril qui l'y attend. Tel Ulysse eût voulu aller trouver les sirènes, s'il ne se fût fait attacher à un mât de son navire.

Dans cet état de fermentation, il traverse la ville sans savoir trop où il va. Arrivé devant la cathédrale, son cheval se cabre et l'emporte au milieu d'une foule de *Lazaroni* prosternés : c'était justement le moment où l'on opérait la liquéfaction du sang de saint Janvier. Il en renverse trente, et blasphéme de colère. Les

Lazaroni, furieux de se voir écrasés, saisissent la bride de sa monture, et jetant des cris affreux veulent le mettre en pièces. Il prend ses pistolets, et en étend deux roides morts : aussitôt il met pied à terre, écarte la foule l'épée à la main ; et malgré son agitation, il juge qu'il n'a d'autre salut que dans la fuite.

Un grand nombre de dévots en haillons le poursuivent ; mais il court avec une vîtesse qui lui eût fait gagner un prix aux *Jeux olympiques*. Au détour d'une place, il trouve une maison ouverte, s'y jette et referme la porte. Il traverse un jardin, et entre dans une chambre au rez-de-chaussée, où il voit une dame vêtue à la légère, et jouant de la mandoline. Elle jette un cri. Il la rassure et lui raconte son aventure en italien. Elle lui offre un asile jusqu'au soir, parce que son mari est à la campagne, et elle lui donne un

manteau et un chapeau pour se déguiser. Sa beauté remet de nouveau les sens de Prosper dans l'effervescence que le danger avait suspendue. N'étant plus maître de lui, il la saisit avec force pour mieux lui témoigner sa reconnaissance. Cette dame effrayée n'ayant ni le temps ni le pouvoir d'arrêter un homme qu'elle croyait en convulsion, jugea, avec beaucoup de prudence, qu'il valait mieux le laisser faire, et se résigna. Cette incartade finissait par lui plaire; mais elle fut troublée une demi-heure après par le mari qui parut inopinément. Prosper le voyant s'avancer avec un poignard, se précipite sur lui et le traverse de son épée. Vîte il prend le chapeau et le manteau, laisse la dame éperdue, se sauve dans la rue; et sans s'inquiéter si l'émeute dure encore, il arpente dix quartiers, et revient enfin à son logis. Personne ne lui

paraît instruit encore de ce qui lui est arrivé; mais présumant que son cheval va le faire découvrir, il juge qu'il est perdu s'il reste à Naples. Il rassemble à la hâte ses effets les plus précieux; et moyennant environ cent louis, loue une berline sur-le-champ avec quatre chevaux. Toute route m'est égale, s'écrie-t-il, troublé, aux postillons, en leur donnant dix louis; menez-moi ventre à terre. Ceux-ci crurent ne pas devoir prendre moins que la route de Rome pour un si beau *pour-boire*.

CHAPITRE XXVI.

Quel protecteur Prosper trouve à Rome.

Prosper, en fuyant, était dans les transes, et craignait à tout moment de voir paraître des *sbires* vengeurs. Mais les postillons, gens pleins de zèle pour les fugitifs, quand ils en sont bien payés, firent tant de diligence, qu'en douze heures il se vit sur le territoire de sa sainteté. *Jupiter* soit loué ! s'écria-t-il gaiement, je suis en terre sainte.

Trente heures après son départ de l'ancienne *Parthénope*, il arriva dans la capitale de l'Eglise. Il voulut y faire du séjour. La berline s'en retourna.

Tranquille pour sa sûreté, il s'applaudit d'être échappé aux maléfices d'une nouvelle Circé, et il sentit bien

que les derniers événemens étaient des effets des aphrodisiaques; aussi était-il bien las des bonnes fortunes. Cependant il était encore à concevoir qu'une femme qui était franche-maçonne, et qui savait le latin, employât des ruses aussi diaboliques pour captiver un amant. Ses agitations délirantes, totalement dissipées, l'ayant laissé dans un grand accablement, il s'avisa de faire l'observateur; ce qui ne lui était pas arrivé depuis long-temps.

Il remarqua que les cantatrices et les spectacles fesaient oublier aux Romains l'antique perte de l'empire du monde; qu'ils se consolaient de ne plus nager dans les richesses, par la facilité de puiser à la source des indulgences; qu'ils voyaient dans le sacré collége des cardinaux, une image vivante de leur ancien sénat, et que leurs regrets de n'avoir plus de grands-hommes ni de guerriers,

se dissipaient à l'aspect des dominicains.

Un matin qu'il examinait, au milieu des ruines, les restes de la grandeur romaine, un homme très-poli s'offrit d'être son *Cicérone*, et de lui faire connaître ce qu'il y avait de curieux à Rome; de plus de lui faire baiser la *mule* du pape. Prosper ne demanda pas mieux. Le *Cicérone* lui fit voir les églises, les palais, les couvens, les spectacles, etc.; le conduisit même chez les *demoiselles*. Trois jours après, il le mena visiter le palais d'un cardinal. Après avoir vu la bibliothéque, ils allèrent se promener dans le jardin, qui était aussi beau que celui d'*Horace* à Tivoli. Prosper y trouva le cardinal qu'on lui avait dit absent. Son Eminence lia conversation avec lui de la manière la plus affable. Le *Cicérone* les quitta, et ils eurent ensemble un entretien très-long, où Son Eminence

déploya les plus vastes connaissances. Rendus dans un bosquet épais, elle finit par déclarer à Prosper qu'elle venait d'éprouver pour lui l'affection la plus tendre qu'elle eût jamais ressentie, et lui fit les offres de services les plus magnifiques.

Etonné de cette bienveillance, notre étranger dit en lui-même : Voilà un bien bon homme pour un cardinal ; mais c'est ainsi que sont ceux qui cultivent les beaux-arts et les lettres, et qui sont sans préjugés ; on ne trouve de générosité que dans cette classe-là. Son Eminence, redoublant ses amitiés, lui donna les éloges les plus flatteurs sur ses belles proportions, et le compara à l'*Apollon du Belvédère*. Il répondit poliment à S. E., qui, dans un transport affectueux, l'embrassa et voulut le traiter en *Alcibiade*. Prosper le repoussa vigoureusement ; alors le cardinal le menace et tire un stilet.

L'*Apollon du Belvédère* lui lance un coup de poing d'*Hercule de Farnèse*, qui lui fait jeter des cris et vomir le sang à grands flots. Six valets armés accourent; Prosper les culbute, court dans le jardin, grimpe sur un espalier, et saute à vingt pieds de haut d'un mur dans une rue inhabitée.

CHAPITRE XXVII.

Comment Prosper retourne à Paris.

PROSPER, sans être aperçu de qui que ce fût, regagna la nouvelle cité, après s'être égaré pendant deux heures dans les ruines de l'ancienne.

Par bonheur il y avait dans l'hôtellerie où il logeait, une autre berline qui allait précisément partir, dans ce moment là, avec un voyageur. Saisissant cette opportunité qui ne lui coûta pas si cher que celle de Naples, il prit la place vacante, et, à midi, par un beau temps, il sortit de l'ancienne résidence des Césars, où rien n'annonçait encore que son aventure eût transpiré.

Tranquillisé, quand il eut perdu la ville de vue, il conversait sur des sujets vagues avec son compagnon de voyage, qui était un homme de

trente ans, d'une physionomie bien caractérisée. Il se nommait *Passionello*, était Romain de naissance, et statuaire de profession. Il méprisait la dissimulation, chose surprenante dans un Italien.

La confiance s'étant établie entre eux, il lui raconta son histoire avec des restrictions que la prudence rendait nécessaires. Parbleu ! lui disait-il, je n'aurais jamais cru qu'une princesse qui se lève à quatre heures du matin pour étudier, et un cardinal éclairé, qui n'a d'ecclésiastique que l'habit, traitassent si vilainement leur monde ; on m'a toujours assuré qu'il n'y a que les fanatiques qui soient vicieux. Eh ! bien moi, dit le statuaire, j'ai toujours été persécuté par ces derniers qui, croyez m'en, ne valent pas mieux que les autres, dans un genre différent. Détenu au château de Saint-Ange pour avoir dit que le paganisme était plus

favorable à la sculpture que le christianisme, et pour m'être trouvé en rivalité d'amour avec le général des Jacobins, j'allais être traduit à l'inquisition, lorsque je me suis échappé sous les habits d'un moine, que j'ai garroté, après qu'il m'eut exhorté à passer ma vie au cachot pour l'amour de Dieu. Il avoua à Prosper qu'il allait en France pour coopérer à la révolution qui s'y fesait. Prosper prit pour lui l'intérêt qu'on doit à un compagnon de malheur : Comment ferez-vous, lui observa-t-il, pour vous faire connaître. Je me présenterai devant les autorités, répondit le *Romain*, je parlerai, et ils ne méconnaîtront point mon langage. Mais, ajouta-t-il, vous qui êtes Français, ne viendrez-vous pas avec moi ? Votre taille héroïque, votre regard martial, vous rendent digne de servir de modèle à un *Phidias*, et votre haine doit être en propor-

tion ; vous devez justifier cette analogie. Prosper lui répondit, quoi, vous voulez que je me joigne à des *Vandales*, ennemis de l'ordre social ? Ce ne sont point des Vandales, répartit Passionello, sans quoi je ne me joindrais point à eux, moi qui suis artiste et partisan des beaux arts ; ce sont seulement des hommes désintéressés, qui font la guerre aux *préjugés*. Oh ! bien reprit Prosper, s'il ne s'agit que de faire la guerre aux *préjugés*, je suis votre homme, aussi bien j'ai de grands griefs contre les princesses, les cardinaux et la bonne compagnie. Ce qui le détermina encore plus ; ce fut la diminution de ses moyens pécuniaires.

Arrivés à Livourne, ils apprirent que la France était dans une conflagration générale. Ils s'y embarquèrent sur une tartane qui allait à Marseille : les vents contraires rendirent le trajet très-long. En débarquant

dans ce port ils entendirent des forçats crier : *Vivre libre ou mourir!*

Trois jours après leur arrivée ils firent connaissance avec les patriotes qui les accueillirent à bras ouverts, et leur donnèrent l'accolade fraternelle.

Passionnello déploya tant d'éloquence, et Prosper tant d'*énergie*, que le premier fut élu représentant, et le second nommé capitaine de cent Marseillais qu'on envoyait à Paris. Ils ne tardèrent pas à partir pour se rendre à leur poste.

CHAPITRE XXVIII.

Quel homme Prosper retrouve à Paris.

Prosper et le *Romain* se félicitaient d'un aussi prompt succès. Le premier, par précaution, avait changé de nom à Marseille, afin de n'être pas reconnu dans Paris ; mais quand il fut de retour dans cette capitale, il n'était plus question de lui depuis long-temps.

Le ministre qui avait voulu le faire mettre à la Bastille, et le chancelier dont il avait blessé le fils au petit doigt avaient émigré. On ne condamnait plus par corps, pour dettes civiles. On ne recevait plus devant les tribunaux de demandes pour promesses de mariage, et au contraire on accordait des primes aux demoi-

selles qui fesaient des enfans. Tout était bien changé de face : plus de cercles, plus d'académies, plus de coteries littéraires, plus de beaux esprits. Les petits-maîtres étaient en veste, et les dames formaient des clubs de politique. Toutefois le Parisien était toujours gai et chantait les nouvelles lois en *Vaudevilles*.

Cependant Passionnello fut installé au sénat. Cette auguste assemblée était composée de 750 membres qui avaient 750 opinions.

Passionello fit une motion tendante à ce que les fonctionnaires fussent tenus de savoir lire et écrire. Personne ne le contredit ; mais, trois jours après, il fut traduit devant un tribunal établi à l'instar de la Sainte Inquisition, et condamné à perdre la tête. Il la perdit d'avance dans la prison et se suicida.

Prosper déplora sincèrement son sort ; et, consterné de tout ce qu'il

voyait, il se repentit d'être rentré en France, où il était témoin de quelque chose de plus fort, qu'une guerre contre les *préjugés*.

Un jour il rencontra dans une galerie du Louvre un homme en uniforme, dont la physionomie ne lui était pas inconnu. O surprise! il s'élance dans ses bras, c'est Silinski! Sortons d'ici, lui dit ce dernier, pour nous entretenir plus à l'aise.

CHAPITRE XXIX.

Prosper va dans le Poitou.

PROSPER et le Polonais étant allés se promener dans les Tuileries, le premier raconta ce qui lui était arrivé depuis leur séparation, et le second lui dit :

Après que vous fûtes embarqué sur la saïque, nous nous sauvâmes dans un esquif. Je fis partir les spahis pour la Natolie, et je rentrai dans Constantinople, où je ne fus point soupçonné. J'avais pour vous sauver dépensé presque toute ma fortune, qui consistait en quatre mille séquins que j'avais employés à séduire deux *Bostangis*, gardiens d'une porte secrète.

Le lendemain, j'appris qu'on avait étranglé cinquante eunuques et au-

tant de Bostangis, à cause de votre évasion. Voilà comme les passions désordonnées causent souvent le malheur d'une foule d'individus, si elles ne causent la perte de celui qui en est tourmenté. Bientôt cette aventure fut assoupie; car on oublie facilement les catastrophes sanglantes dans l'Orient. Le grand-visir seul était dans le secret. Depuis, je me suis informé de ce que vous fesiez à Naples, afin de vous être utile; vous en étiez déjà parti. L'avocat est mort, quelque temps après, des suites de ses rhumatismes; il était devenu fou de chagrin de voir sa doctrine de l'esclavage contrariée par les faits. Mon tour est arrivé comme à vous de fuir Constantinople, mais d'une manière différente. L'ambassadeur russe, nouvellement envoyé, furieux, *au nom de sa cour,* de mon élévation, a exigé du divan mon *extradition*, comme prétendu sujet

traître du czar. Malgré les représentations du grand-visir, ce gouvernement avili a eu l'ignominie d'accéder à cette demande, pour ne pas se brouiller avec les Russes, que sa lâcheté a rendu ses maîtres. Le grand-visir, ce digne ami, ne pouvant empêcher cette infamie, m'a dit, les larmes aux yeux : Fuyez, c'est le dernier service que mon amitié peut vous rendre. Il a voulu me faire accepter la moitié de sa fortune. Je n'y ai point consenti.

Par ses soins, j'ai été embarqué sur un vaisseau français, où il a déposé, à mon insu, de nouveaux dons que je n'ai pu lui renvoyer, et j'ai été amené à Toulon. Accueilli ici par les chefs du parti populaire, j'ai été fait général, et je vais servir cette nouvelle patrie, en attendant que je puisse un jour servir l'ancienne.

Mon généreux ami, s'écria Pros-

per, que je suis satisfait de me retrouver avec vous! Jamais je n'oublierai ce que vous avez fait pour moi; mais faudra-t-il encore que nous nous séparions? Je vous avoue que ma situation es bien désagréable; je commande une troupe de coupe-jarrets; je suis obligé de vivre dans une tourbe de meneurs de toute espèce, avec qui il n'est question que de *chocs*, de *réaction*, de *coups de mains*, dont la plupart n'ont ni culture dans l'esprit, ni politesse dans les mœurs, ni grandeur dans l'ame.

Si au moins je pouvois me livrer à la mollesse et à ce libertinage *élégant* qui existait lors de la monarchie, je m'en consolerais; mais cela n'est pas possible; je n'ai que quelques intrigues avec des actrices qui n'ont plus le bon ton des *Clairon*, des *Gaussin* et des *Arnoult*: j'aimais mieux la vie que je menais avec

vous en Pologne, tout agitée qu'elle fût ; elle était plus périlleuse encore que celle que je mène, mais au moins elle était plus héroïque.

Silinski lui répondit : Je n'ai pas une perspective plus agréable, puisque je vais être employé contre les insurgés de l'Ouest ; car je ne puis servir contre les puissances ; je serais fusillé si j'étais pris, parce que je suis Polonais : mais voulez-vous être mon aide-de-camp ?

De tout mon cœur, répondit Prosper. Eh bien ! reprit le Polonais, allons au *comité de la guerre* pour faire approuver cet arrangement. Ils y allèrent. Malgré la mort de *Passionello*, Prosper avait déguisé tellement ses sentimens, qu'il affectait d'etre encore plus exalté que jamais, tant il avait été prudent, ce qui ne lui était pas ordinaire ; mais l'expérience le corrigeait petit à petit.

Il résulta de cette conduite, qu'on avait à ce comité des idées si favorables pour lui, qu'il lui fut accordé plus qu'il ne demandait, car il fut nommé adjudant-général à la suite de Silinski.

CHAPITRE XXX.

Reconnaissance.

Cette fois-ci Prosper quitta Paris d'une manière différente de la première; il ne craignait ni les poursuites ni les lettres de cachet; mais il allait faire la guerre à ses compatriotes; voilà ce qui le désolait, car il sentit qu'il était encore bon Français dans le cœur.

Rendus dans la Touraine, Silinski et lui prirent le commandement d'une armée composée de soldats depuis l'âge de douze jusqu'à quatre-vingt-dix ans, devenus héros moyennant une somme de 500 liv., et dont plus de la moitié étaient pleins d'horreur pour la discipline. A la première attaque, la majeure partie s'enfuit en jetant armes et bagages.

Prosper et le Polonais, contens d'en être débarrassés, s'appliquèrent à faire une campagne régulière avec le reste.

Silinski, instruit de la marche du général des insurgés, passe la Loire près de Saumur, se porte avec célérité à sa rencontre, l'atteint par une manœuvre savante au moment où il s'y attendait le moins, et, avec trois fois moins de troupes, charge les siennes avec tant de furie, qu'elles lâchent le pied.

Prosper qui, comme *Achille*, avait coutume d'immoler tout ce qui se présentait devant lui, tua vingt hommes de sa main en cherchant à joindre corps à corps le général. Celui-ci se sauva à pied avec deux aides-de-camp pour toute escorte. Les chemins furent jonchés de *sabots* que laissaient les fuyards pour mieux courir.

Prosper apprit que *Darigné* s'était

trouvé dans cette armée avec plusieurs émigrés débarqués sur la côte, et qu'il venait de périr dans le combat. Il le regretta vivement, surtout à cause de l'aventure de Naples, et maudit les guerres civiles qui opposent ainsi les amis aux amis.

Sans perdre de temps, notre adjudant-général se porta sur Saint-Fulgent, où il s'établit. On fit beaucoup de prisonniers ; mais il se fit amener les prisonnières. Parmi elles, il y avait de très-jolies femmes prises les armes à la main. Il eut de si bons procédés pour ces Amazones, qu'elles lui assurèrent qu'il était très-galant pour un républicain, et qu'il était presque aussi aimable qu'un royaliste.

Trois jours après on lui amena une capture bien précieuse, qu'on lui avait réservée : c'était la maîtresse même du général ennemi. Par ménagement et par curiosité, il la reçoit

seule dans une chambre. O surprise des surprises! il reconnaît Angélina! Elle n'est pas moins étonnée que lui: Quoi! s'écria-t-il, vous, dans le Poitou, et maîtresse du nouveau *Spartacus!*.... Cela l'empêcha de se jeter à son cou, et il s'emporta en reproches. Mon cher Prosper, lui dit-elle en pleurant, écoutez, je vous en prie, ce que j'ai à vous dire!

CHAPITRE XXXI.

Epitase ou Nœud.

Le Prince de..... étant venu un matin me faire une visite inattendue, m'apprit qu'il vous avait envoyé en Scythie, et m'offrit 120,000 liv. de rente avec le rang de comtesse, pour vous remplacer dans mon cœur. Je ne lui répondis que par mes larmes et mon indignation. Pendant une semaine, il vint me réitérer ses propositions. Il avait eu le soin, dès le commencement, de me faire garder prisonnière dans mon appartement. J'étais désespérée. Le lendemain de sa huitième visite, j'entendis un grand bruit dans la maison: un homme vêtu à la française, à la tête d'une multitude armée, se précipita dans ma chambre, où je faillis mourir de peur. Qui croyez-vous

que je reconnus ...? mon frère, qui venait me délivrer. Cela est étrange, interrompit Prosper, Je croyais l'avoir laissé mort à Strasbourg. Non cruel, reprit Angélina, vous m'aviez caché votre combat avec lui; mais le coup qu'il avait reçu de vous n'était pas mortel; il en avoit été guéri au bout de quinze jours, et étant venu en Allemagne, parce qu'il savait que j'étais dans la forêt Noire; il apprit la ville où j'étais, et comment j'étais venu l'habiter. Tout venait de se révolter contre le prince mon tyran, dont les sujets étaient mécontens. Après des recherches inouïes, mon frère avoit découvert l'endroit où j'étais devenue captive, et profitant du soulèvement du peuple, il l'avait engagé à l'aider à me procurer la liberté. Il fit emporter mes effets à la hâte; et, escorté de cette même multitude armée, il m'emmena dans une hôtellerie. Il

me fit partir sur-le-champ de..... et me ramena à Paris. Là, demeurant sous le même toît, il m'accablait de reproches tous les jours. Il mourut, trois mois après, d'un rhume qui lui était survenu dans ses courses. En le pleurant, je vous accusai, je m'accusai d'avoir causé sa mort. Son image m'a toujours tourmentée depuis. J'ai su que vous avez été généreux à son égard. Trois mois après, je fus appelée dans la Touraine pour y recueillir une succession. A vingt-un ans, devenue riche et maîtresse de moi, je regrettai de vous avoir perdu, et de ne pouvoir vous ramener à la morale et à la religion, en vous donnant ma main. Il y a deux mois que vivant dans une terre près de *Chinon*, hors du théâtre de la guerre, où je me croyais en sûreté, je fus enlevée par un parti d'insurgé, qui me conduisirent à leur chef, que

vous venez de battre si bien. Je lui représentai que j'étais bonne catholique, et que je n'étais point contraire à son parti. Il me répondit, qu'il craignait que le parti contraire ne s'emparât d'une aussi belle personne que moi, et me fit garder prisonnière. Je ne pus douter de son dessein. Livrée de nouveau au désespoir, je déplorai mon sort qui me condamnait à être tantôt la proie de l'un et tantôt celle de l'autre. Ce général insurgé a plusieurs maîtresses, et il a la singularité de donner à son libertinage les formes de la chevalerie romanesque. D'abord galant et respectueux comme un *Paladin*, il ne tarde pas à devenir insolent comme un *Algérien*. Il s'arrogea avec moi le nom de *Bayard*, et voulut me faire prendre celui de *De Rendant*.

Mais bientôt enflammé par ma résistance, il allait employer la vio-

lence, et j'avais imploré les secours des prêtres qui l'entourent, afin qu'ils employassent leur influence pour le détourner de ses projets; lorsque les vôtre l'on mis en déroute. Vos grenadiers m'ont trouvée dans une cave, où trois de ses satellites me tenaient cachée avec eux. Je reconnais bien là la protection de la providence, qui m'ayant sauvée encore une fois, n'a voulu que je fusse criminelle qu'avec vous. Ainsi vous voyez que je suis innocente; vous pouvez vous assurer de la vérité.

Prosper, transporté de joie par cette candide narration, accabla Angélina de tant de caresses, qu'elle se crut obligée d'y mettre opposition; elle ne voulut pas qu'il la tutoyât, parce que cela lui rappelait ses remords. La mélancolie de son regard, les contours de sa taille devenus plus formés, tout cela la ren-

dait à la fois plus touchante et plus provocante qu'elle n'avait jamais été. Comme elle vouloit savoir ce qui était arrivé à Prosper depuis leur séparation ; il le lui raconta en accommodant les événemens. Ma chère Angélina, ajouta-t-il, que je me repens d'avoir repoussé le bonheur que vous m'offriez, pour courir après un fantôme d'ambition et de volupté. J'en ai été bien puni par les traverses que j'ai éprouvées. Mais, m'aimez vous toujours ? Oui, répondit-elle, malgré vos égaremens. Eh! bien, reprit-il, unissons nos destinées, je sens que je n'ai jamais aimé réellement que vous : j'ai déjà vingt-sept ans, et je suis devenu *un peu* raisonnable depuis que j'ai vécu en Turquie, et que je suis revenu de Naples. Angélina ne put refuser une proposition aussi honnête.

Cependant il eut ordre d'aller oc-

cuper Montaigu. Elle le suivit; mais comme elle voulait, par scrupule, être mariée religieusement, il craignit que cela, joint au renom mal fondé qu'elle avait de maîtresse d'un chef d'insurgés, ne la rendît suspecte aux révolutionnaires. Pour la mettre en sûreté, il la fit partir pour Nantes, avec un détachement chargé d'éclairer les devants de l'armée qui devait s'y rendre. C'est là qu'ils comptaient consommer plus aisément leur projet.

CHAPITRE XXXII.

Prosper commet un grand crime.

Notre futur époux se félicita du nouveau genre de bonheur qu'il devait goûter. Après avoir parcouru le cercle des jouissances sensuelles, il commençait à connaître les jouissances du cœur. D'ailleurs, un peu affaibli par son naufrage de Naples, et les aphrodisiaques, il était moins fougueux. Tout ce qui le fâchait, c'est qu'Angélina fût *religieuse*, au lieu d'être philosophe.

Silinski ne tarda pas à se rendre à Montaigu, lui-même, avec le gros de sa division. Il avait excité l'enthousiasme des troupes par son sang-froid intrépide, comme Prosper par sa valeur brillante.

Deux proconsuls arrivèrent au quartier-général, et leur déclarè-

rent à tous deux qu'ils avaient *bien mérité de la patrie*; puis par mesure de salut public, ils ordonnèrent à Silinski de faire fusiller les prisonniers, dont beaucoup s'étaient rendus de bon gré. Il leur répondit avec une franchise militaire, qu'il ne voulait ni transformer ses soldats en bourreaux, ni les exposer à des représailles sanglantes.

Prosper ajouta, en raillant, qu'ils parlaient plutôt en bouchers qu'en législateurs. L'un d'eux, qui était en cheveux gras et en bonnet rouge, fronça deux sourcils épais qui ombrageaient deux petits yeux; tordit une grande bouche, et lui répondit qu'ils seraient dénoncés, et.....

Prosper, irrité de ces paroles, ne le laissa pas achever, et lui donna un si furieux soufflet qu'il l'envoya tomber sur l'autre, dont il défit toute la coiffure soignée avec beaucoup d'art. Celui-ci, lançant un re-

gard d'animadversion, emmena, sans mot dire, son *collègue*.

Silinski dit alors à Prosper, vous êtes un peu vif; mais l'ordre était si infâme, et la menace si atroce, que j'excuse votre fureur. Cependant vous êtes perdu, et la fuite est votre ressource la plus sûre. Rien ne pourrait vous préserver de la griffe des bêtes féroces. Les soldats sont pour nous; ainsi les proconsuls n'oseront pas vous faire arrêter, mais il n'y a pas de temps à perdre.

Prosper, revenu de son mouvement violent, sentit qu'il avait commis un forfait exécrable en portant une main sacrilège sur un *mandataire*. Comme Angélina lui tenait au cœur, il voulait s'enfuir à Nantes; mais Silinski lui objecta que cette ville était sous la tyrannie d'un Néron démocratique; et il le décida à se diriger vers Bordeaux, où il con-

noissait un riche négociant, pour lequel il lui donna une lettre.

La nuit suivante Prosper, habillé en simple hussard, partit comme pour aller en ordonnance. Le Polonais, cet homme impassible, versa une larme lorsqu'ils se séparèrent, et lui dit, je ne tarderai pas à quitter mon armée; je ne veux point être général, pour faire des massacres. Vous m'enverrez de vos nouvelles à Paris, où je serai bientôt.

CHAPITRE XXXIII.

Comment Prosper quitte la France.

Notre déserteur fit vingt lieues sans s'arrêter, vendit sa monture, prit des chevaux de poste et continua sa route à franc-étrier. Après une course de trente heures, il arriva à Bordeaux, où il entra à la faveur de son uniforme, qui l'avait dispensé de passe-port sur la route. Il coucha dans une petite hôtellerie, et le lendemain, déguisé en artisan, il chercha la demeure de celui auquel il était recommandé; il la trouva avec beaucoup de peine. Instruit par la lettre de Silinski, le négociant lui dit, je suis charmé de pouvoir prouver à l'homme estimable, dont vous êtes l'ami, toute l'affection que j'ai pour lui en vous rendant les importans services que votre situation

demande. De quelque parti que vous fussiez, je vous donnerais un asyle, à moins que vous n'eussiez conspiré véritablement contre la sûreté de l'Etat.

Prosper trouva chez son hôte tous les soins et toutes les aisances possibles; un député *girondin*, proscrit, venait de s'y cacher aussi. Le négociant, afin de les dérober aux soupçons, les fesait passer pour des ouvriers qu'il avait fait venir, dans le dessein de les envoyer à son correspondant aux Etats-Unis, en attendant qu'il les fît embarquer effectivement. Méconnus tous les deux de la famille même de ce commerçant, ils feignaient un air d'infériorité envers lui. De son côté il mettait de l'affectation à les traiter avec des formes fraternelles, à les faire manger à sa table, et s'en fesait tutoyer.

Cependant une quinzaine de jours s'étaient écoulés quand des bruits se

répandirent dans Bordeaux sur l'évasion de Prosper et la fuite du Girondin. Le négociant leur dit alors à tous deux, si vous êtes découverts, vous êtes perdus et moi aussi: embarquez-vous promptement sur un corsaire que j'ai armé et qui part sur-le-champ; la *terreur* finira sans doute pendant sa croisière, qui pourra, d'ailleurs, vous faciliter les moyens de passer en Amérique. Je vous ai fait réserver, dit-il à Prosper, le grade de capitaine d'armes; et à vous, ajouta-t-il au député, l'emploi d'écrivain, pour mieux vous mettre à l'abri des recherches. Je vous donne trois actions sur le bâtiment; recevez ce gage de mon amitié, de mon estime et de ma gratitude pour les services que vous avez rendus tous deux à ma patrie.

Prosper et le député, pénétrés de reconnaissance, se jetèrent à son cou. Ils pressèrent leur embarque-

ment pour éviter le danger plus promptement. Ils eurent le bonheur de se soustraire à tout examen; et après qu'ils se furent séparés de lui très-attendris, le corsaire mit à la voile, le vent étant favorable.

CHAPITRE XXXIV.

Ce que devient le Corsaire.

PROSPER fit une connaissance intime avec le Girondin, en qui il trouva, avec les qualités de Silinski, cette affabilité et cette douceur qui relèvent tant la vertu, et qu'il accompagnait de l'éloquence de Nestor. Alors il conçut pour lui le même attachement et le même respect que pour le Polonais, dont il regrettait bien d'être séparé. Il écrivit à ce dernier pour l'informer de son sort.

Ma vie n'est donc plus qu'un tissu d'événemens malencontreux! dit-il à son nouvel ami, lorsque le corsaire l'*Aristide*, lancé dans la pleine mer, fut déjà loin du phare du *Cordouan*. Je retrouve une maîtresse pour laquelle mon goût se change en une affection profonde, je me crois près

de goûter le bonheur avec elle, et m'en voilà séparé de nouveau! J'étais dégoûté de la galanterie, des voyages, de la bonne compagnie, du service même, et j'allais embrasser une nouvelle manière de vivre: soudain je suis forcé de fuir, parce que j'ai soufflété un législateur iroquois, qui veut faire égorger des prisonniers. Ainsi, au moment où ma destinée va se fixer, la fortune d'un revers de main m'envoye rouler au fond d'un précipice! Que tout est mal!

Tout n'est pas mal, répondit le député, mais quand on s'est rendu malheureux par sa faute, on le devient par celle des circonstances.

Si nous avons le malheur de monter à l'abordage, reprit Prosper, malheur à qui tombera sous mes coups! J'ai une soif ardente de carnage, je sens que la contrariété me rend cruel.

Cette disposition d'humeur est naturelle, répliqua le député avec flegme, si on rassemblait tous ceux qui rongent le frein de la contrainte, on en formerait l'armée la plus redoutable et la plus nombreuse qui eût jamais paru.

Mais Prosper apprenant qu'après avoir croisé trois mois sur les côtes d'Afrique, l'Aristide remonterait vers les Açores, et viendrait relâcher à Nantes, il sentit comme un baume qui adoucissait l'amertume de ses idées. Tout n'est pas perdu, pensa-t-il, je puis m'enrichir : débarqué à Nantes, quand même la terreur y régnerait encore, je n'y serai pas connu, et je retrouverai ma chère Angélina.

Tandis qu'il était égayé par ces espérances, un incident vint encore diminuer son mécontentement. Lui et le député trouvèrent dans leurs malles cent louis en or qu'ils jugèrent bien que leur bienfaiteur de Bor-

deaux y avait fait mettre. Cette discrète générosité les toucha beaucoup. Il y a peu de négocians comme celui-là, disaient-ils.

Quinze jours s'écoulèrent sans qu'on trouvât une capture à faire. A la hauteur de Madère, une corvette anglaise, qui avait toutes ses voiles dehors, donna la chasse à l'Aristide. Il était impossible de l'éviter.

L'équipage, malgré sa répugnance pour un combat sans profit, ne voulant pas être pris, et d'ailleurs animé de la haine nationale, se disposa à la bien recevoir, quoiqu'elle fût bien supérieure au corsaire. Le feu commença aux cris de *vive la République!* On lâcha de part et d'autre des bordées épouvantables. En une demi-heure le tillac fut jonché de débris de mâts, de cadavres, de bras, de jambes, de têtes. Prosper n'avait jamais rien vu de si terrible sur terre. Lui et le député diri-

geaient la mousquetterie. La corvette anglaise, criblée, pour prix de sa poursuite, après deux heures de combat, chercha à se sauver; mais rendue rase comme un ponton, elle ne pouvait se soustraire à l'abordage qui allait s'exécuter, lorsqu'une grosse frégate accourut à son secours, à pleines voiles. Le capitaine de l'Aristide qui servait contre sa parole, s'attendant à être pendu, s'il était pris, voulut mettre le feu à la Sainte-Barbe. On l'en empêcha, et on lui fit observer que tout le monde n'était pas obligé de périr, parce qu'il avait manqué à sa parole. Un boulet vint le tirer d'embarras. Alors on amena pavillon. Les Français restèrent prisonniers à leur propre bord : un quart avait péri. Le député et Prosper étaient les seuls qui n'eussent pas reçu une égratignure. Les Anglais jetèrent les morts à la mer, et firent panser les blessés.

Pour leur corvette, elle avait perdu les trois quarts de son monde, et elle était si fracassée qu'ils furent obligés de la couler à fond. Après cela ils cinglèrent vers l'Angleterre avec leur prise.

CHAPITRE XXXV.

Ce qu'on leur propose en Angleterre.

La frégate anglaise conduisit le corsaire et les prisonniers à Plimouth, où ceux-ci furent mis à bord d'un ponton. On avait eu soin de garder leurs malles. Un commissaire vint les inspecter aussitôt leur arrivée. Quand il eut appris de Prosper et du député, que l'un s'était sauvé de la Vendée, et que l'autre avait fui la persécution des révolutionnaires, il leur marqua la plus grande considération. Le jour même, par son ordre, on les fit loger dans une belle maison sur le port, où ils furent très-surpris de se voir traités avec la plus grande distinction. Quatre domestiques les y servaient; leur table fut garnie de *pudding*, de *rost-beef*, de *beef-stake*; ils burent du vin

de Porto dans du *flint-glass*, eurent du thé à discrétion, et des journaux à lire; en un mot, on leur procura toutes sortes d'agrémens, à la liberté près. Trois jours s'étant passés ainsi, le commissaire vint les trouver avec deux émigrés. Il leur déclara qu'ils allaient avoir leur liberté avec une belle pension de *King George*, s'ils voulaient donner sur la France tous les renseignemens qui étaient en leur pouvoir, et servir la cause des *dissidens* français. Le député répondit qu'il ne trahirait jamais sa nation, quelque traitement qu'il en éprouvât. Prosper, qui n'était pas accoutumé à sacrifier l'amour à la patrie, démentant sa vivacité naturelle, hésita pendant dix minutes; mais enfin décidé par un regard de son compagnon, il répondit qu'il n'avait pas oublié qu'il était Français, et qu'il ne voulait pas nuire à son pays, parce qu'il avait à s'en plaindre.

Les deux émigrés tâchèrent de les ramener à des principes moins austères, par des manières insinuantes. Ils leur firent voir des diamans et des cordons, et leur promirent des parchemins et des châteaux.

Le Girondin leur répondit qu'il trouvait plus beau de jouer le rôle de *Thémistocle* que celui de *Coriolan*. Prosper, qui avait les inclinations d'un *Alcibiade*, ne voulut pourtant pas le céder en fermeté à son compagnon qu'il admirait. Les émigrés haussèrent les épaules, et les quittèrent en pirouettant avec beaucoup d'élégance, après leur avoir dit qu'ils ne comprenaient rien à tout cet héroisme.

Le lendemain, on leur déclara à tous deux qu'on allait exercer leur vertu en les mettant à même de supporter des privations, et ils furent ramenés à bord du ponton,

sans qu'on les eût laissé emporter le peu qui leur restait.

Le député dit à Prosper : Voilà ce peuple libre, tant vanté par nos philosophes!

CHAPITRE XXXVI.

Comment Prosper et M. Athénion se retrouvent.

Entassés avec une multitude dans une prison flottante où régnait un air malsain, Prosper et son compagnon furent traités bien différemment de ce qu'ils venaient d'être pendant quelque tems. Ils furent réduits à manger du pain noir, du cheval et des haricots, et à boire de l'eau. Pour les consoler, on leur fit espérer qu'ils retourneraient en France dans dix ou douze ans. Rien ne semblait aussi affreux à Prosper qu'un pareil régime. Vous êtes trop rigide, dit-il, au Représentant : si vous me ressembliez, nous eussions supposé des faits, nous eussions trompé les Anglais qui sont un peuple trompeur, et nous nous serions

épargné une insupportable captivité. C'est bien, répondit son compagnon, vous vous repentez de n'avoir pas substitué le mensonge à la trahison ; si même en secret vous ne regrettez pas cette dernière. Il en est encore temps, vous pouvez acheter tout seul la liberté par l'infamie, et me forcer à ne plus vous estimer. Ce discours ferma la bouche à Prosper. L'idée seul du déshonneur suffisait pour en effacer toute autre dans son esprit. Il écrivit à Silinski, il écrivit à Angélina. Elle m'aime, pensait-il, et si tous les jours des femmes galantes se ruinent pour des polissons qui se moquent d'elles, une femme sage que je dois épouser, fera bien quelque sacrifice pour ma rançon. Un paquebot se chargeait de toutes les lettres. Mais trois mois écoulés, point de réponse ni de l'un ni de l'autre. Pendant ce temps là, Prosper frémissait de dé-

pit et d'impatience. Tantôt livré à des accès de fureurs, il fesait trembler tous les prisonniers. Tantôt tombant dans une mélancolie sombre et vaporeuse qui ressemblait au *spleen*, il manifestait l'intention de se suicider. Ensuite revenant à lui, il se trouvait dans un abattement général. L'image d'Angélina se peignait alors en traits de feu dans son ame assombrie par la tristesse. Au milieu de toutes ses agitations, sentant se développer en lui un penchant pour les affections du cœur, que l'influence de la bonne compagnie et les sages préceptes de M. Athénion avaient étouffés, il s'écria en présence du Représentant à qui il confiait l'état de son ame : voilà un moment bien favorable pour la sensibilité, lorsque je suis presque dans les fers ! Quelle contradiction perpétuelle entre mes passions et les évènemens ! Je suis las de cette vie, je

veux me tuer, je veux mourir. Le Représentant employa toute son éloquence persuasive pour le détourner de ce dessein, et l'engagea à attendre encore quelques mois, parce que peut-être il recevrait des nouvelles de sa maîtresse.

Pour lui, résigné et patient il ne poussait pas un soupir, il n'exhalait pas une plainte; mais Prosper était trop passionné pour avoir une pareille force d'ame.

Une fièvre brûlante, occasionnée par l'agitation de son ame et le méphitisme de la prison, s'empara de celui ci. On le conduisit à l'hôpital, où le député le suivit pour le secourir. Là il brisa son lit, les tables et les portes, et se jeta trois fois par la fenêtre. On fut obligé de le lier. Le Représentant ne le quitta presque pas, et fut lui-même son médecin. Au bout de quarante jours, la fièvre ayant cessé, le malade fut dans une

espèce de langueur qui dura aussi long-temps, et qui amena la convalescence. Il était d'une maigreur qui le rendait méconnaissable, et son état était bien pis que celui où il avait été à Naples. L'ardeur de son imagination était bien diminuée, et la violence de son caractère presque anéantie.

Le Girondin fit tant, qu'il obtint la ville pour prison pour Prosper et pour lui ; de sorte que le premier put rétablir ses forces par la promenade : mais ce généreux ami fut plus malheureux que Prosper. Le mauvais air qu'il avait respiré lui donna une fièvre catharreuse qui le mit au tombeau en trois jours. Prosper qui l'avait aimé dès le principe de leur connaissance, et qui n'oubliait pas les soins qu'il venait d'en recevoir, le regretta amèrement. Il faut donc, disait-il, que la fortune me sépare d'une manière ou de

l'autre des plus estimables comme des plus vrais amis que j'aie eus!

Isolé dans sa captivité, il n'y entrevoyait qu'une fin misérable, qu'une mort lente. Dans le désespoir, il projetait de se remettre de nouveau dans le parti des émigrés; il n'avait plus à rougir aux yeux du Représentant.

Un jour qu'il regardait débarquer l'équipage d'un vaisseau scythe qui avait jeté l'ancre dans le port, il aperçut mettre à terre deux hommes qu'il trouvait bien ressemblans à Silinski et M. Athénion. Il s'en approcha : c'étaient eux en effet. Ils eurent de la peine à le reconnaître, tant il était changé, surtout le second, qui ne l'avait pas vu depuis son séjour en Scythie, et qui le prenait pour un revenant; mais enfin ils l'embrassèrent.

Fin du premier Volume.

PROSPER,

OU

LE PESSIMISME.

PROSPER,

OU

LE PESSIMISME;

PAR P. M. M. LEPEINTRE.

Respecting man, whatever wrong we call,
May, must be right, as relative to all.

POPE'S Essay on man.

Ce qui nous semble mal, quant à l'homme surtout,
Peut et doit être bien par rapport au grand tout.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez GUILLAUME, Libraire, Place Saint-Germain-l'Auxerrois, N.° 41.

1812.

PROSPER,

OU

LE PESSIMISME.

CHAPITRE I.

Prosper part de Plymouth.

PARBLEU, mon cher Prosper, s'écria M. Athénion, je n'en reviens pas de vous trouver ici, vous que je tenais pour bien fusillé en Sarmatie! Mais que vous êtes changé! Qu'est devenue votre fraîcheur? Qu'est devenue cette physionomie florissante? Voilà dix-huit mois, répondit Prosper, que je languis dans une prison navale. Mais, dites-moi par quel hasard vous vous trouvez à bord d'un vaisseau scythe? Je fais le tour du monde, répondit M. Athénion. Eh bien, reprit Prosper, dites-

moi donc pourquoi, et racontez-moi ce qui vous est arrivé depuis deux ans? Après cela je vous ferai mon histoire.

Soit, reprit M. Athénion. Votre disparition n'étonna pas moins que moi la Reine. Lorsqu'elle sut qu'on vous avait enlevé, elle jugea bien que c'était son favori qui avait fait ce coup de main, et fut si indisposée contre lui, qu'elle faillit lui ôter la faveur dont il jouissait depuis tant de temps. Il parvint à la calmer, en lui fesant agréer un petit page à lui, aussi joli que vous étiez beau; mais qui était si sot qu'il ne pouvait pas lui donner d'ombrage. Votre disgrace ne réjaillit pas d'abord sur moi; j'étais toujours admis à la cour. J'employai tous les moyens pour savoir ce que vous étiez devenu, mais sans succès. Je ne doutai pas qu'on vous eût pour le moins transporté aux mines. Je craignais de subir le

même sort, lorsque le prince favori s'avisa de mourir. Je fis contre sa mémoire des vers où vous étiez bien vengé, je vous jure. La Reine, qui le craignait plus qu'elle ne l'aimait, n'en eut aucun chagrin. D'ailleurs, elle a pour principe de ne jamais regretter personne, parce qu'elle croirait cela indigne de sa couronne. Elle renvoya le petit page à cause de ses bêtises. Je trouvai alors l'occasion de lui parler de vous : elle s'en souvint, et vous accorda non des larmes, mais des éloges. Il faut que vous lui ayez donné une grande idée de vous, pour avoir occupé quelque place dans son cœur royal, si habitué à être charmé. Elle fit faire des recherches, dont le résultat fut qu'on l'instruisit que vous aviez été fusillé. Apparemment, interrompit Prosper, que le général scythe l'a cru lui-même; cependant c'était au *knout* que j'avais été condamné. Elle

apprit cela, reprit M. Athénion, avec une tranquillité vraiment philosophique. Pour se consoler, elle prit un petit Italien aussi sot que le page, mais qui chantait supérieurement en fausset, ce qu'elle aimait beaucoup. Pour moi, craignant de laisser échapper une bienveillance aussi précieuse que la sienne, je fis valoir toutes les ressources de mon esprit pour l'amuser. Vers, prose, romans, j'employai tout; mais elle se blâsait si facilement, que je me voyais souvent à bout de tous mes moyens. Les émigrés vinrent à foisonner à sa cour. Entourée alors d'un tourbillon d'agréables, tant Français que nationaux, elle me perdit insensiblement de vue. Pour prévenir l'oubli dont j'étais menacé, je composai des satires où je versais des torrens de ridicule sur toute la cour prise individuellement, persuadé que, pour piquer

son goût et la réveiller de la léthargie où elle tombait à mon égard, il fallait des choses fortes. J'eus le plaisir de voir mes efforts couronnés du succès : mes satires firent un effet prodigieux sur la Souveraine : jamais je ne l'avais tant divertie. Les personnages que je bafouais n'osèrent rien dire, et parurent même se féliciter de l'amuser à leurs dépens ; mais le relief que j'avais regagné par-là, ne dura pas long-temps. Cette reine aime les gens de lettres et les philosophes ; mais elle les traite comme ses amans, c'est-à-dire qu'elle les abandonne, comme les Tartares *du Kuban* font, m'a-t-on dit, de leurs chevaux, quand ils ne peuvent plus faire de service. Une catastrophe comme la vôtre m'attendait. Un beau matin, je suis pris dans mon lit, je suis fourré comme vous dans un chariot, et on me conduit à *Sébastopol* dans la Tauride. Là, on me

déclare qu'on va me faire faire le tour du monde sur un beau vaisseau, en qualité de savant. Je vis bien que le coup partait des ennemis que m'avaient faits mes talens, et je maudis la reine qui ne savait pas protéger ceux qu'elle élevait. Ainsi que vous, on m'avait dépouillé des fonds que j'avais amassés. Embarqué sur le vaisseau, j'y ai trouvé des confrères destinés comme moi à recueillir des observations. Nous sommes sortis du *Pont-Euxin*, nous avons parcouru l'*Archipel grec*, et nous sommes entrés dans la *Manche*. Voilà comment je suis venu débarquer ici.

Et vous, mon sage et noble ami, dit Prosper à Silinski, comment ai-je le bonheur de vous retrouver si heureusement, après avoir désespéré de vous revoir jamais? Peu après que vous eûtes quitté mon armée dans la Vendée, répondit le Polonais,

j'eus une affaire avec les royalistes, à Montaigu. J'avais si peu de monde, que je fus obligé de me replier sur Saint-Fulgent. Là, prévoyant qu'on allait me rendre responsable des désastres qu'on me fesait essuyer par le défaut de vivres et de renforts, et apprenant en même temps qu'il venait d'éclater une insurrection générale en Pologne, je rassemblai les Polonais qui se trouvaient dans mon armée, et je partis avec eux pour la Rochelle, muni de ma propre permission. Nous nous embarquâmes dans ce port sur un bâtiment qui allait à Dantzick. Je vous raconterai une autre fois ce qui m'est arrivé en Pologne depuis que j'y ai débarqué, jusqu'au moment où, après la perte de la bataille de *Maséjovice*, je fus conduit prisonnier en Russie. Un ministre de Catherine, qui m'avait de grandes obligations, me fit obtenir ma liberté, sous con-

dition d'être embarqué sur un vaisseau qui allait faire le tour du monde, et dont on me fit engager sur parole de ne pas m'éloigner. C'est ainsi que je suis venu aussi dans ce port.

Voilà, reprit Prosper, un enchaînement de circonstances auquel je ne m'étais jamais attendu.

Mais, reprit M. Athénion, racontez-nous donc comment vous avez été en Angleterre?

Prosper le satisfit. Voilà, dit M. Athénion, quand il eut fini, un enchaînement de contrariétés qui démontre bien victorieusement combien tout est mal. Parce que vous avez eu la louable ambition de culbuter ce cosaque de favori, vous éprouvez toutes sortes de malheurs. Ah! mon cher disciple, ne vous départez jamais de notre sublime systême! J'y persisterai jusqu'au tombeau, répondit Prosper.

le bon M. Athénion, plein de joie d'une si belle résolution, l'embrassa et lui dit : Que j'aime à vous retrouver avec cette opinion! Quant à moi, elle a souvent fait la consolation de ma vie. Quelle douceur d'être convaincu que tout est mal! Comme cela allége les maux de la vie! Mais faudra-t-il que j'aie la douleur de me séparer de vous? Hélas! répondit Prosper, vous avez ce maudit globe entier pour prison, et moi je n'ai qu'une ville! Eh bien! reprit Athénion, votre ami et moi nous allons travailler à vous emmener; je vais employer notre capitaine près du consul scythe, qui sollicitera votre délivrance. Ah! de grand cœur, répliqua Prosper; mais je m'éloignerai des contrées où respire mon Angélina. Parbleu! répliqua Athénion, vous voilà encore avec votre passion morale! Mais quand vous resterez plusieurs an-

nées prisonnier, croyez-vous que cela vous rapproche de votre maîtresse?

Il est vrai, répondit Prosper. A la fin des voyages, reprit M. Athénion, nous devons débarquer dans la capitale même; ainsi, il faudra bien plutôt songer à réacquérir votre ancienne place dans le cœur de la Reine, si toutefois vous avez recouvré votre fraîcheur alors. Vous avez raison; je ne demande pas mieux que de partir, reprit Prosper. M. Athénion et le Polonais le présentèrent au capitaine qui, apprenant d'eux les nombreuses aventures qui étaient arrivées à notre prisonnier, voulut l'avoir à son bord, comptant d'ailleurs qu'il pourrait un jour le servir près de la Reine, dont il pourrait bien regagner la faveur. Il s'empressa d'aller trouver le consul; celui-ci s'interposa auprès de l'amirauté, qui accéda à ses sollicitations, en considération de sa sou-

veraine, à qui les Anglais ne pouvaient rien refuser. On exigea seulement du prisonnier un serment de ne point servir contre les ennemis de la France pendant sept ans.

Prosper ayant trouvé un émigré qui allait être envoyé à Nantes comme émissaire secret, le chargea d'une dernière lettre pour Angélina. Huit jours après l'arrivée miraculeuse de ses deux amis, il quitta Plymouth à son grand contentement, espérant bien revenir après le voyage retrouver son amante.

CHAPITRE II.

Comment Silinski réfute M. Athénion.

Le but de l'expédition était principalement de chercher un passage dans la mer du Nord par l'*Ouest*, entreprise tentée sans succès par l'*Est* dans la mer pacifique, par tous les grands navigateurs. En cas de non-réussite, après avoir exploré le *Groenland* et la baie de *Baffin*, on devait redescendre dans l'Océan atlantique, et reprendre la route ordinaire des *tours du monde*.

Dans le cours de cette grande tournée, on devait s'appliquer à faire des découvertes dont on se promettait des avantages incalculables, tels par exemple que de grossir les herbiers de l'académie de Pétersbourg, et de fournir aux gens de lettres,

la facilité de faire des descriptions de mœurs et de climats sans sortir de leur cabinet.

Le vaisseau portait le nom de *Jason*, et le capitaine, qui était M. de *Kiriboff*, comptait bien surpasser cet amant de *Médée*. Il avait pour collaborateurs en observations, outre M. Athénion, destiné spécialement à recueillir les faits, six autres académiciens, savoir : quatre savans, tant physiciens que géomètres, et deux poëtes. En outre, il y avait à bord deux dessinateurs et un émigré *bas-breton*, nommé M. de *Kerbriand*, jeune homme très-pieux, qui voyageait pour admirer les merveilles de la création, et qui avait déjà fait un voyage autour du monde.

M. Athénion se promettait bien de faire mille observations favorables au *Pessimisme*. Je veux, dit-il à Prosper, relever le bévues de l'Eternel Géomètre, et faire remar-

quer quantité de fléaux dans la nature, auxquels on n'a pas pris garde. Quel arsenal je vais monter! Que d'armes je vais donner à mon système! Quand nous serons de retour, je composerai un bon livre où je ferai voir au genre humain toute l'étendue de ses infortunes : il ouvrira les yeux sur sa position ; ce sera toujours un service à lui rendre.

Cependant quinze jours étaient écoulés qu'on n'avait encore vu que le ciel et l'eau, ce qui ennuyait tout le monde, excepté les Russes qui ne s'ennuient de rien. Une bourrasque violente survint : le vaisseau fut tourmenté pendant trente-six heures; après cela, une trombe descendant des nues en spirale vint le couvrir d'eau, de grèle et de pierres d'une espèce inconnue, dont les savans s'emparèrent pour faire des dissertations minéralogiques Il y eut entr'eux une grande discus-

sion ; pour savoir s'ils les feraient venir de la lune, ou d'un volcan, ou du fond de la mer. Pour M. Athénion, après avoir eu beaucoup de peur, car c'était son premier voyage maritime, il se livra à toute sa fureur manichéenne. Quelle abominable nature, s'écria-t-il devant Prosper, Silinski et ses collègues ! Tout y est en guerre. Les élémens s'y déchaînent les uns contre les autres ; les six septièmes de ce méchant petit globe sont submergés par des abîmes d'un fluide inutile et turbulent, peuplé de monstres qui s'entre-dévorent tant qu'ils peuvent, et cela pour fournir, suivant les régions, quarante-quatre ou soixante-douze pouces d'eau pluviale à l'autre septième terrestre sur lequel tous les êtres vivans se détruisent à l'aise ! Et comme si ce n'était pas assez de ce qui est sous nous, il faut encore que les airs vomissent des torrens

de pierres sur nos têtes ! Que tout est mal dans ce pire des mondes!

Dans le fait, répondit Silinski, il est indécent que la nature ne nous ait pas délivré un passeport pour les élémens. Vous avez une haine de tout ce qui est bien outrée ! Et bien juste, répartit M. Athénion. Je veux vous prouver que non, répliqua Silinski, il y a long-temps que j'entends votre disciple s'écrier que tout est mal. Je suis bien aise de me trouver avec l'auteur d'une pareille doctrine pour entrer en lice avec lui; et puisque nous n'avons rien de mieux à faire ici, rompons une lance ensemble. Volontiers, dit M. Athénion.

L'erreur radicale de votre système, commença Silinski, consiste :

1.° En ce que vous confondez les maux de l'ordre physique avec ceux de l'ordre moral ;

2.° En ce que vous appelez un mal dans l'ordre physique, ce qui

n'est que le résultat de la marche des choses.

Quoi, parce qu'un hiver perpétuel règne aux Pôles, et un été continuel sous la ligne; parce que le globe est enveloppé de toutes parts d'un immense océan dont les vents agitent les abîmes; parce qu'un tremblement engloutit une ville; parce qu'une épidémie dépeuple un canton, vous concluez que tout est mal?

Mais, suivez l'enchaînement de tous les effets naturels, et vous reconnaîtrez les causes premières d'où ils dérivent.

Attirée par une force, la terre décrit autour du soleil un orbe elliptique dans lequel elle est retenue par une autre force. Le plus ou moins de distance où elle se trouve du foyer de l'ellipse, et les différens côtés qu'elle présente à cet astre, lui font recevoir plus ou moins obli-

quement sa lumière. Delà les saisons ; delà le froid et le chaud.

La grande étendue des mers est nécessaire, parce qu'il ne faut pas moins qu'une aussi grande quantité d'eau pour suffire à l'évaporation.

Les vents sont des déplacemens d'air opérés par l'action du soleil et de la lune, combinée avec la révolution diurne de la terre. Sans eux il n'y aurait point dans l'atmosphère ce mouvement nécessaire à la circulation des fluides qui le composent.

Les tremblemens de terre sont des résultats de la combustion des pyrites dans le sein du globe ; combustion qui, en dilatant l'air, le force à se frayer une issue et vaporise l'eau dont l'expansion puissante soulève la voûte épaisse de l'enceinte ténébreuse où elle est comprimée.

Les émanations pestilentielles sont produites par la chaleur du soleil

qui pompe les vapeurs croupissantes dans les cloaques du globe, et les fait charrier au loin par les vents.

Ces phénomènes et tous les autres, qu'on pourrait expliquer de même, sont inséparables de la marche de la nature et de la constitution des élémens. Tout ce qui est fléau par rapport à nous, n'est dans cette nature qu'un passage d'un état de chose à un autre, nécessaire pour faire naître l'ordre du désordre même, et rétablir à chaque moment l'harmonie physique.

Pour que tout cela n'eût pas lieu, il faudrait que la terre ne fût pas ronde ; il faudrait alors que l'attraction ni sa pesanteur ne fussent pas des propriétés de la matière ; il faudrait que tout fût différent de ce qu'il est, ce qui ne peut pas être.

Puisque la terre, dans sa course, n'est pas toujours également soumise à l'influence du soleil, son cen-

tre : il doit donc y avoir de l'inégalité dans les combinaisons physiques, auxquelles sa surface est assujettie.

Je ne cherche pas à vous prouver les causes finales, je veux seulement vous faire sentir que tout agit par suite d'un principe, et que tous les corps sont mus par des lois nécessaires.

Pour que l'organisation subsiste sur notre globe, il faut bien que les parties primitives de la matière agissent conformément à leur nature intime. Elles ont des propriétés constitutives essentielles qui les font concourir à toutes les combinaisons possibles.

Ces combinaisons produisent des effets qui n'ont rapport à aucun but, mais qui sont des suites nécessaires de l'énergie des élémens. Lorsque ces mêmes élémens sont abandonnés à cette énergie, qu'ils ne sont plus en équilibre, ou qu'ils sont en

opposition entre eux, il en résulte une guerre, un choc, des excès, des irrégularités intempestives.

Par exemple le *calorique*, agent nécessaire dans presque toutes les combinaisons physiques, origine des aggrégations par lesquelles sont formés les minéraux, principe indispensable de la vie des végétaux et des animaux; le calorique devient destructeur lorsquil agit sur des corps combustibles, comme les pyrites et les soufres, et cause des éruptions.

L'air, mélange de tous les principes, fluide intermédiaire dans la solidité des corps, aliment essentiel des individus organisés; l'air, quand sa force élastique agit isolée et sans obstacle, produit des ouragans.

Enfin, les inconvéniens qui résultent de l'action des élémens sont des suites de l'intensité inhérente à cette action; intensité nécessaire in-

séparable de l'essence de ces mêmes élémens.

Il serait donc déraisonnable de vouloir que les substances agissent d'après leur nature dans un cas, et contre leur nature dans un autre. Auriez-vous droit de vous plaindre que cette poudre, avec laquelle vous avez tué vos ennemis, ait fait explosion et tué vos amis ? Car, si elle a une force ascensionnelle et électrique, qui la rend propre à vous servir dans le premier cas, elle ne peut cesser de l'avoir pour ne pas vous nuire dans le second.

Prenez-vous en alors à l'*attraction*, à la *gravitation*, causes déterminatives des positions des sphères célestes et de leur mouvement dans l'espace. Prenez-vous en au calorique, à l'électricité, aux gaz *muriatique*, *azotique*, *carbonique*, *etc.*, agens de tous les phénomènes locaux de notre Planète.

Mais, interrompit M. Athénion, pourquoi l'*attraction*, la *gravitation*, l'*électricité*, le *calorique*, et tous les gaz, et pas d'autres principes, d'autres propriétés ?

Quelle objection, répondit Silinski ! Eh ! pourquoi désirez-vous un ordre chimérique ? Est-ce qu'il peut exister autre chose dans l'univers ? Tout ce qui existe doit être ainsi, et ne peut être autrement. Tout est nécessaire ; vous croyez à tort que tout est mal. Egalement tout n'est pas bien. Ces mots n'ont aucune signification en bonne physique : *tout n'est ni mal ni bien ; tout est comme il peut être.*

Mais, reprit M. Athénion, vous ne parlez pas d'une Intelligence Suprême. Je ne doute pas, reprit Silinski, qu'il en existe une. Il y a dans l'univers une harmonie de mouvemens, cela suppose une impulsion ; une régularité de disposi-

tion, cela suppose un dessein. Or, une impulsion ne peut avoir eu lieu sans un moteur, et un dessein nécessite une intelligénce. Il n'y a point de spontanéité dans les productions organisées ; la génération des êtres ne se perpétue que par succession ; donc il y a eu des germes primitifs. Il faut donc remonter à un premier principe, à un premier formateur, à un premier ordonnateur, à un centre intelligent ; sans quoi la nature ne serait qu'un immense effet sans cause.

Alors, reprit encore M. Athénion, vous devez imputer à ce premier formateur, à ce principe intelligent, toutes les discordances qui existent. Pourquoi ne substitue-t-il pas à un ordre désastreux où tout est nécessaire, un autre ordre où les élémens soient en harmonie sans se combattre ? Plaisante intelligence, qui ne peut faire mouvoir une machine sans

que ses parties se chamaillent ! Plaisante Providence qui détruit pour conserver, met des hommes tout nus à geler sur un Globe aqueux, et leur donne des ongles inutiles pour se défendre des Tigres !

Toutes les plaisanteries possibles, ne répondent point à des raisonnemens, reprit le Polonais.

Il existe une intelligence suprême, mais s'ensuit-il qu'elle doive changer la nature des choses pour votre commodité ? Quelle idée vous formez-vous donc de sa sagesse ? Croyez-vous qu'elle dispose de sa puissance comme ces êtres fantastiques que l'on représente à l'enfance sous les noms de *Fées* et de *Génies* ? C'est la superstition qui vous la représente ainsi. Nous ignorons totalement les raisons pour lesquelles elle a établi l'ordre de choses existant, et non pas un autre : Delà les accusations formées contre elle sur le prétendu

mal physique. Parce qu'elle a donné aux élémens existans des propriétés émanées de sa volonté, et d'après des motifs trop sublimes et trop élevés, pour que nous en ayons connaissance, nous sommes assez téméraires pour oser demander qu'elle change leur essence intime !

Ame universelle, son pouvoir est transmis dans l'immensité par d'innombrables chaînes d'agens intermédiaires qui partent d'elle, se prolongent dans les ramifications infinies du grand tout, et lui reportent l'*omni-connaissance* de ce qui se passe sur tous les points de son incommensurable étendue.

Mais si Dieu a établi des lois générales, dont l'action dépend de lui, il en a sans doute abandonné les effets à leur propre impulsion, et à laissé la marche des choses suivre une certaine indépendance qu'on pourrait appeler le *libre arbitre* de la nature.

S'il a fixé immuablement un ordre quelconque, et non pas un autre, c'est qu'il a eu probablement de grandes raisons pour cela. Pourquoi condamneriez-vous les effets, puisque vous ne connoissez pas les causes ? Les choses universelles n'en sont peut-être où nous les voyons, que par suite de grands et incompréhensibles événemens, dont l'origine se perd dans l'abîme de l'éternité. Il y a dans l'univers un grand but que nous ignorons. L'espèce humaine est-elle ce but, ou ne fait-elle qu'y concourir ? Voilà le problême.

Et, quelle que soit sa destination immatérielle, puisque, par sa nature physique, elle partage les propriétés de la matière, puisqu'elle est douée de facultés, et pourvue de moyens propres à sa conservation, elle est assujettie à l'impression et aux accidens de toutes les substances corporelles qui l'environnent, elle

doit en subir les révolutions, soit de composition, soit de décomposition.

Alors, en appliquant ces considérations, dites-moi si *tout* doit s'accommoder avec l'homme, ou si c'est l'homme qui doit s'accommoder avec *tout?*

Etre sensible et en relation avec la nature visible par ses organes matériels, il est soumis à ses combinaisons que rien ne doit troubler. Eh! pourquoi va-t-il s'exposer sur les flots à la fureur des vents? Pourquoi asseoit-il des cités populeuses sur des fournaises volcaniques, ou les expose-t-il à être submergées, en les approchant des fleuves ou des mers? Pourquoi enfin habite-t-il les Zônes glaciales et les Zônes brûlantes?

En un mot, c'est à lui à se coordonner avec le froid, le chaud, le sec et l'humide, et non à ces élémens à se coordonner avec lui.

Donc c'est à se mettre en harmonie avec eux qu'il doit tendre. Or, s'il s'est écarté de la route que lui a tracée la nature, s'il a méconnu les lois originelles de sa constitution et de son bien-être, est-il en droit d'accuser aucune puissance ?

D'ailleurs, ce serait peu des malheurs physiques, s'il n'augmentait encore ses infortunes par ses propres actions. Le mal qui règne dans la société est bien visiblement de sa faute : son bonheur est entre ses mains ; qu'il sache se connaître et il sera heureux. Le globe entier offre plus qu'il ne faut pour satisfaire à ses besoins, s'il est modéré dans ses désirs ; et s'il sait mettre un frein à ses passions.

Tout cela est très-éloquent, répliqua M. Athénion ; mais je dirai toujours que tout est mal dans un monde où j'ai été persécuté trente-

une fois, où j'ai éprouvé des injustices dans deux cours, où je vais peut-être descendre dans le ventre d'une baleine, être enseveli sous des monceaux de cendres, ou être exposé à cent petites aventures non moins agréables. Je ne me soucie point de contribuer à mes dépens à l'harmonie générale.

Ni moi non plus, ajouta Prosper, qui était dans un accès de mélancolie. Si je rejoignais ma maîtresse, je trouverais que tout est bien; maintenant je trouve que tout est mal. D'ailleurs, je hais les hommes, je deviens misanthrope. Et moi, je leur en veux aussi, reprit M. Athénion.

Il est bien étonnant, répliqua le Polonais, que vous vous plaigniez des hommes, vous qui, tous deux en avez tant reçu, et à qui vous avez si peu rendu! Ces jours-ci, je vais vous rapporter mon histoire, et vous ver-

rez la différence qu'il y a entre nos positions. Oh! nous allons attendre cette histoire impatiemment, répartirent les deux pessimistes.

CHAPITRE III.

Histoire du Polonais.

QUELQUES jours après, par un beau clair de lune, le Polonais conta dans les termes suivans son histoire à Prosper et à toute sa savante compagnie.

Ma famille descendue des *Jagellons*, ces anciens souverains de la Pologne, possédait d'immenses domaines, dans un district de la Lithuanie, où subsiste encore aujourd'hui la race aborigène des Sarmates.

Mon père *Voyéwode* de W..... avait réuni dans ses mains, par l'extinction de diverses branches de son illustre maison, l'universalité des vastes possessions qui lui appartenaient. La dignité de *Voyéwode* ou *Palatin*, quoiqu'élective par sa nature, lui avait pourtant été transmise de père en fils, à raison de

l'habitude où était le gouvernement de perpétuer cette charge dans la famille la plus capable de l'exercer avec splendeur. D'immenses richesses l'auraient rendu le plus puissant seigneur de l'Europe, si la manière de les administrer qui tenait à la barbarie du pays ne l'en eût empêché. Des terres européennes cultivées par des esclaves rapportent peu.

A cette époque, l'anarchie qui désolait la Pologne, fomentée par les Russes, et la décadence de l'esprit national opérée par la maison de Saxe, avait fait naître les premiers symptômes de sa ruine; et la voie qui conduisait à son asservissement venait d'être ouverte par l'élection forcée de *Poniatowski*.

Mon père, ennemi mortel et de la faction russe et des *Czartorinski*, ces ambitieux aspirans à l'absolu pouvoir, mon père ne respirait que fureurs et vengeance contre eux.

Cependant, condamné souvent à l'inaction, il partageait malgré lui l'apathie et la stupeur générales.

Quoique son unique héritier, je fus par lui accoutumé de bonne heure à une vie âpre, et en occupant mes jeunes ans par des exercices violens, il chercha à me donner des habitudes guerrières. Aussi, dès l'adolescence, je manifestai la plus énergique trempe de caractère.

Jaloux de me rendre digne de lui succéder, il s'empressa de me livrer aux études morales, aussitôt que mon intelligence eut acquis la force nécessaire pour que son exercice n'en causât pas l'affaiblissement. Ainsi, sans qu'on en eût l'intention, on m'éleva à la manière de l'*Emile*.

Parvenu à l'âge où les forces physiques et morales sont dans toute leur intensité et muni des connaissances d'une éducation élémentaire, mais n'ayant point encore de système d'o-

pinions en propre, je sentis mes idées s'agrandir; je me sentis enflammé par l'amour du grand et du noble. Mon esprit cherchait à prendre une haute impulsion; il était dévoré de la soif de l'activité et du désir des grandes actions. Borné à un château pour demeure, à la chasse pour plaisir, à la lecture pour occupation, je me trouvai resserré dans une sphère étroite où mon ame était trop comprimée.

Mon père qui s'aperçut de ces dispositions me dit un jour! « Mon fils, je vois avec plaisir votre généreuse ardeur qui s'indigne de rester oisive et votre noble penchant pour les grands intérêts. Plût au destin que nous fussions dans les temps des *Coribut* ou des *Sobieski!* Vous vous éleveriez au-dessus de la foule et feriez la gloire de votre pays. Des souverains absolus ont énervé l'esprit national et détruit la fierté de mes compatriotes. La

Pologne mourante près de retomber dans les mains de ses cruels ennemis, dont l'avaient délivrée ses courageux enfans, lutte contre un peuple autrefois son esclave; et livrée aux convulsions violentes qui présagent la chute des grands états, elle est menacée de la destruction prochaine de sa constitution antique et républicaine qui, quoique imparfaite, a long-temps fait sa gloire. Je vois avec orgueil en vous ce noble caractère des hommes illustres : Soyez mon dernier espoir et celui de l'infortunée Pologne. Je veux vous mettre à même de perfectionner ces grandes dispositions. Allez, parcourez l'Europe, connaissez tous les peuples; étudiez les mœurs des nations, apprenez à blâmer leurs vices et cherchez, en observant les abus de tous les pays, les moyens de contribuer à sauver le vôtre. Quand vous aurez vu les hommes et les

choses, vous reviendrez ici et vous travaillerez au salut de vos compatriotes. J'emporterai peut-être au tombeau le noble et consolant orgueil d'avoir donné un sauveur à la patrie; et si la fortune ne couronne pas vos généreux efforts, vous serez au moins, nouveau Brutus, le dernier des Polonais. »

Ainsi me parla mon père. Son discours fit une grande impression sur moi et décida de toute la conduite de ma vie. En outre, rien ne pouvoit me causer autant de satisfaction qu'une proposition qui s'accordait si bien avec mes vœux. Peu de temps après je partis avec un gentilhomme qui avait été le compagnon de mon enfance et qui cherchait avec empressement à l'être de mes voyages.

Lorsque je commençai à parcourir l'Europe, un monde nouveau se déroula à mes yeux. Dès que j'ai pu former quelque raisonnement, j'ai

été animé d'un sentiment de justice qui s'étend sur tout, et qui a toujours fait la base de mon caractère.

Doué de la plus grande élévation d'ame que jamais homme ait eue, mes passions étaient plus énergiques que fougueuses. Réfléchi dans mes idées, exclusif dans mes affections, sans avoir l'incandescence volcanique des hommes du Midi, j'ai toujours eu leur ressentiment profond et durable des outrages ou des bienfaits. Joignant à un pareil caractère les impressions d'une éducation primitive presque sauvage, j'apportai dans le spectacle du monde des dispositions austères, et je jugeai les hommes et les choses différemment de ceux qui ne voient tout qu'à travers le prisme social. Enveloppé de l'*incognito*, j'observai en méditateur les rapports des objets. J'étais dans cet âge heureux où le cœur n'est point encore desséché

par une expérience aride. Héritier présomptif de la puissance d'une illustre maison, je n'étais pas néanmoins enivré par les illusions de grandeur et d'orgueil que donne un haut rang; je n'étais pas du nombre de ces hommes aveugles qui croient la domination légitime, par cela seul qu'ils sont dominateurs. J'ai vu l'avilissement des petits et la corruption des grands; et j'ai dit à ces derniers : Puissans du monde, dont les jouissances sont si factices, à quoi vous sert la dépendance de vos semblables, si elle fait leur malheur sans vous rendre heureux?

Le tissu de l'ordre social, quand je le vis de près, me parut une iniquité universelle. L'infortune des bons et le triomphe des méchans; ce commerce d'astuce et de finesse, par lequel les uns sont dupes et les autres trompeurs; ce train de relations, par lequel les uns sont sa-

crifiés au bonheur des autres ; cet ordre de choses, par lequel le grand nombre a les charges, et le petit les plaisirs seulement ; les perfidies conjugales, les fourberies domestiques, le despotisme de ceux-là exercé sur la faiblesse de ceux-ci ; tout cela me révolta. Accoutumé dès l'enfance, par l'ingénuité des habitudes et l'ignorance des petits intérêts, à toutes les idées de loyauté, je ne pouvais goûter ce qui s'en éloignait. La discordance des choses avec mes sentimens me fit concevoir que tout ce qui se fait est bien différent de ce qui devrait se faire.

Les mœurs des nations, surtout, me parurent odieuses : je ne vis dans la corruption qu'un seul avantage, celui d'énerver les grands en abrutissant les petits. Les nobles des temps barbares, pour la plupart, connaissaient peu la mollesse ; mais aussi combien ils étaient souvent cruels et impitoyables !

Je ne vous raconterai point tout ce que je vis et ce que je sentis dans mes voyages.

Ce qui m'arriva de plus important, c'est dans mon séjour en France. Je l'ai parcouru, ce pays célèbre par ses arts et ses préjugés, par la sociabilité de ses habitans, et leur dépravation! J'ai vécu au milieu de ce grand peuple, fou dans ses plaisirs, incertain dans ses opinions, égaré dans ses passions, conservant dans ses vices même un sentiment vague du bon, et luttant sans cesse contre la morale pour se rapprocher de la nature, mais sans jamais y parvenir.

Introduit dans la société avec mon compagnon de voyage, je m'y fis connaître sous le nom du comte Oczinski. Jeune, et de formes athlétiques, comme la plupart des Polonais, je dédaignai d'avoir quelque chose de commun avec ces hommes inutiles, ces destructeurs des mœurs

domestiques qui se font honneur du nom dont ils sont flétris. J'avais trop d'horreur de la fourberie pour pouvoir même jouer le rôle d'un *homme à bonnes fortunes*. J'évitai aussi de former des liaisons avec cette espèce parasite qu'on appelle *petits maîtres*, ni avec aucun homme frivole. J'ai toujours eu de l'antipathie pour ces automates énervés qui n'ont d'énergie ni pour le vice, ni pour la vertu. Bien différent en cela de mes compatriotes qui dans leurs voyages chez les Français, ne cherchent à copier que leurs vices, s'attachent servilement à imiter leurs défauts, et n'emportent dans leur patrie que les ridicules d'une nation dont ils n'ont pas su prendre les lumières. Je fréquentai de préférence les gens de lettres et les hommes célèbres qui vivaient alors. O France! il n'y a que dans ton sein que règne la liberté de la pensée! Si tes enfans ne

pratiquent pas ce qui est bon, ils le connaissent, à l'opposite en cela de tant d'autres peuples qui sont fidèles à leurs erreurs, et ne voient rien au-delà !

J'approchai souvent les hommes que le génie philosophique et littéraire a illustrés pour jamais, les *Voltaire*, les *Diderot*, les d'*Alembert*, les *Buffon* ; mais je leur préférai *J.-J. Rousseau*, parce que sa philosophie avait une franchise ingénue qui cadrait mieux avec mon austérité naturelle.

Mais, mûri déjà par mes nombreuses observations et mes réflexions, sur les hommes et les choses, je ne me laissai point entièrement subjuguer par l'ascendant de ces grands hommes. Je sus distinguer dans leurs idées, celles qui tenaient à une philosophie généreuse, d'avec celles qui appartenaient à un système d'opposition qu'ils s'étaient proposé

pour but. Je vis que pour combattre des extrêmes, ils s'étaient fait une loi d'embrasser d'autres extrêmes. Je découvris le but caché auquel ils tendaient, et je ne fus pas dupe des motifs qui les fesaient agir.

Par exemple, je ne partageai pas avec les encyclopédistes leur mépris pour les vertus humbles et l'esprit religieux, en même temps que je partageais leur noble haine du fanatisme; je ne partageai pas leur culte superstitieux pour les lettres et les sciences, en même temps que je partageais leur esprit de propagation des principes sur lesquels est fondé le bonheur des peuples et des individus; je ne partageai pas leur amour pour les grandeurs, en même temps que je partageais leur amour de l'humanité. En un mot, je n'adoptai pas leur opposition à la morale, avec leur aversion contre les préjugés. C'est ainsi que, parmi les

hommes les plus grands qu'aient produits les siècles, tout en me préservant de leurs erreurs, et en pénétrant leurs vues, je puisai les lumières que l'éducation paternelle n'avait pu me donner.

Le principal effet que produisit leur puissante influence sur moi, fut de m'inspirer un attachement invincible pour la vertu basée sur un désintéressement absolu. Mais je devais bientôt me conduire avec moins de sagesse.

Mes récréations consistaient à me trouver dans ces cercles, où la frivolité réunie à la philosophie, et la légèreté à la science formaient une certaine mondanité raisonnée, nationale alors; cercles ou le génie tributaire de la fortune était asservi à la grandeur, et où la puissance fesait contribuer les lumières à ses plaisirs. La maison que je fréquentais le plus souvent fut celle de la

comtesse de *Kérémare*. Oh! quel labyrinthe de corruption et de machiavelisme, que le cœur d'une Française égaré dans le tourbillon des intrigues sociales et desséché par les dissimulations de l'intérêt ou de l'ambition!

La comtesse de *Kérémare*, alliait les graces à l'égoïsme, et à la mondanité le système de conduite de *Ninon de l'Enclos*, qui consiste à rapporter tout au plaisir. Elle avait dans l'esprit cette tournure de persifflage et de hardiesse qui a passé aux femmes d'aujourd'hui et que Voltaire a communiquée à la génération présente; elle avait dans les idées cet esprit factice et vain, par lequel on rapporte tout à la société et rien à la nature.

Une pareille femme eût dû sans doute faire peu d'impression sur un cœur comme le mien, si elle n'eût

recouvert tout cela par des dehors séduisans d'affabilité et de bonté.

Elle avait su qui j'étais, par des informations secrètes. Elle m'étudia avec adresse, elle abonda avec art dans mes opinions. Le commerce des gens de lettres lui avait donné des teintures de connaissances, et cette facilité de saisir les rapports ridicules des choses qui fait effleurer les idées sans les approfondir. Toutes ces façons d'être me parurent de la philosophie : trop jeune encore sans doute, pour ne pas m'y tromper.

Replis secrets du cœur, combien vous êtes nombreux chez les peuples polis par trop de sociabilité ! et combien les apparences qui vous indiquent sont compliquées et difficiles à démêler !

Mes sens furent séduits par ses graces : son esprit me parut éclairé; sa vanité qui cachait son ambition

me sembla de l'élévation : en un mot, je fus captivé par la comtesse de Kérémare. Ainsi, moi qui avais su deviner les mobiles secrets des philosophes, je fus trompé sur ceux d'une femme.

J'allais informer mon père de ma nouvelle passion, lorsque j'appris qu'il venait de mourir d'une chute de cheval. Sa mort me causa un chagrin aussi grand, par rapport à l'intérêt de ma nation qu'à l'affection que j'avois pour lui. Il était le plus illustre soutien de l'antique liberté de la Pologne. Les regrets que me causa cette perte étouffèrent long-temps tout autre sentiment en moi. Quand les premières impressions en furent affaiblies, je songeai à mon départ pour la Pologne. J'allai premièrement offrir mon rang et ma fortune à la comtesse de Kérémare.

Elle ne voulut pas d'abord accé-

der à ma proposition. Ce refus me séduisit, et je la crus généreuse. Le jargon de métaphysique, si en usage alors, qu'elle employa dans cette occasion; l'opposition qu'elle affecta d'établir entre son cœur et son devoir, mon intérêt et son penchant, tout cela acheva de m'aveugler. Je la conjurai d'accepter mes offres, je l'y déterminai, et je quittai la France avec elle, après être devenu son époux. J'emmenai avec moi un grand nombre d'artisans de toute espèce, et d'artistes utiles à qui j'assurai un sort; j'emportai en outre une énorme quantité d'objets d'industrie, d'agriculture, de fabriques, de manufactures et d'arts, choses dont on manque entièrement en Pologne, et qui m'étaient nécessaires pour l'exécution d'un plan que j'avais conçu.

Lorsque j'arrivai à Varsovie, il venait d'y avoir des troubles au sujet des *dissidens*. La Russie avait eu

le dessous, et la République respirait un peu. Mon père, avant sa mort, y venait de signaler son patriotisme. Je m'abouchai avec les principaux chefs du parti républicain; mais j'étais arrivé trop tard pour déployer mon énergie.

Après quelque temps de séjour, je fus bien surpris de recevoir une invitation de paraître à la cour. Mon père était presque l'ennemi de *Stanislas;* mais je fus encore bien plus étonné de l'accueil amical et des prévenances de ce roi. Il cherchait alors à rallier autour de lui les membres de la noblesse les plus opposés à l'influence étrangère, et qui venaient encore tout récemment de lui témoigner leur animosité, tels que *Radziwill.*

Ce prince, plus fait pour figurer dans un boudoir, que pour paraître dans un sénat, a toutes les qualités frivoles qui constituent l'homme du

monde : énervé de caractère par le commerce des femmes ; ayant de l'esprit et point de profondeur ; sans vertus et d'une ame dépourvue de ressort ; en un mot plus propre à la galanterie qu'à la politique.

Il me nomma à la Voyéwodie de mon père, avec un empressement qui me surprit autant que ses caresses. J'ignorais la part qu'avait mon épouse à l'obtention d'une pareille faveur : je ne voyais que les égards qu'il lui prodiguait ; mais la condescendance particulière qu'il avait pour elle était un mystère pour moi.

Pressés d'aller prendre possession de mon héritage, nous partîmes aussitôt que j'eus obtenu le Voyéwodat.

Si j'en excepte les soins les plus essentiels de l'administration, je ne fus d'abord occupé que de ma passion pour la femme en qui j'avais

placé mon bonheur. Lorsque j'en eus épuisé les premiers feux, je songeai aux projets d'utilité que j'avais formés. Je m'appliquai alors à les réaliser.

Mon père avait laissé par écrit ses dernières volontés, par lesquelles il me recommandait avec force le salut de la Pologne. Je jurai, dans le cœur, d'y sacrifier tout, même mon existence. Mais comme l'occasion n'était pas encore venue de rien faire d'efficace pour ma patrie, je ne crus devoir m'occuper provisoirement que d'accroître ma puissance et mes moyens, afin de pouvoir un jour mieux la sauver de sa ruine. Je tournai donc mes idées vers des vues de réforme et d'améliorations.

Après les voyages que j'avais faits dans tous les pays de l'Europe, je ne voulus pas que le mien propre fût le seul que je ne connusse pas. Je jugeai essentiel d'y voyager plus particu-

lièrement que je n'avais fait ailleurs, et de m'assurer par moi-même de l'état où les choses y étaient.

Lorsque je vis les vastes plaines presque incultes de mon territoire, où un petit nombre d'habitans, qui, comme les bœufs dont ils se servaient, cultivaient nonchalamment le sol où ils étaient attachés, et comme eux étaient la propriété de quelques maîtres qui les traitaient en bêtes; lorsque je vis cela, dis-je, je me rappelai l'abondance, le bonheur, la simplicité patriarchale que j'avais vu régner dans d'autres contrées, j'eus peine à croire que je fusse dans la même partie du monde. Il me semblait plutôt être transporté des vallées de l'heureuse *Helvétie* dans les campagnes désertes de l'Amérique, où sont errantes des peuplades misérables. Oh! combien le sauvage aspect des solitudes de la Lithuanie, en me pénétrant d'un

sentiment religieux pour la nature, m'inspirait d'indignation contre les oppresseurs barbares qui, en attachant leurs semblables au joug des bêtes, avaient frappé de stérilité un sol producteur, et rendu les bienfaits de cette mère commune inutiles pour l'homme! D'immenses forêts encore vierges; d'autres où la foudre et le feu seuls avaient exercé des destructions sans utilité pour personne; des lacs stagnans, des marais croupissans, demeure des reptiles, d'où s'élevaient des émanations mortifères; des cabanes de sauvages, plutôt que des chaumières, semées de loin en loin, d'où l'on voyait sortir des hommes hideux, dont la physionomie portait l'empreinte de l'infortune; des sentiers impraticables au lieu de routes; des rivières mal encaissées et non navigables, faute de curage, tel était l'aspect que présentait le territoire de ma Voyévodie.

Je parcourus les *Miastes*, ces aggrégations barbares, que les étrangers nomment des villes, où sont entassés avec des bourgeois esclaves ces tribus antiques d'*Israélites* dont la mercantile activité, a seule, jusqu'à présent, entretenu quelque industrie en Pologne. Je parcourus aussi les campagnes; et, sans m'occuper de desséchemens, de défrichemens et autres entreprises encore impraticables alors, je ne m'occupai qu'à étudier le caractère des paysans, persuadé que ce n'était que de l'esprit de cette classe, que dépendaient les progrès de l'agriculture, et que ce n'est qu'en améliorant le sort des habitans d'un pays, qu'on peut y faire régner la prospérité.

A travers le profond abrutissement, à travers l'apathie morale où la tyrannie avait plongé un peuple de serfs depuis tant de siècles, j'entrevis en eux une disposition digne

de la liberté. Mon père, partageant les préjugés communs à toute la noblesse polonaise, n'avait jugé cette classe digne d'aucun égard, et n'avais pas étendu ses idées de liberté jusqu'à elle ; et le même homme, qui aurait versé tout son sang pour son pays, recueillait sans scrupule le fruit des sueurs d'une multitude de ses obscurs concitoyens, que les lois l'autorisaient à retenir dans l'abjection. Il tenait cette erreur de ses ancêtres. Je rougis tout-à-coup de gouverner un peuple avili, et comme *Ulysse*, je résolus de rendre un jour à des *bêtes* la qualité d'hommes.

J'étais le plus grand propriétaire de la République, et je possédais environ deux mille cinq cents lieues carrées de terrain ; vastes débris de l'immense héritage d'une ancienne dynastie. Sept cent mille habitans, *serfs* de ma *glèbe*, couvraient ce grand territoire, à raison de trois

cents individus seulement par lieue carrée. Le reste de ma Voyéwodie appartenait à différens seigneurs, et le tout ensemble pouvait renfermer onze cent mille ames. C'était le plus grand palatinat, ou la plus grande Voyéwodie de la Pologne, après celle de *Livonie*.

Il était impossible de changer l'état des choses dans un district où la barbarie exerçait encore son influence avec le plus grand empire, et je vis bien que ce n'était qu'à une époque lointaine, que je pourrais un jour émanciper un million de Polonais.

Je jugeai avec fondement que je devais faire des hommes avant de faire des citoyens, et je n'avais que des esclaves. Je m'appliquai donc, avant tout, à répandre les lumières et la civilisation autour de moi. Par le moyen des artisans que j'avais amenés de France, j'intro-

duisis les arts et la main-d'œuvre; je fis former des charpentiers, des maçons, des serruriers, et autres de diverses professions. Pour soulager la misère des serfs, j'exigeai moins d'eux, et je leur reconnus une propriété individuelle.

Je relevai la condition des nombreux *schlaczeics* ou gentilhommes, qui étaient dans mes domaines et à mon service, comme il y en a dans toutes les grandes maisons de la Pologne. Sans les retirer des fonctions presque domestiques qu'ils y remplissent, et que l'usage a consacrées, j'améliorai leur sort, je les comblai de bienfaits, et je cherchai à m'en faire des amis. Après les avoir ainsi élevés jusqu'à moi, je formai une garde nombreuse et dévouée, d'une grande partie d'entr'eux.

Frappé de tous les abus que je pouvais facilement extirper, je prévoyais des succès certains, que les

autres grands propriétaires n'apercevaient pas. Je vis, qu'en mettant en pratique des spéculations libérales, non-seulement je ferais le bonheur d'un grand nombre d'hommes, mais encore que j'accroîtrais en même temps ma fortune, en augmentant mes revenus, par la grande facilité de faire éclore dans un pays fertile l'abondance, que le défaut de population et la misère empêchaient de naître. J'entrevoyais enfin les plus brillans résultats.

Mais pendant que je méditais ainsi le bonheur d'un peuple, on conspirait contre le mien.

La comtesse, quoique jeune, mais dont le cœur usé par des jouissances frivoles était incapable d'affections profondes; la comtesse, au lieu de tâcher d'entretenir ma passion pour elle, et de me maintenir dans l'illusion, ne cherchait qu'à me plonger dans la satiété, espérant, au

moyen de l'ennui même, acquérir encore plus d'ascendant sur moi; tant sa métaphysique était étrange.

Les fréquentes relations que j'entretenais avec ce qu'il y avait de grand dans le voisinage et de puissant dans la Pologne, lui servirent de prétexte pour s'entourer du luxe voluptueux dont elle avait le goût. Au faste oriental et gigantesque qu'étalent les seigneurs polonais, elle avait substitué ce faste frivole et raffiné qui règne en France. Forte de la liberté que je lui laissais sur cet article, elle avait introduit dans ma maison le train de vie d'une cour voluptueuse, autant que cela peut se faire en Pologne. Elle n'osait pas encore se former une cour; mais elle *mondanisait* tout ce qui l'entourait. Elle donnait des fêtes, elle fesait venir des musiciens, elle tâchait d'inspirer aux dames polonaises le goût des concerts et des bals;

elle eût même établi des *spectacles*, si les lieux y eussent été favorables; et dans son cœur elle méditait des turpitudes plus éloignées.

Tout cela était coloré par des sophismes ingénieux, par des motifs apparens de philosophie tels que celui de la civilisation du pays, tandis que je ne voyais pas qu'il n'y avait que de la corruption dans ses vues. Mais les graces qu'elle employait à me persuader m'aveuglaient. Ainsi, une imitatrice de *Ninon* voulait introduire dans la sauvage Lithuanie le sibarisme des cours corrompues, avant que la barbarie même en fût bannie.

D'un autre côté, elle s'efforçait de m'inspirer du mépris pour les vertus domestiques, et du goût pour les jouissances factices. Elle se flattait, qu'après m'avoir amené aux idées de conduite et de morale qui sont en vogue dans les sociétés dé-

pravées, elle acquerrait cette indépendance dans laquelle vivent les Françaises, et pourrait se livrer sans réserve aux passions désordonnées des femmes accoutumées à l'insubordination ; enfin son but était de pratiquer l'épicuréisme dans lequel elle avait été élevée. Plus avancé dans la connaissance des choses que des hommes, j'ignorais les secrètes machinations d'une si tortueuse politique, et j'avais été trompé sur ce point seulement, par les philosophes français, qui étaient les seuls au monde qui sussent farder la corruption avec art.

Insensé que j'étais ! il me fallait une *Pénélope*, et j'avais pris une *Aspasie !* J'ignorais qu'une femme dont la morale consiste dans l'indépendance, ne connaît point de devoirs ; j'ignorais qu'un être accoutumé à respirer dans une atmosphère

viciée, ne peut s'accommoder de l'air pur d'une nature agreste !

Néanmoins la comtesse trouva une puissante résistance dans mon caractère, sur lequel elle s'était méprise. Elle ne put ni détruire l'énergie de mes passions, ni me conduire à l'ennui ; et ce qui semble contradictoire, ce fut l'extrême amour que j'avais pour elle qui me garantit contre elle-même.

Les passions tant calomniées sont souvent plus favorables à la raison que leur absence. Elle ignorait que l'homme fort au physique et au moral, est plus difficile à séduire que l'homme poli par des institutions douces. Craignant de me heurter, elle concentra ses desseins, se conforma habilement à mes penchans, et attendit un avenir plus favorable pour réaliser ses vues ; mais c'est l'avenir même qui me les fit connaître,

---

CHAPITRE IV.

Suite de l'histoire du Polonais.

Cependant de grands troubles vinrent de nouveau agiter la Pologne. Les dissidens, mus par la cour de Pétersbourg, élevaient des réclamations aussi injustes que hors de saison, sur leur état et leurs droits. Forts de l'appui des troupes russes, ils avaient fait consentir le roi à convoquer une diète pour examiner leurs griefs. Ils avaient intéressé l'Europe en leur faveur, et armé la philosophie pour leur cause, tandis que les amis de la tolérance ne voyaient pas qu'elle était liée avec les vues du despotisme, qui emploie indifféremment la superstition et la philosophie pour parvenir à son but. Je me préparais déjà, pour satisfaire aux volontés de mon père, à aller

m'opposer à des prétentions injustes, lorsque je reçus une lettre de Stanislas, par laquelle il m'invitait à venir l'aider à résister à l'influence d'une domination étrangère, et à repousser les prétentions anti-patriotiques des dissidens.

Je consentis à me rendre à son invitation, non sans la trouver extraordinaire, à cause de ses affinités avec nos ennemis.

Je rassemble quelques milliers d'hommes de troupes; je me fais un nombreux cortége des braves dont je m'étais entouré; j'emmène la comtesse qui dissimulait la joie que lui causait un pareil voyage, et j'accours à Varsovie.

Poniatowski m'accueille comme un libérateur. Il me fait part de sa résolution de s'affranchir du joug des Russes; me jure qu'il ne s'est jamais servi d'eux que comme d'instrumens propres à opérer le salut

même de la Pologne, et qu'il n'a jamais cessé d'être Polonais dans le cœur. Il me conjure de l'aider de tous mes moyens, pour rendre sans effet les manœuvres de *Repnine;* il m'initie dans ses secrets, me témoigne une confiance sans bornes; il emploie enfin la flatterie, dont il possédait au plus haut degré l'odieux talent. Je doute qu'il ait employé plus d'art et plus d'astuce à captiver *Catherine* elle-même qu'à me séduire. Quoique récemment revêtu de la pourpre des rois, qu'il en avait bien le langage insinuant! Je fus cependant peu touché de ses prévenances et de l'aménité de ses formes; le salut de mon pays fut la seule chose qui me détermina à le croire.

D'un autre côté, la comtesse ma femme jouissait près de lui d'un crédit dont je ne voyais que des apparences légitimes, et j'ignorais

quelle part elle prenait dans les intrigues galantes et politiques de cette cour.

La diète s'assembla bientôt après mon arrivée ; mais de nombreux corps de Russes investissaient Varsovie; et malgré les constitutions, elle se tint dans cette capitale. L'infâme Repnine, l'ambassadeur de Catherine, y fait présenter, au sujet des dissidens, des notes dans lesquelles il parle en maître. De vils intrigans, tels qu'un *Podoski*, aventurier diffamé par ses mœurs, introduit, je ne sais comment, dans une assemblée souveraine, appuient les propositions de ce ministre de leur éloquence insidieuse et mercenaire.

Je ne retracerai point ici les débats nombreux qui agitèrent alors cette grande assemblée; je ne vous rappellerai point l'héroïsme de deux évêques patriotes, qu'une fausse philosophie a représentés comme des

fanatiques intolérans, et qui n'étaient que des hommes courageux et éclairés, qui voyaient bien que la tolérance qu'on voulait établir était seulement un moyen d'asservissement. La diète libre eût accordé aux dissidens le titre de citoyens ; mais elle dut leur refuser ce droit, et les considérer comme rebelles, puisqu'ils se servaient du criminel appui de la Russie pour le réclamer. Dans la diète qui avait été tenue avant mon arrivée, cette question avait été agitée et rejetée par ce motif.

Radziwill, qui, par sa conduite, avait montré de l'élévation, mais qui sentait le grand, sans le voir ; Radziwill en qui la grossièreté des mœurs, jointe à l'ignorance barbare, détruisait la noblesse des sentimens ; Radziwill, mu par une fausse politique et par la seule haine du roi, avait pris le commandement d'une confédération provoquée par les dissidens.

Pour moi, je me déclarai leur mortel ennemi ; j'employai toute mon énergie à m'opposer à leurs demandes ; je m'élançai au milieu de la diète le sabre à la main ; je prononçai le fameux *veto*, encore permis alors par nos constitutions, et je menaçai de la mort quiconque oserait se déclarer en leur faveur. Mon courage réveilla celui des vrais Polonais ; je secondai l'évêque de Cracovie et son illustre confrère, et la diète fut rompue. Repnine, plein de rage, fait arrêter ces deux illustres prélats : ils ont langui depuis dans l'exil. De plus, il fait former un comité de *Nonces*, où je suis appelé, parce qu'on n'osait pas me fronder tout-à-fait. Là, je le bravai, je le menaçai personnellement, et je vis ce vil courtisan frémir et pâlir de terreur. Repnine est le plus insolent comme le plus lâche des esclaves, tremblant dans un danger,

emporté devant les timides, cruel avec les bons, souple avec les puissans, hautain avec les faibles.

Le lendemain de cette scène, je rassemble des *Voyévodes*, des *Starostes* et des *Castellans* patriotes, je leur communique mon indignation; je leur propose un projet hardi, celui d'enlever l'infâme ambassadeur, événement qui jetterait la terreur parmi les Russes. Tous applaudissent à ce dessein et jurent de me seconder. Nous nous transportons chez le roi, dont le secours pouvoit nous être d'une utilité majeure, dans cette circonstance. Ce prince n'avait cessé de me témoigner sa haine contre l'ambassadeur, et sa ferme volonté d'agir contre les dissidens, aussitôt qu'il cesserait d'avoir les mains liées. Il exigea de moi l'écrit qui renfermait le plan de la conjuration. Je refusai d'abord de m'en désaisir pour ne pas donner

prise sur moi d'une manière aussi formelle ; mais il me fit les sermens les plus forts. Il faut l'avouer, je le crus de bonne foi ; peut-être même l'était-il alors. Je consentis à ce qu'il voulait, me résolvant, toute réflexion faite, à me mettre en guerre ouverte avec les Russes.

Le jour cependant est fixé pour l'exécution du complot. Les conjurés et moi, nous tenions nos conciliabules hors de la ville. Quand nous nous fûmes bien concertés, je revins à Varsovie, et quoiqu'il y eût plus de huit jours que je fusse sorti de ma maison, j'allai droit chez le roi et incognito, pour avoir une conférence définitive avec lui. Comme on connoissait dans son palais la familiarité qui existait entre nous, on me laissa pénétrer dans ses appartemens sans m'annoncer. Roi sans représentation et sans splendeur, rien n'était plus simple, ou pour

parler plus exactement, plus *mesquin* que le domestique dont il était environné. Il conversait, à mi-voix, dans un cabinet. Ne voulant pas me présenter pendant qu'il est avec un tiers, j'attends en silence qu'il soit seul. Je distingue, sans le vouloir, une partie de sa conversation; je reconnais la voix de ma femme; néanmoins je diffère encore à paraître, parce que je ne l'avais pas mise du secret. J'entends, sans le vouloir, tout ce qu'ils se disent. O surprise! ils se parlaient du ton le plus familier et ainsi que deux amans, et tout ce qu'ils se disaient dénotait une intimité sans bornes! Je suis prêt à faire éclater mon indignation, lorsque je m'aperçois que je suis l'objet de leur entretien Alors mon attention maîtrise ma passion, et j'écoute attentivement. Leurs discours roulent sur les moyens de me faire contribuer à leurs vues. Le

roi flatte l'ambition de la perfide comtesse, lui réitère des promesses d'élévation, lui en fait de nouvelles, et lui recommande d'exercer toute son influence sur moi pour faire servir mes richesses et ma puissance à soutenir son autorité. Pour comble d'infamie, ils parlent de moi comme d'un homme facile à séduire, et dont on peut tirer le parti qu'on veut, en caresssant ses idées. Enfin ils me peignent entre eux comme le plus crédule des époux, et se proposent de faire servir les vertus qu'ils me reconnoissent, à favoriser leurs desseins. Ils s'exprimaient sur tout cela d'un ton, et en des termes également outrageans pour mon honneur et pour mon amour-propre. Je m'élance à l'instant dans le cabinet, et je m'écrie : Non, lâche monarque, tu t'es trompé quand tu as cru me séduire, je me méfiais de tes caresses astucieuses ; c'est

cette créature dépravée qui seule m'a trompé ; mais n'attends pas que mon appui te serve jamais : je suis maintenant ton ennemi déclaré ; va, la Pologne sera bien sauvée si elle peut l'être sans tes perfides secours! Rends grace, ajoutai-je, en mettant la main sur mon poignard, rends grace à la prudence dans laquelle me retient l'intérêt public, qui m'empêche de t'immoler toi-même à ma juste fureur, ainsi que ta vile complice! A ces mots je les quitte, et je sors précipitamment en les laissant confondus.

L'idée de ces outrages, m'agita pendant deux heures, et fit mon supplice. Tant de machiavélisme dans une femme me surprenait et m'indignait tout à la fois à l'extrême.

Mais enfin accoutumé à sacrifier à mes devoirs mes sentimens personnels, j'oublie pour quelques instans mon ressentiment et rentré

dans ma maison, je m'occupe à y convoquer les conjurés.

J'y reçois le lendemain matin une lettre de la comtesse, qui n'a osé réparaître devant moi. Vous aurez peine à le croire, elle y prenait un ton d'assurance, et ne niait point son crime. Elle avait même l'impudence de chercher à me prouver que la nécessité seule l'avait entraînée, et qu'elle n'avait succombé que parce que c'était le seul moyen de retenir le roi dans mon parti, et de ne pas faire échouer le salut de la Pologne!

Après cela, se servant des subtilités métaphisiques qu'elle savait employer si habituellement, elle développe une doctrine extraordinaire, qui est adoptée en France dans les sociétés élevées et même dans quelques autres, doctrine qui consiste à accorder les devoirs du mariage avec les infidélités, et la fa-

cilité des mœurs avec la constance dans les affections. Avec cette même métaphisique insidieuse, elle établit qu'une femme peut donner ses sens à l'un et garder son cœur à l'autre, principe inventé par les femmes dépravées que le mépris d'elles-mêmes porte à attacher peu d'importance à leur propre personne. Enfin que vous dirai-je de plus sur l'abominable et ridicule philosophie qu'elle mettait en avant pour sa justification ?

Le plus froid mépris fut le seul sentiment que me donna cette lecture. Je n'avais pas besoin de cette lettre pour connaître celle qui l'avait écrite ; je venais d'être éclairé suffisamment sur son compte, par le jour horrible qu'un instant avait fait luire à mes yeux sur sa conduite.

Par la suite et en approfondissant ces turpitudes, j'appris qu'elle avait connu Stanislas en France, et que

dès lors il avait existé entre eux une liaison criminelle; j'appris les motifs de sa conduite pendant tout le temps qu'elle avait habité avec moi dans ma Voyewodie. Galante avec adresse en France, elle avait soutenu son rang par les bienfaits des amans que son esprit, le charlatanisme de ses paroles et ses artifices lui tenaient enchaînés; et lorsqu'elle avait pris de l'ascendant sur moi, elle avait saisi avec avidité l'occasion de faire une haute fortune en même temps qu'elle y voyait une possibilité de se rapprocher de Stanislas pour qui elle conservait de l'amour, et dont elle espérait beaucoup pour satisfaire son ambition. De là les causes de sa manière d'agir avec moi.

Ainsi, j'avais été l'instrument dont deux êtres pervers s'étaient servis pour satisfaire leurs passions et leur ambition!

Cette politique ne me fut dévoilée que lorsque je fus éclairé par le hasard : et moi qui jugeais de sang froid les choses, moi qui lisais dans les cœurs, j'avais été, ainsi qu'un enfant, le jouet d'une femme qui m'avait fait servir à ses vues!

Oh ! dis-je alors en moi-même, malheur à l'homme vrai qui s'associe des êtres faux ! malheur à l'homme qui est vertueux avec les méchans!

L'excès de la haine et du mépris réunis étouffèrent tout autre sentiment en moi ; d'ailleurs j'ai reçu de la nature l'avantage rare de réprimer mes passions, de contenir mes sensations, et d'en être peu affecté, alors même que j'en sens toute la valeur, et que je n'en perds pas l'idée.

Ne m'occupant plus que des intérêts de la patrie, je rassemble les conjurés chez moi. Rien n'avait

encore transpiré sur notre complot. Nous recevons l'avis que Repnine doit aller souper le soir chez un Castellan vendu à la Russie. Nous prenons alors la résolution de le surprendre dans le festin, et de le faire plutôt tomber sous nos poignards que de le laisser échapper. Pour moi je me réservai, en secret, de tourner le mien, après cela, contre Stanislas.

A l'heure fixée nous nous trouvons réunis, nous nous transportons en silence vers la maison du Castellan, nous l'investissons, nous en forçons l'entrée, et nous nous précipitons dans la salle du festin. Mais Repnine prévenu s'était sauvé précipitamment par une porte secrète, et avait échappé sous l'habit d'un laquais, cinq minutes avant notre arrivée.

A mon aspect, une femme se précipite avec violence, et cherche à

se dérober, mais ne trouve pas d'issue. O nouvelle horreur ! c'est mon infâme épouse! Elle prit une posture de suppliante, et chercha à implorer ma clémence. Femme perverse, lui dis-je, vous n'êtes pas même digne de ma vengeance. Et je quittai la salle qui venait d'être le théâtre d'un festin odieux où tout offrait les marques d'une licence effrenée.

Les conjurés et moi nous évacuons cette abominable maison dans la crainte de quelque danger. Nous nous dispersons. Je cours à ma maison. J'y trouve un avis qui m'instruit que c'est Poniatowski qui a fait échouer mon entreprise. Irrité contre le perfide, je conçois le projet d'attaquer son palais et de me rendre maître de lui. En conséquence je passe la nuit à rassembler mon cortège et mes gardes épars dans Varsovie. Le lendemain toute la

garnison russe est sous les armes ; de nombreux détachemens parcourent la ville. Mon nom n'était pas encore proféré ; mais on menaçait tous les Polonais ennemis de la Russie. Alors jugeant que je devais plutôt songer à ma sûreté, qu'à exécuter mon projet, je me mis à la tête des miens ; et le sabre à la main, traversant Varsovie, au milieu de plusieurs régimens qui n'osaient m'arrêter, j'allai retrouver mes troupes campées à deux lieues.

C'est ainsi que je quittai une ville où je devais découvrir les infamies d'une femme dépravée, sur la conduite de laquelle je fus trop longtemps aveuglé ; emportant le regret de n'avoir pu laver dans le sang du traître Poniatowski, et les outrages qu'il m'avait faits personnellement, et sa lâche trahison envers les intérêts de la Pologne.

Revenu dans mon palais, je m'oc-

cupai sans perdre de temps à *confédérer* ma Voyéwodie. Il s'en fallait bien que les changemens que j'avais opérés fussent assez avancés, pour avoir accru ma puissance au point où je l'espérais pour l'avenir : néanmoins j'avais de grands moyens. Mon père m'avait laissé un trésor, et je m'étais déjà assuré une augmentation dans mes revenus. Il m'avait aussi laissé des arsenaux où il y avait de quoi armer trente mille hommes, outre un parc d'artillerie. Je rassemblai l'élite de mes vassaux encore serfs, mais en qui leur amour pour moi pouvait suppléer à l'amour de la patrie, et j'en formai une armée. Je déplorai le malheur de ma situation qui me forçait d'entrer en lice avant d'avoir mis à exécution mes grands projets; mais le temps pressait, et les Russes pouvaient de moment à autre, couper cours à toutes mes entreprises à l'avenir.

Quand ma confédération fut formée, je méditai le dessein d'attaquer Varsovie; mais de nombreux corps de Russes en défendant les approches, je changeai alors de dessein, et jugeant que pour opérer par la suite de grandes choses, je devais accoutumer mes troupes à la guerre, je résolus de me jeter sur la Courlande où les Russes avaient peu de forces. Laissant le gouvernement et quelques troupes en mon absence à *Lodzinski*, ce gentilhomme, compagnon de mon enfance et qui m'avait suivi dans mon tour d'Europe, je pourvus à la sûreté de ma Voyéwodie, qu'aucun danger, d'ailleurs, ne semblait menacer, et où je me réservai de revenir promptement en cas de besoin.

Je me portai donc avec toutes mes forces dans la Courlande, et après en avoir chassé les Russes, je m'emparai de *Mittau*.

Le féroce *Biren* que Catherine y avait fait couronner contre le vœu du peuple, venait de mourir. Je détrônai sa famille, que je contraignis à s'embarquer pour la Suède.

Je régnai en maître dans le palais, je m'occupai à rendre à sa nation son indépendance, je bannis les partisans de la Russie, et je fis rétablir la suzeraineté de la Pologne comme autrefois. Non content de cela, je désolai et ravageai les possessions des Russes qui environnaient le duché? Enfin, j'anéantis pour le moment leur pouvoir dans ces contrées. La Turquie venait alors de leur déclarer la guerre; et quand ils apprirent l'invasion que j'avais faite, ils étaient déjà hors d'état de s'y opposer. Mon armée se grossissait de mécontens qui accouraient en foule sous mes drapeaux, et je me préparais même à faire une irruption dans la Livonie. L'Europe entière aurait eu bientôt

les yeux ouverts sur moi comme elle les eut depuis.

Tout-à-coup, j'apprends que ma Voyéwodie est à feu et à sang, et qu'un Voyéwode voisin, dissident et mon ennemi juré, est venu la ravager conjointement avec les Russes.

Il me parut étrange que Lodzinski eût souffert une pareille invasion, et laissé faire à un ennemi des progrès si rapides sans m'en avertir.

Je fus donc obligé de partir précipitamment avec le gros de mon armée qui, seul était en état de me suivre, pour arrêter la destruction de mes possessions.

Après une marche rapide, je rentrai dans la Lithuanie. J'y trouvai mes domaines ravagés, mais les dévastateurs fuyaient devant moi. Arrivé sans obstacles, à quelques lieues de ma capitale, un officier qui m'était dévoué, vint m'apprendre que Lodzinski avait livré mon palais au comte

Gadakowski, mon ennemi capital, qui depuis long-temps revendiquait, je ne sais quels droits de ses ancêtres, sur mes domaines ; que ce Gadakowski, s'étant joint à quelque milliers de Russes, ravageait mes terres ; qu'à mon approche il s'était enfermé dans la ville principale, où il se préparait à une défense opiniâtre. La dissolution des élémens ne m'eût pas plus surpris que cette trahison de Lodzinski, que j'avais toujours comblé de bienfaits. Je cherchai en vain a en pénétrer la cause. Je me rappelai cependant, mais trop tard, qu'il professait une philosophie aride, et que j'avais entrevu quelque chose de faux dans son caractère et un grand égoïsme dans ses principes.

Sans perdre de temps alors, je projetai l'attaque de ma capitale, où la rapidité de mes marches avait forcé mon ennemi de se renfermer, n'ayant pas pu fuir. Il avait avec lui deux

mille Russes et dix mille de ses propres soldats. Les miens, mieux exercés, ne respiraient que la vengeance, à cause du ravage des champs de leur familles. Arrivés sous les murs de la ville, je profite de leur impatience, et j'ordonne un assaut général sans donner le temps à mon ennemi de se reconnaître. Malgré tous les efforts de Gadakowski et de sa garnison, mes troupes pénètrent à la bayonnette dans la ville qui devient le théâtre du plus horrible carnage. On se bat dans les carrefours, dans les places publiques, dans les maisons et jusques dans les églises. Les rues sont inondées de sang et jonchées de morts. Jeune et plein de la valeur des antiques sarmates, je cherche le dissident mon ennemi, le sabre à la main. Je le rencontre, après avoir immolé trente de ses soldats, ou plutôt de ses brigands. C'était un homme d'une taille colossale, qui

avait la force et la férocité des Scandinaves des temps barbares. Je l'attaque avec fureur et il se défend avec opiniâtreté. Nous combattons pendant une heure à la vue de mes troupes, successivement avec le sabre, le pistolet, la hache. Au moment où il va me lancer un coup de cette dernière arme, je quitte la mienne, je le saisis avec force par le milieu du corps, je l'enlève de dessus son cheval et je le renverse par terre. Malgré tous les efforts de ses satellites et mes défenses, mes soldats le percent de mille coups. L'action que le spectacle de ce combat singulier avait suspendue, recommence avec plus de chaleur encore, les troupes du dissident sont hachées. Au bout de quatre heures de carnage, je suis maître de la ville; jamais victoire si sanglante ni si disputée n'avait été remportée en Pologne. Vingt ou trente seulement

des soldats ennemis échappèrent. On ne fit point de prisonniers, personne ne s'était rendu; il semblait qu'on eût pour cette fois dérogé à toutes les lois de la guerre.

Cette sanglante affaire me rendit maître incontestable de toute ma Voyéwodie.

CHAPITRE V.

Suite de l'histoire du Polonais.

Après la reprise de ma capitale et de mon château, j'allai avec mes troupes victorieuses, faire une invasion sur le territoire de mon ennemi, où, sans faire supporter au peuple innocent la peine des fureurs de son chef, je me bornai à ravager les domaines de sa famille. Le traître Lodzinski, sur le point d'être pris dans un château de Gadakowski, où il s'était réfugié, se brûla la cervelle. Dans ses papiers, je trouvai des lettres de la comtesse, qui révélaient une intrigue entre eux. Ainsi l'infâme m'outrageait, bien avant que je m'en doutasse !

Ce n'était point une passion qu'ils avaient éprouvée l'un pour l'autre :

c'était le besoin de se rapprocher entre deux êtres dont les goûts déréglés étaient semblables, dont les idées perverses étaient en harmonie. Telle fut, il y a quelques années en France, la liaison qui exista entre cette dame *Kornmann* et ce *Daudet de Jossan*, tous deux héros d'un procès scandaleux. Je ne ressemblais pourtant, sous aucun rapport, à cet époux déshonoré; aussi n'osa-t-on verser sur moi le même ridicule que ceux-là avaient jeté sur lui. Je n'y ai jamais prêté.

Mais, ce qui me révolta plus, ce fut une promesse que je trouvai de ce Lodzinski, qu'il fesait à la comtesse, de se venger de moi.

J'avoue que je ne conçus jamais bien, comment un homme que j'avais comblé de bienfaits, *sans les lui faire sentir*, put être si atrocement ingrat. Mais il avait été nourri des principes philosophiques des méta-

physiciens français tels qu'Helvétius. Or, quelle reconnaissance espérer d'un homme qui croit pouvoir impunément ne reconnaître que l'intérêt.

Funeste expérience que je fis alors, par laquelle je me convainquis que la manière de voir et de penser d'un homme sur toutes choses est un indice essentiel que nous ne devons pas négliger, pour acquérir la connaissance de la moralité de son caractère et des motifs dont il peut être animé!

Cependant revenu dans mes domaines, et vainqueur dès mes premiers débuts, mais couronné de sanglans lauriers, je réfléchis sur ma turbulente situation, et sur la perspective que j'avais devant moi de combats à livrer et de guerres à soutenir.

Mu par deux sortes de vengeances, et celle des outrages politiques, et

celle des outrages personnels, je me voyais, par la force des circonstances, entraîné dans la lice, avant d'être assez formidable pour écraser mes adversaires.

Toutefois, ayant reconnu que je ne pouvais éviter cette destinée, je ne songeai plus qu'à en tirer parti et à chercher des succès dans le malheur même; content de succomber à la fin, pourvu que, comme les compagnons de *Léonidas*, ce fût sur les corps de mes ennemis.

Je me soumis d'avance au destin qui avait arrêté que je serais le dernier rejeton des illustres Jagellons, auquel seraient transmis les débris de leur héritage, à moins que je consentisse à abandonner la route de l'honneur, et à m'unir aux ennemis de la Pologne pour les conserver. Mais j'étais trop fier, et, je puis le dire, trop vertueux, pour en garder la possession à ce prix.

La ressource qui me parut la plus sûre, pour profiter du malheur même d'une pareille position, fut de hâter l'exécution de projets philantropiques dont j'avais médité depuis long-temps le dessein.

Je savais bien qu'en précipitant de telles entreprises avant la maturité des événemens, j'en diminuais le succès; mais en politique on n'est pas toujours maître de marcher par degré, et l'impérieuse nécessité vous fait souvent brusquer les hommes et les événemens. J'avais besoin de bras pour soutenir ma cause et celle de la patrie. Il fallait donc que j'engageasse la multitude à les embrasser toutes deux, en flattant son intérêt et ses passions. La nécessité force à être révolutionnaire.

Il s'en fallait bien que les serfs fussent arrivés au point où ils devaient être; il s'en fallait bien qu'ils fussent dignes de la liberté, cepen-

dant j'affranchis solennellement, en un seul jour, tous ceux de mes possessions. Bientôt les paysans des autres domaines, mus par les suggestions des miens, se soulevèrent contre leurs seigneurs, et demandèrent la liberté. C'était un spectacle extraordinaire que celui d'une révolution opérée dans un coin barbare de la Sarmatie, au milieu d'un pays soumis à l'esclavage, et dans un temps où malgré les écrits de cent philosophes, la multitude y était encore considérée comme un troupeau. A une autre époque, sans doute, la Pologne eût puni le moteur d'une impulsion si hardie, et j'eusse été assiégé par toute une noblesse belliqueuse; mais l'état était trop déchiré et trop affaibli pour réprimer des mouvemens aussi opposés à ses bases sociales. Beaucoup de nobles furent forcés de donner la liberté à leurs serfs; d'autres aimèrent

mieux aller rejoindre les ennemis de la patrie que de n'être plus tyrans ; et les autres donnèrent d'eux-mêmes cette liberté, non par générosité, mais parce que je leur persuadai que leurs revenus en augmenteraient. Puissant ressort vers le bien, que l'intérêt particulier des hommes!

Profitant de l'état d'anarchie où était la Pologne, et ayant les armes à la main, je m'arrogeai, pour le bien public, l'autorité d'un Souverain. Je supprimai la jurisprudence gothique ; j'abolis les taxes qui pesaient sur les corporations et l'industrie, et je les remplaçai par des impôts réguliers. Je relevai la considération et le crédit des prêtres, sans donner plus de pouvoir au sacerdoce ; je fondai des hospices et des écoles ; enfin j'employai tous les moyens que j'imaginai propres à exciter l'enthousiasme de la multitude : tout cela, avec une promptitude

telle qu'on n'en avait jamais mis de semblable à introduire des innovations dans un pays.

D'un autre côté, j'employai des milliers de bras à la fabrique des armes; je remontai mes arsenaux, j'attirai des ingénieurs et des officiers étrangers, et je fis exercer la jeunesse aux combats.

La rapidité inouïe avec laquelle j'opérais des changemens civils, et avec laquelle je fesais des apprêts militaires, ressemblait à l'activité des préparatifs que l'on fait dans une ville guerrière qui doit être assiégée.

Pendant ce temps-là, de nombreuses confédérations combattaient dans toutes les parties de la Pologne, contre l'ennemi commun; mais dénuées des premiers moyens nécessaires pour faire la guerre, elles ne fesaient que des efforts infructueux. Je voulus, paraissant languir dans une inaction apparente,

laisser au brave *Palawski* la gloire de passer pour le sauveur de la patrie, plutôt que d'imiter des tentatives qui devaient échouer bientôt, me préparant secrètement à en faire de plus puissantes.

Un an s'était passé ainsi, lorsque je sus que la guerre contre les Turcs allait finir, par les revers qu'ils éprouvaient. Les patriotes prévoyant être sous peu livrés à leurs propres forces, voulurent faire un grand et dernier effort. Une assemblée générale de toutes les confédérations, fut convoquée à Biela en Silésie. Pour moi, ne voulant pas me soumettre à une subordination qui eût pu paralyser mes moyens, je voulus agir seul en mon particulier ; je connaissais trop, par ma propre expérience, l'intrigue et l'ambition qui animent toutes les grandes assemblées, pour m'assujétir aux capricieuses résolutions de celle-là.

Voyant que je pouvais former une armée à peu près aguerrie, je me disposai à l'exécution de mes desseins.

Les postes russes étaient disséminés et faibles : je sentis que je les enleverais facilement.

J'avais composé un état-major des plus braves d'entre une foule d'officiers, dont l'instruction et la fortune étaient mon ouvrage. Je devais bientôt voir en eux des héros.

J'entrai donc en campagne. Mon plan était de prendre, avec une partie de mes troupes, un long détour, équivalent à quarante-cinq degrés du demi cercle, et de me diriger ensuite obliquement sur Varsovie, tandis que le reste de mon armée, placé à mon point de départ, suivrait la ligne droite et par une marche plus lente, pourrait en même temps se réunir à moi et envelopper Varsovie. Ce fut à *Petropaulowski*, le plus habile de mes officiers, que

je donnai le commandement de ce dernier corps. Nous devions, suivant tous les avis, éprouver peu de résistance, vu la faiblesse des corps russes. J'avais déguisé ma marche autant que j'avais pu. Parvenu à *Cracovie*, à mon grand étonnement, j'y trouvai une division ennemie. Instruite sans doute par quelque espion ou quelque traître, elle était accourue précipitamment. Je l'attaquai avant qu'elle eût le temps de se disposer.

Après un sanglant combat, tous les Russes qui restaient vivans, mirent bas les armes. Aussitôt je courus avec la cavalerie sur Varsovie. Petropaulowski venait d'y entrer. Mais Stanislas et ses partisans l'avaient abandonnées, instruits de mon approche, comme je l'avais presenti, en trouvant de la résistance à mon arrivée à Cracovie. Mon adultère épouse était disparue sans doute avec lui.

Cependant, le bruit de cette ex-

pédition et de ces succès venant à se répandre dans toute la Pologne, les patriotes en conçurent plus d'espérance que de la *confédération de Bar*, et des réunions opérées par l'assemblée de *Biela*, sous l'autorité du comte *Pack*, homme faible et peu propre à être le sauveur d'un grand État. Mon nom fut dans toutes les bouches, et je puis le dire sans orgueil, je fus l'objet de l'enthousiasme général.

Lorsque je sortis de Varsovie, afin de poursuivre de nouvelles victoires, une multitude accourut sous mes drapeaux ; mais c'était plutôt des hordes que des troupes. Ramas confus de brigands et de serfs que leurs seigneurs avaient armés sans les affranchir, ignorant les plus simples élémens de la guerre, dénués des moyens qu'elle exige, et plus propres, en un mot, au pillage qu'au combat. Toutefois, je jugeai que ce grand

nombre pouvait être utile dans beaucoup de circonstances.

Je laissai donc Petropaulowski dans Varsovie, pendant qu'avec une grande armée je m'enfonçai dans les provinces orientales.

Les principaux confédérés qui avaient porté par-là le théâtre de la guerre, y avaient éprouvé les plus grands revers. Le brave Palawski, l'ame de confédération de Bar, avait fui en Turquie, et ses frères étaient pris ou tués.

Un peuple de brigands, les féroces *Haydamacks* ou *Zaporaviens* avaient ensanglanté les deux rives du *Dnieper*, du plus horrible massacre qui ait jamais été fait, de celui de la population entière d'un vaste territoire. Je résolus de venger cet attentat d'une manière éclatante. Je ne pouvais aller trouver ce peuple de meurtriers, dans les roches inabordables des cataractes du Dnieper; mais, pour

les attirer, j'abandonnai mon camp, où je fis accumuler des richesses prises sur les partisans des Russes, gardées par un faible détachement qui devait fuir à leur approche. Je feignis de marcher à l'attaque d'une ville et je me tins en observation avec le gros de mon armée.

Aussitôt les tigres du *Boristhène* avertis par leurs émissaires trompés, sortent de leurs antres, dévorés de la soif du carnage et de l'avidité du butin. Ils fondent sur mon camp, y pillent tout et se livrent aux plus grands excès de l'intempérance. Moi, cependant, dont ils ignoraient les marches silencieuses, j'allai en diligence m'emparer de tous les passages, pour leur interdire tout retour, et un autre corps sous les ordres de *Sabrowski*, les prenant à revers, les fit refluer vers moi. Ils sont bientôt attaqués avec fureur, et c'est alors que commence un massacre,

qui eût été horrible comme le leur, s'ils eussent été innocens et sans défense, comme l'avaient été leurs victimes. Semblables à des bêtes sauvages qui se ruent sur les chasseurs auxquelles elles ne peuvent échapper, les Haydamacks se défendent avec la rage du désespoir et vendent cher leur vie; mais le grand nombre les accablait. Les Hordes barbares qui s'étaient rangées sous mes étendards, altérées de la soif du carnage, ne leur fesaient aucun quartier: des scélérats comme eux ne pouvaient mieux tomber qu'entre les mains d'une multitude qui se croyait sûre de l'avantage, et dont le principal courage consistait dans son aveugle cruauté. Après sept heures d'une boucherie épouvantable, dix mille de ces scélérats furent hachés. Il ne me restait qu'un regret, c'était de ne pouvoir aller dans ses repaires, exterminer les restes de ce

peuple exécrable de bourreaux couverts du sang de cinq cent mille personnes de tous âges.

Le bruit de cette terrible hécatombe jeta l'allégresse dans tous les pays désolés par ces assassins, et les ombres des victimes, dont les mânes furent ainsi apaisées, semblaient venir consoler le peu d'infortunés qui restaient dans ces nouveaux déserts.

Tels étaient mes sanglans succès. Je déplorai la destinée de mon pays, qui me forçait de devenir exterminateur, pour le venger des atrocités de ses ennemis.

Mais au milieu des agitations et des horreurs d'une carrière belliqueuse, je devais goûter la plus belle des consolations, avant d'éprouver, par la suite, la plus cruelle des infortunes.

Je connus alors, celle d'entre toutes les femmes, qui seule eût pu me

rendre heureux. *La princesse Czartorinska* habitait un palais au milieu de ses terres, vers la Transilvanie, dans un canton ou la guerre n'avait point été portée, tant à cause de sa situation naturelle, que du voisinage des Turcs.

Elle donnait asile aux Polonais malheureux, et mille fois elle avait signalé sa généreuse humanité à l'égard des confédérés, semblable à cette héroïque citoyenne de Canouse. qui donnait des secours aux soldats romains, échappés au fer des Carthaginois après la bataille de *Cannes*.

Je souhaitais avec ardeur de voir cette autre Romaine, lorsque le bruit de sa réputation parvint jusqu'à moi. Nos desseins coincidaient. Au moment où je lui fesais demander une entrevue, cette illustre patricienne m'envoya témoigner le désir qu'elle avait de voir le vengeur de la Pologne.

Czartorinska et moi nous nous connûmes, et une sympathie puissante unit nos ames. La nature avait réuni en elle la majesté avec les graces. Elle alliait la fierté et les goûts de notre sexe avec la modestie et la sensibilité du sien. Tantôt montée sur un fougueux coursier, elle allait à la chasse, parcourant les plaines et les forêts, et montrait le courage d'une amazone; et tantôt renfermée dans l'intérieur de sa maison, elle s'adonnait aux soins minutieux d'une mère de famille. C'était tout à la fois Antiope, Andromaque, Pénélope et Cornélie. Son époux, fauteur des Czartorinski, dont il portait le nom, avait contribué à la ruine de sa patrie. L'infamie de ses mœurs, la bassesse de ses sentimens et la fausseté de ses opinions, lui avaient tellement attiré l'indignation de sa vertueuse épouse, qu'elle s'en était séparée pour toujours, sans qu'il eût

pu lui ôter la libre disposition de ses grands biens.

Elle avait deux jeunes fils, qu'elle élevait dans l'ignorance de tous les préjugés, dans la connaissance de tout ce qui peut élever l'ame, et dans la haine des ennemis de la Pologne.

Czartorinska était un modèle des grandes vertus héroïques chez les femmes. Extraordinaire dans un siècle où l'éducation et la vie sociale tendent fortement à abaisser et à corrompre la moitié faible du genre humain, elle appartenait plutôt à l'antiquité. Elle avait toutes les qualités de son sexe, sans en avoir les faiblesses : elle avait, tout-à-la-fois, une ame forte, un cœur tendre, un caractère ferme et des manières pleines de grace. Prononcée dans ses affections, et courageuse dans ses résolutions, elle était exempte aussi de ces petitesses d'idées, de ces fantaisies puériles; elle n'avait

pas ces goûts frivoles des femmes mondaines. Aimant le plaisir, sans le prendre pour but de sa conduite; imposante et séduisante en même temps, elle plaisait et inspirait le respect sans avoir ni l'amabilité étudiée des Françaises, ni l'austérité monotone des Anglaises.

Il existait entre nos ames, nos opinions et nos caractères, une harmonie inexprimable : nos goûts, nos passions, notre amour mutuel pour les grandes vertus, tout nous rapprochait l'un de l'autre.

Voilà l'épouse que la fortune me cachait. Je déplorai le sort qui ne me l'avait pas fait connaître plutôt. Quelle différence entre la vertueuse *Czartorinska* et l'indigne *Keremare!*

Nous brûlâmes bientôt de la plus vive passion l'un pour l'autre. Ce n'était pas de la galanterie qui captivait nos ames : nous ne combinions

pas le plaisir, mais la volupté résultait de notre union; ce n'était pas pour l'amour que nous nous aimions, c'était pour nous-mêmes.

Mais, loin d'être livrés à ces amours efféminés qui énervent l'esprit et le laissent sans force pour les intérêts sérieux, loin de ressembler à Antoine et Cléopâtre, ou à ces amans égoïstes des pays sans esprit public, qui ne voient rien de plus sacré dans l'univers que leur amour, le salut de la Pologne n'était pas oublié par nous. Toujours occupé du commandement, je mettais sans cesse la plus grande vigilance à maintenir l'autorité de la république dans les lieux où j'étais.

Cependant la guerre entre la Russie et les Turcs était terminée, le partage de la Pologne se fesait authentiquement entre trois puissances, et la confédération de Bar était expirante. Moi seul, les armes à la

main, je tenais en guerre un tiers de la Pologne; mais quoique jeune, j'étais accoutumé à calculer les chances et à juger les événemens, et je craignis que les revers ne vinssent bientôt faire place à mes succès.

Tout-à-coup j'apprends que Petropaulowski a été assassiné par un dissident fanatique, et que la désorganisation a été mise dans son armée, dont les trois quarts se sont dispersés. Alarmé des inconvéniens de cette désertion, qui vont me priver de toute communication avec ma Voyéwodie, j'envoye Sabrowski rappeler mes troupes dispersées. A peine eu-je pris ces mesures, que j'appris l'arrivée en Pologne de *Sworoff* qui, longeant la Lituanie avec son armée, envahissait tous les districts qui sont entre ce duché et Varsovie, et menaçait cette ville, sur laquelle il s'avançait. Telle était la barbarie et le trouble où était plongée la Pologne,

qu'un ennemi puissant pouvait traverser de grandes distances, sans qu'on fût instruit de sa marche, tant les communications étaient et sont encore rares dans ce pays. Ainsi je me voyois coupé de ma Voyéwodie par l'assassinat de Petropaulowski, qui aurait prévenu ce malheur. Ainsi j'allais bientôt manquer de munitions, d'armes, de campemens et de tout ce qui constitue le matériel d'une armée. Les pays que j'avais parcourus et ceux que j'occupais étaient dénués de tout: la guerre en avait fait presque des solitudes.

Je me vis donc à la veille d'être comme un autre *Annibal*, livré à mes seuls moyens, dans un pays qui n'offrait point de ressources, et devant bientôt avoir à lutter contre un ennemi redoutable, parce qu'il avait dans son gouvernement un appui certain.

Dans cette conjoncture, je résolus

de marcher à l'ennemi et de tenter la victoire, ou d'aller au-devant du malheur, afin de hâter ma défaite ou mon triomphe.

Ce fut alors, que la femme qui fesait l'objet de mon affection, prouva ses vertus courageuses et son magnanime caractère. Czartorinska, n'écoutant que son amour pour son pays et sa passion pour moi, voulut me suivre et partager mes périls avec ses enfans qu'elle voulait accoutumer aux combats, renonçant aux repos et aux jouissances d'une immense fortune, qu'elle sacrifiait à la cause commune et à la mienne. Sublime dévouement de l'amour et de la vertu dans le cœur d'une femme, vous ne seriez pas apprécié dans une société mondaine où l'égoïsme est allié à la volupté même! On y tournerait en ridicule vos nobles motifs.

La princesse arme une foule de

paysans dont elle est adorée et qui veulent la suivre. Elle les joint au petit nombre de troupes qu'elle entretient ordinairement, et vient partager les hasards et les fatigues de la guerre avec moi. Ma force morale fut accrue par sa présence : il me semblait voir Minerve, me guidant dans les combats.

Ayant réuni toutes mes forces, je me portai avec vitesse, moi-même, au-devant de *Sworoff*, dans le dessein, cependant, d'éviter une bataille rangée. A l'aspect d'une guerre régulière, les hordes dont mon armée s'était accrue, abandonnent mes drapeaux et entraînent une grande partie de mes soldats qu'elles ont accoutumés à l'insubordination et aux excès.

Les maladies, les marches et les combats avaient déjà diminué mon armée : de sorte que je ne vis plus autour de moi que quelques milliers d'hommes.

Sabrowski, parvenu à rassembler une partie des soldats de Petropaulowski, m'amena un renfort. Avant d'opérer cette jonction, il venait de surprendre le colonel russe *Albutscheff*, qu'il avait pris avec cinq cents hommes. Outre cela, beaucoup de confédérés, attirés par ma réputation, vinrent se réunir à mon armée.

Je convertis la guerre en escarmouches, tactique la plus avantageuse dans un terrain qui, par ses difficultés, favorisait singulièrement ce genre de combats.

Une guerre à mort se fit entre les Russes et moi. Le féroce Sworoff, le premier, fit massacrer des prisonniers et fit couper les mains des Schlaczéics qu'il prenait. Mais les Russes, toujours harcelés et souvent battus, étaient nos victimes.

Czartorinska, nouvelle Clorinde, montant un cheval tartare, le sabre à la main, suivi de ses deux jeunes

fils, immolait les Russes. Pendant une action, elle parcourait les rangs et animait de sa voix les soldats, à qui ses charmes et son courage inspiraient une intrépidité surprenante. Après le combat, elle les pansait elle-même de ses belles mains. Ainsi, c'était Pallas dans les combats et une divinité bienfaisante ensuite. Un homme de son côté ne contribuait pas moins à mes succès. Jamais on n'a poussé la valeur plus loin que le brave Sabrowski. Doué d'une force de corps prodigieuse et d'une exaltation d'ame extrême, c'était un dieu dans le combat. Soit qu'il s'élançât seul sur une troupe de cosaques, soit qu'à la tête de vingt braves à cheval il culbutât des centaines de grenadiers, tout tombait sous ses coups. Le carnage semblait être son élément, mais était-il fini, c'était le plus doux et le plus magnanime des humains. Il di-

sait toujours qu'il voulait comme *Décius*, se dévouer au salut de la patrie. Ses paroles étaient sans doute une prophétie.

Pour moi, occupé de la direction de mes forces, je signalai, autant qu'un soin si grand le permettait, mon courage et ma fureur.

Le féroce Sworoff, irrité d'être battu en détail par une poignée de braves, concentre toutes ses forces, pour m'accabler de leur poids; mais comme je ne l'ai pas laissé maître de choisir le genre de guerre, il est forcé de suivre celui que j'ai adopté. Tantôt le harcelant dans sa marche, je tombe sur son arrière-garde et je mets des bataillons en pièces, tantôt fesant ranger mes troupes en bataille, je parais vouloir accepter le combat, mais soudain mes troupes s'éparpillant, disparaissent à la vue de son armée, dans des lieux inaccessibles et par une fuite simulée,

attirant des détachemens dans des embuscades, les détruisent sans les laisser se reconnaître. Mes Polonais lestes et agiles, et connaissant le pays, avaient en cela toute la supériorité qu'ils devaient avoir sur des troupes accoutumées seulement à se battre en ligne. C'est ainsi que font maintenant les royalistes français dans la Vendée, mais avec bien moins succès que je ne fesais, à cause de la différence qu'il y a entre un peuple qui combat pour être esclave, et un autre qui combat pour être libre. De cette manière, au lieu d'être inquiété par les Russes, c'est moi qui les inquiétais et les forçais à s'éparpiller eux-mêmes.

Quoi qu'on ait dit de la réputation de Sworoff, il s'en faut bien qu'il la mérite. Il n'est susceptible d'aucune spéculation militaire; il ne combine rien: toute sa tactique consiste à faire hacher jusqu'au dernier de ses

soldats plutôt que de céder. Il est opiniâtre et cruel, et c'est ce qui lui donne la victoire ; mais avec la supériorité du nombre. Ce n'est point le lion superbe qui attaque avec courage et orgueil, c'est le tigre, *demi brave*, à qui la frayeur donne de la tenacité, et qui ne terrasse son ennemi que parce qu'il n'a pas eu le courage de l'envisager. Si j'eusse eu autant de soldats que lui, il était vaincu.

Persuadé que si je pouvais le prendre lui-même, la Pologne serait sauvée et délivrée de son fléau, j'ordonne à Sabrowski de s'attacher à lui. « Général, me dit-il, je vous l'amènerai mort ou vif, ou vous ne me reverrez plus. » De mon côté je ne m'attachai pas moins sur ses traces. Un jour, je fus sur le point de le surprendre dans un bois où il allait passer, quand il aperçut les Polonais. Je me mis à le poursuivre avec trente

cavaliers au galop; j'allais l'atteindre, et la Pologne était sauvée, lorsqu'un gros de Cosaques vint le délivrer.

Un mois se passa ainsi dans de vaines tentatives, après quoi je retrouvai Sabrowski. Il avait erré de rocher en rocher, de marais en marais, de bois en bois; tantôt près de surprendre Sworoff, et voyant cette proie lui échapper, tantôt sur le point d'être pris lui-même; toujours près de tomber entre les mains des Russes, et les harcelant sans cesse. Il était à ce moment, caché dans un vieux château ruiné, jadis habité par les Jagellons, sur les confins de ma Voyéwodie et de mes domaines. Ce fut là qu'on m'apprit que mes terres étaient ravagées, que les seigneurs ennemis de l'affranchissement s'étaient soulevés, qu'un jeune fils de Gadakowski était entré dans ma Voyewodie, qu'il désolait. Ainsi tout refuge m'était interdit dans mes foyers.

Cependant Sworoff se trouva près de moi, en croyant n'avoir affaire qu'à Sabrowski, qu'il cherchait à cerner. Il est bien surpris de se trouver dans le même piége où il a cru faire tomber les autres. Le combat s'engage dans une taille fourrée; l'ardent Sabrowski ne cherche que Sworoff, tandis que Czartorinska et moi nous combattons la troupe. Sabrowski enfin se trouve seul avec lui. Sworoff, sans courage dans les combats singuliers, veut lui échapper; Sabrowski lui tire ses pistolets, et le manque. Aussitôt il s'élance le sabre à la main, et il va lui fendre la tête, lorsqu'un chasseur de la suite du Général, qui est accouru, tire un coup de fusil qui atteint Sabrowski à la tempe, et le renverse mort. Ce revers ne change pourtant rien au combat, qui a lieu avec le même acharnement; le désir de prendre Sworoff me donnait de

la rage, et mes soldats en étaient transportés comme moi. Les Russes animés par la présence de leur Général, combattaient comme des lions; cependant ils succombaient déjà, et Sworoff fuyait, lorsqu'un gros de cavalerie, qui venait à son secours, se fit entendre.

Renonçant à toute idée de prendre Sworoff, je ne songeai qu'à faire face au nouvel ennemi, et à rallier mes soldats pour effectuer ma retraite. J'y étais parvenu, mais séparé de Czartorinska, qui ordinairement était toujours avec moi, et que j'avais perdue de vue. Inquiet de ne la plus revoir, je m'éloigne du gros de ma troupe. O comble de l'infortune ! la perte de Sabrowski n'était que l'avant coureur du plus tragique des malheurs! J'entends sortir d'une touffe de bois, des cris qui déchirent mes entrailles. Je devance ceux qui me suivent, je

pique mon cheval, et j'arrive en un clin d'œil dans l'endroit où ils se fesaient entendre. Quel spectacle affreux s'offre subitement à mes yeux ! Czartorinska sanglante et désarmée au milieu de trente cosaques qui s'efforcent de lui faire essuyer tous les outrages .... se débat pour défendre sa pudeur de leur brutale fureur .... Les cadavres de ses deux malheureux enfans percés de cent coups, sont étendus à ses côtés..... Ils viennent de périr en combattant pour leur mère. Les forcenés se disputent entre eux l'infortunée qu'ils rendent victime de leur barbare jalousie.... par d'affreuses blessures.... J'abrège ce funeste tableau. Je verserais d'abondantes larmes, si le malheur et le courage ne les comprimaient. Je me précipite au milieu de ces barbares, avec une fureur insensée qui ne m'était pas ordinaire, mais qu'une circonstance aussi horrible

devait m'inspirer : je voulais mourir ou sauver ma Czartorinska.

Dans ce moment-là, je réalisai les exploits des héros d'Homère. J'étais animé d'une force invincible : seul au milieu de trente hommes, j'immolai tout sous mes coups, rien ne me résistait ; et faisant face au nombre, quoique toujours assailli, je repoussais tout, et j'exterminais ce qui se présentait. Enfin ma suite accourt, les scélérats sont hachés en morceaux. Dégagé, je cours à Czartorinska..... O mes compagnons de voyage..... j'ai peine, malgré la fermeté stoïque qui fait la base de mon caractère, à étouffer ma douleur..... Czartorinska avait sauvé sa pudeur au prix de sa vie. Quatre de ses assassins, qui l'avaient entraînée à dix pas plus loin, s'étaient immolés eux-mêmes en se la disputant; mais un monstre plus cruel que la *Hyenne*, dans sa rage de ne pouvoir assouvir

son exécrable passion et de ne pouvoir échapper à la vengeance qu'il allait subir, lui plongeait à ma vue.... son fer dans le sein.... avant que j'eusse le temps de prévenir son atroce furie.

Mille coups, dont fut percé ce monstre, furent la trop faible punition de son horrible cruauté.

Czartorinska, frappée d'un coup mortel, eut encore la force de parler, et me dit : « Cher Silinski..... recevez mon dernier soupir.... Je ne regrette de mourir.... que parce que j'aurais aimé à vivre pour la Pologne et pour vous..... Je porte dans mon sein.... » Elle ne put pas en dire davantage et expira.

Elle était enceinte.

(Ici, Silinski versa un torrent de larmes, malgré ce qu'il fit pour les retenir. Un quart d'heure après il reprit et dit :)

Ainsi mourut la plus illustre des héroïnes que la Pologne ait produites, la plus vertueuse, la plus courageuse des femmes!.....

CHAPITRE VI.

Fin de l'histoire du Polonais.

Il est, dans la vie humaine, des circonstances tellement cruelles, que pressés de tous côtés par les infortunes qui viennent nous assaillir, nous n'avons même pas le temps de ressentir profondément l'effet des premières qui nous accablent, et que nous sommes détournés de l'effet qu'elles devraient produire par l'attention que nous forcent de leur donner de nouveaux périls qui nous menacent.

Comme j'étais dans cet état d'affliction et de fureur, dans lequel doit jeter une catastrophe aussi affreuse que celle dont j'étais le témoin et la victime, on accourut m'avertir que ma présence était nécessaire pour

soutenir le combat et sauver mes troupes.

Je laisse et je recommande la garde du corps de la malheureuse Czartorinska aux braves qui étaient avec moi, je cours, je rétablis le combat et je venge sa mort par celle de cent cinquante Russes; mais les renforts de l'ennemi allant toujours croissant, je suis obligé de plier et je fais ma retraite avec deux cents hommes, seul reste du corps que je commandais en personne. Je fondais encore de l'espoir sur le gros de mon armée dont j'avais l'aissé la conduite à *Madanowski*, lorsqu'on m'apprit qu'il avait été entièrement défait et même que ce chef avait été pris. On prétendait qu'il avait trahi mes intérêts et la cause de la Pologne; mais je n'ai jamais bien pu savoir si cela était vrai ou faux, tant cette affaire a toujours été obscure. Funeste incertitude qui accompagne

les guerres intestines, dans lesquelles un voile épais couvre tellement les actions et les mobiles des hommes qui y ont part, que même aux yeux de la postérité, la perfidie est couverte du masque de la vertu et la vertu de celui de la perfidie!

Après des désastres aussi grands, je fus obligé de fuir avec mes deux cents hommes. J'étais plein d'inquiétude, cependant, sur ce que pouvaient être devenus les restes de ma chère Czartorinska.

Après une marche pénible de trois semaines, nous arrivâmes dans la Voyévodie, qui confine à l'Ukraine. Là, nous trouvâmes des refuges. Il y avait, dans un district de cette contrée, un parti de confédérés tenu en échec par les Russes: je me joignis à eux avec environ six cents hommes, car j'avais recruté ma petite troupe en chemin.

Le commandement me fut déféré

avec empressement. Le général ennemi était l'homme le plus cruel, peut-être, que la nature ait produit. Il fesait écorcher et mutiler les prisonniers; il fesait violer les femmes et les fesait égorger après ; ou bien renouvelant les suplices des temps barbares, il fesait tenailler ses victimes, ou leur fesait passer un bassin ardent sur les yeux. Mon arrivée lui fut fatale, il ne put pas soutenir le choc des confédérés; sur le point d'être pris, il se donna la mort.

Je passai un jour dans une maison de campagne qui lui appartenait, et où les confédérés avaient été marauder. On disait qu'il y tenait des femmes. Effectivement, j'en trouvai une gisante sur un lit et noyée dans son sang. Vous serez aussi étonné que je le fus, quand je vous dirai que je reconnus en elle la comtesse de Keremare. Tu es assez vengé, s'écria-t-elle en me voyant pa-

raître ! Elle était percée de coups. Etonné au dernier point de la trouver dans cet état, je lui en demandai la cause. Elle me dit que les confédérés venaient de l'outrager au nombre de vingt ou trente, et qu'elle avait éprouvé d'eux le plus horrible traitement. Je fus frappé de lui voir éprouver un sort qui avait tant de conformité avec celui de Czartorinska.

Vous devez être bien surpris, me dit-elle, de me rencontrer ici. Sachez mon histoire en deux mots.

Pervertie par mon éducation, mon tempérament et ma vanité m'ont égarée. Après que vous eûtes quitté Varsovie, je fus délaissée par le roi qui avait trompé mon ambition, je devins la maîtresse du prince Repnine, qui me délaissa aussi à son départ pour Saint Pétersbourg. Un noble Cosaque de sa suite devint passionné pour moi, et m'emmena

dans ses terres ; il fut tué par les confédérés. J'allai implorer la protection du général russe. Il devint aussi amoureux de moi, si toutefois les Russes connaissent l'amour. Non, jamais la terre n'a produit un monstre plus brutal que celui que vous venez de vaincre ! Souillé de débauches infâmes, il était barbare dans ses plaisirs et atroce dans ses voluptés. Il me fallait un tel amant pour me punir de tous mes égaremens, je viens d'en recevoir la punition.

Après ce discours elle me demanda pardon et implora ma pitié ; la mort était dans son sein. Je lui dis que je lui pardonnais même d'avoir engagé Lodzinski à me trahir. Moi, s'écria-t-elle ? les Françaises peuvent donner dans tous les écarts de la galanterie et de la frivolité, mais elles ne commettent pas de crimes..... Silinski, qu'en mourant..... je n'emporte pas votre haine. Je le lui pro-

mis..... Elle expira..... Je lui donnai des regrets, et je plaignis en elle une femme égarée par l'influence contagieuse d'une société corrompue.

Elle mourait de la même mort que l'héroïque Czartorinska ; mais tout l'avantage qu'avait la fin tragique de celle-ci sur la sienne, c'est qu'elle avait échappé aux outrages.

Quoi, m'écriai-je, à la vue de cette autre victime, s'il est une divinité qui préside au sort des humains, elle permet que le vice et la vertu aient une fin commune ! N'y a-t-il donc de bonheur sur la terre que pour celui qui ne se sacrifie ni à ses devoirs, ni à ses passions, ou pour les êtres tièdes qui concilient les vices et la politique ?

Huit jours après cet événement, une division russe arrivée de la Moldavie, vint écraser les débris des confédérés.

Après avoir perdu ma troupe, je

me sauvai en Turquie avec un seigneur polonais, qui avait conçu de l'attachement pour moi : il se nommait Zayonzeck. J'avais conservé quelques diamans, nous allâmes à Constantinople.

Là, Zayonzeck et moi nous cachâmes nos noms, et nous obtînmes de modiques emplois.

Deux ans se passèrent ainsi où, vivant dans l'obscurité, j'étais abandonné à toutes les réflexions mélancoliques que me donnait le souvenir de la multitude d'événemens funestes qui m'étaient arrivés, et toujours agité par mon ancienne inquiétude sur le sort des restes inanimés de Czartorinska, comme si la possession des dépouilles mortelles de cette illustre héroïne eût pu me dédommager de la perte de son ame sublime!

Tel était le prix que m'avait réservé la fortune pour avoir préféré

la vertu à l'intérêt. Je n'ai pourtant pas dit, la vertu est un vain nom.

La guerre des *Etats-Unis* étant venue à éclater, Zayonzeck et moi, nous allâmes offrir nos services au *Timoléon* du nouveau monde. Il me donna deux régimens à commander, et Zayonzeck fut fait aide-de-camp. Je ne vous parlerai point des nombreux combats de la guerre de *l'indépendance* où je me trouvai.

Pulawski comme moi, ce dernier défenseur de la Pologne, servait aussi sous les mêmes drapeaux. Nous rivalisions de zèle ensemble. Il fut tué d'un boulet de canon, Zayonzeck le fut de la même manière à mes côtés. C'était le plus ardent ami que j'eusse jamais eu. Pris par les Sauvages, je fus sur le point d'avoir la chevelure arrachée; la reconnaissance d'un seul à qui j'avais sauvé la vie, me préserva de ce supplice.

Compagnon du grand Washington, qui fesait avec plus de succès dans sa patrie ce que j'avais fait dans la mienne, j'acquis quelque gloire, et j'eus des droits à la reconnoissance d'un peuple. Si quelque chose pouvait me consoler de l'asservissement de ma patrie, c'était le spectacle d'une république à son berceau, montrant les vertus des vieilles républiques. Patrie de Francklin et de Washington, vous avez déployé les vertus de Rome, le courage de Sparte et l'industrie de Tyr! Puisse aucune classe n'acquérir jamais parmi vous ainsi que dans ma patrie, assez de prépondérance pour abrutir les autres classes et préparer ainsi la ruine de l'Etat!

Je passai six ans dans ces contrées, citoyen adoptif de cette nouvelle nation, et revêtu d'un grand emploi militaire. Pendant ce long séjour,

je parcourus les vastes solitudes de l'Amérique du Nord : le moins que je vivais parmi les hommes était le plus heureux pour moi. J'aimais à m'entretenir du souvenir de mes infortunes et de ma chère Czatorinska.

Je fis des excursions jusques aux terres arctiques, et je voyageai au milieu des peuplades sauvages.

Quelques temps après que le bruit de la *révolution de* 1789 en France vint se répandre en Amérique, je reçois d'Europe des avis qui m'apprennent que l'on peut espérer encore de rendre à la Pologne son indépendance. On me presse de venir joindre mes efforts à ceux des patriotes. Alors l'amour de mon ancienne patrie se réveille en moi, malgré les souvenirs amers de ce que j'y ai éprouvé, D'ailleurs l'espoir de retrouver le corps de Czatorinska dont l'image était aussi pro-

fondément gravée dans mon cœur, qu'au moment où je la perdis, entra dans mon ame.

Je quitte ma patrie adoptive et je reviens en Europe. Arrivé en Pologne je retrouve Stanislas encore régnant à Varsovie, mais n'ayant que le simulacre de la royauté, méprisé des Russes auxquels il était dévoué et haï des Polonais qu'il avait trahis.

Le parti patriote dont l'esprit avait subi les changemens des circonstances et du tems, ne ressemblait plus au parti contemporain de la confédération de Bar. Il était à la fois plus nombreux, plus divisé, plus éclairé et moins guerrier. On voulait donner des lois à l'état et supprimer les abus antiques; on voulait opérer l'affranchissement que j'avais opéré autrefois dans ma Voyéwodie, parce qu'on sentait bien que pour donner des

défenseurs à l'état, il fallait tirer la multitude de son abjection.

Mais un grand nombre de seigneurs et de Palatins qui préféraient leur intérêt particulier au salut de la république aimaient mieux sa ruine que la diminution de leurs richesses. Que l'histoire flétrisse à jamais ces hommes lâches, nourris dans les grandeurs, qui, pour quelque superflu de moins, ont voulu que la Pologne cessât d'être au rang des nations!

Pour moi, dénué de tous moyens et ne pouvant donner que de vains conseils, je cherchai à m'ouvrir des grandes ressources. Je courus, avec une trentaine de braves dévoués, dans ma Voyéwodie. Depuis seize ans que j'avais quitté mes domaines il s'y était opéré de grands changemens. Les habitans étaient devenus serfs sous les Russes, de libres que je les avais rendus. Tous mes établissemens étaient dé-

truits sans vestiges, et la barbarie avait étendu de nouveau son voile épais sur le pays.

J'étais étranger aux enfans, mais les pères me reconnurent, et me reçurent avec les transports de la joie. En peu de temps je parvins à soulever ma Voyéwodie. Je ne tardai pas à me voir à la tête d'une multitude. Je repris alors ma capitale et mon château, et je me rétablis dans mes domaines.

Les Russes qui sortaient d'une guerre contre les Turcs, avaient laissé peu de troupes dans la Lithuanie. Je fis des perquisitions dans toute cette province et des excursions dans les pays limitrophes, pour retrouver le corps de Czartorinska, et lui élever un tombeau : je ne pus jamais savoir ce qu'on en avait fait.

Sachant bien que je ne resterais pas long-temps sans être attaqué par les ennemis de la Pologne, je me

hâtai d'organiser une armée. Leur régime était tellement haï, que les nobles qui m'étaient autrefois opposés vinrent eux-mêmes m'offrir leurs bras et ceux de leurs paysans. Bientôt je vois autour de moi vingt mille hommes sous les armes. Je les fais exercer tant que je peux, et j'emploie en même temps tous les moyens possibles pour me mettre en état de faire la guerre; la bonne volonté de mes anciens vassaux me seconde en tout.

Cependant les Russes déclarent la guerre à la Pologne. Déjà ils menacent ma Voyéwodie. Je suis obligé de l'évacuer avec mon armée, dont je vais grossir celle des patriotes. Une confédération générale s'était formée depuis peu, et le 3 mai 1791, une constitution avait été donné à la Pologne.

Enfin les hostilités ont lieu. Les Russes sont plusieurs fois battus. Je

me trouve aux combats de Silenzi, Tubienka et Lublin ; mais la fortune et le nombre étaient contre nous. Les ennemis de la Pologne triomphent. Un reste de pudeur les empêche pourtant de se déclarer possesseurs du territoire entier, ils préfèrent le devenir plutôt par la trahison et la ruse que par la force ouverte.

Un nouveau Catilina paraissait alors sur la scène. L'infâme Félix *Potocki*, homme perdu de mœurs, et avili de caractère, employait sa puissance et ses richesses à favoriser les Russes. Entiché de son chimérique projet de devenir roi de sa Voyéwodie de Livonie, il voulait régner au prix même du massacre de ses concitoyens. L'histoire flétrira aussi cet homme abominable, qui, sans aucune raison de plainte contre son pays, et uniquement pour devenir souverain,

l'a livré de sa main à l'ennemi! Au moins *Coriolan* et le *comte Julien* avaient des motifs ; mais rien n'est sacré pour un scélérat qui met les richesses et les jouissances au dessus de tout.

Il formait à Grodno un confédération frauduleuse, qui avait pour but de soumettre aux trois puissances co-portageantes, la portion encore indépendante de la Pologne. Ces puissances comptaient beaucoup aussi sur les nouvelles perfidies de Poniatowski.

Pour moi, devenu encore une fois l'objet de la haine implacable des ennemis de ma patrie, je fus secrètement promis comme condition du traité de paix. Mais je me dérobai à la perfidie des uns et à la haine des autres, averti par l'estimable Joseph Poniatowski, peu semblable à son oncle. Éloigné de mon armée, j'allais être pris dans une heure,

lorsque je m'évadai avec trois cents hommes seulement. C'est alors, Prosper, que je vous ai connu; vous savez ce qui m'est arrivé avec vous; ainsi vous l'apprendrez à ceux qui m'écoutent. Maintenant je vais finir mon histoire depuis notre séparation.

Quelques jours après que vous vous fûtes évadé de l'armée que je commandais dans la Vendée, j'essuyai une défaite causée par le défaut de munitions dont on m'avait laissé manquer. Prévoyant bien que le Gouvernement révolutionnaire allait m'imputer ce désastre, je ne songeai qu'à abandonner le commandement. Je vous ai déjà raconté cela: vous savez aussi comment je suis retourné dans la Pologne.

Un nouveau libérateur venait d'y paraître. Depuis mon évasion, Kosciusko avait fixé les suffrages et l'amour du peuple, qui avait reconnu

en lui les grandes qualités d'un vengeur des nations, et il était chargé du commandement général des troupes.

J'aimais trop la patrie pour être jaloux de la renommée et de l'élévation de ce nouveau Washington. D'ailleurs, je commençais déjà à être abattu par l'adversité, et je n'étais plus dans la force de l'âge. Nous nous vîmes, et nous conçûmes de l'estime et de l'amitié l'un pour l'autre. Il était déjà couvert de nobles cicatrices; il avait versé son sang dans les combats. Brave Kosciusko, lui dis-je, je vais dans la Lithuanie, et je vous amènerai trente mille hommes.

Je pars en effet; je revole dans ma Voyévodie; je me fais seulement connaître aux amis que j'y avais; le peuple, à ma présence, reprend son enthousiasme; un soulèvement gé-

néral s'opère. Cinquante mille bras s'arment sous mon commandement.

Les Russes, dont le joug de fer s'était encore appesanti depuis la dernière révolte, sont partout massacrés avec fureur, malgré mes efforts pour prévenir tout excès.

Je n'ai pas le temps d'exercer cette armée composée d'hommes absolument novices à tous combats, et armés de faux et de piques. Le danger était trop pressant pour que je pusse m'appliquer à aucun préparatif; je marchai dans le dessein de faire ma jonction avec Kosciusko.

Celui-ci me mandait que Sworoff allait à ma rencontre : je fis des marches forcées pour l'éviter, et je le croyais encore à trente lieues, lorsqu'arrivé à Krupescise, je trouve son armée rangée en bataille. J'avais été trompé par de faux avis. Telle était la bizarrerie de ma destinée, qu'au bout de dix-huit ans je me retrouvai

à-peu-près sur les mêmes lieux, aux prises avec le même ennemi.

Mon armée avait diminué de moitié par les maladies et les désertions. Néanmoins je soutiens un combat opiniâtre et sanglant contre trente-cinq mille hommes. Après en avoir tué dix mille, je fus contraint de fuir seul avec huit cents hommes qui me restaient. Je me sauvai encore une fois vers l'Ukraine; et ayant descendu vers le midi, je me retrouvai dans les terres de l'infortunée Czartorinska. Tous les habitans de cette Voyéwodie étaient soulevés contre les Russes. On m'apprit qu'un troisième fils qu'elle avait eu depuis sa séparation de son mari, et âgé de dix-sept ans, habitait son château.

J'avais peine à croire à un fait aussi extraordinaire; je n'avais connu d'enfans de Czartorinska que les deux qui étaient morts si tragiquement avec elle. Elle n'en avait pas laissé

d'autres à sa mort. Je m'imaginai que celui dont on me parlait était un de ces imposteurs qui, dans les temps de trouble, profitent de la confusion générale pour tromper le public, en s'emparant d'un nom illustre.

Quelle fut ma joie et mon étonnement de trouver un fils dans ce jeune homme, dont je n'avais jamais soupçonné l'existence, surtout ayant été obligé de quitter Czartorinska morte. Les cavaliers qui avaient tué ses barbares assassins, et qui gardaient son corps, apprenant ma défaite, l'avaient emportée et s'étaient enfuis. Arrivés dans une ville, à quelque distance, ils l'avaient fait visiter par un chirurgien français, qui l'avait ouverte, et en avait tiré un enfant vivant, dont une des femmes qui la suivait s'était chargée, et qu'elle avait nourri de son lait. Ensuite ces cavaliers avaient conduit

l'enfant dans les terres de sa mère, Mais tous ses biens étant confisqués par les Russes, un *schlazéic* aisé s'en était chargé, l'avait élevé dans des habitudes belliqueuses, et lui avait fait donner une éducation assez cultivée.

Les vassaux de Czartorinska l'avaient tant regrettée, qu'ayant découvert cet enfant depuis six mois, ils l'avaient placé eux-mêmes dans le château de sa mère, dont ils l'avaient mis en possession, après en avoir chassé les usurpateurs.

Cet enfant avait été instruit par son père adoptif de sa naissance et des infortunes de sa mère. Il venait d'apprendre mon arrivée en Pologne, car je lui étais inconnu auparavant, et il n'avait voulu se faire connaître à moi qu'au moment où il serait rangé parmi les défenseurs de son pays. A cet effet, ainsi que pour venger son illustre mère, il

avait travaillé, tout jeune qu'il était, à soulever sa Starostie. Il avait contraint les Russes de s'enfuir, et il portait souvent de son château la désolation sur leurs terres.

Ravi de retrouver un autre moi-même, un fils que m'avait laissé ma chère Czartorinska, j'oubliai mes infortunes, et j'éprouvai quelques consolations.

Cette malheureuse amante avait eu une sépulture; mes inquiétudes anciennes se trouvaient dissipées. Elles avaient été bien fondées, ces inquiétudes; certain pressentiment me disait sans cesse que je perdais encore après elle quelque chose de précieux; car, quoique je susse bien qu'elle portait dans son sein un gage de notre amour, je croyais qu'il avait péri, ainsi qu'elle, sous les coups multipliés des tigres qui l'avaient immolée.

Mais les revers de la Pologne

m'occupant toujours: Mon fils, dis-je à ce jeune homme, votre mère est morte en combattant pour sa patrie; son ombre nous demande vengeance, il faut la lui donner. Le grand Kosciusko lutte péniblement contre les ennemis de la patrie; venez avec moi l'aider; il est sur le point d'être accablé des forces de Sworoff. Mon père, me répondit-il, je connais vos illustres infortunes et votre amour pour la vertu; croyez que votre fils veut être digne de vous. Je mourrai au champ d'honneur en vous imitant.

Peu de jours après il mit toute sa Starostie sous les armes, et bientôt une foule de Polonais que leur amour pour la mémoire de Czartorinska enflammait et qui connaissaient ma réputation, accoururent sous mes drapeaux. La petite armée augmenta considérablement sur la route, et nous arrivâmes auprès de Kosciusko

avec dix mille hommes, dernier effort que je pouvais faire en faveur de la patrie.

Kosciusko voulait partager le commandement avec moi, mais ne voulant pas faire la même faute que *Cassius*, je le lui cédai tout entier.

Les Russes s'approchaient de tous côtés et tendaient à fondre sur Varsovie pour y venger dans le sang de ses habitans *deux mille* des leurs, que le peuple dans une fureur patriotique mal entendue avait massacrés. Trente mille hommes étaient dans cette ville pour la défendre. Je conseillai à Kosciusko de la faire évacuer, d'appeler à lui cette nombreuse garnison, d'aller au-devant de l'ennemi avec soixante-dix mille hommes et de lui présenter la bataille. Kosciusko, trop habile pour ne pas sentir ce qui était le plus utile à faire, me répondit que le comité d'insurrection s'y opposait.

Je lui prédis alors la chûte de la Pologne. N'importe, me dit-il, je m'ensevelirai sous ses ruines. Et moi aussi, répliquai-je sans rien ajouter.

Enfin, le comité d'insurrection l'avait tellement restreint, qu'il n'avait à sa disposition que quinze mille hommes mal aguerris, plus les dix mille hommes que j'avais amenés. Funeste entêtement d'une assemblée anarchique, jalouse de son pouvoir, qui exposait le salut de l'état pour éviter de lui donner un dictateur !

Sworoff avait envoyé contre lui *Fersen*. Celui ci vainquit Poninski, à qui Kosciusko avait donné huit mille insurgés à commander, après l'avoir leurré par de fausses marches. Bientôt après il tomba avec toutes ses forces sur notre armée, que Kosciusko avait placé à seize lieues de Varsovie, pour couvrir cette ville.

Champ illustre de Macéjovice,

vous êtes devenu un autre Philippe, où le dernier des Polonais a éprouvé le sort du dernier des Romains! Le voyageur dira en vous contemplant; c'est ici qu'expira la liberté d'un grand peuple, c'est ici que succomba le Brutus de la Pologne!

Pour moi, mes compagnons de voyages, cette fatale journée a comblé tous mes maux. Mon fils, ce héros digne de sa vertueuse mère, est mort les armes à la main, après avoir immolé dix Russes. J'ai été assez malheureux pour survivre encore à tant d'infortune, et j'ai été pris et envoyé à Pétersbourg, où le grand Kosciusko a été aussi amené séparément.

Quoique l'objet de la haine implacable des Russes, j'ai obtenu ma liberté, parce que le ministre de la guerre me doit la vie que je lui ai sauvée autrefois, dans un combat en Courlande, où je l'arrachai à la fu-

reur de mes soldats. On m'a contraint par condition à m'embarquer sur le bâtiment où nous sommes, parce que je n'ai pas voulu jurer de ne jamais servir davantage la cause de mon pays ni de tenter de me rendre indépendant à l'avenir.

C'est ainsi que je me trouve avec vous. Maintenant, jouet du destin, je m'abandonne à ses caprices comme le nautonnier naufragé s'abandonne à la merci des flots de l'Océan. Voyez si quelqu'un a plus de droit que moi de se plaindre des hommes et des choses, et de trouver tout mal.

CHAPITRE VII.

Ce qu'ils découvrent.

Silinski avait raconté son histoire en quatre jours différens. Ses auditeurs trouvèrent un peu trop chargé le portrait qu'il avait fait de la comtesse de Keremare; mais ils excusèrent un Polonais d'avoir un peu d'humeur contre les Françaises, après avoir été trompé par une d'elles. Du reste, ils convinrent qu'on ne pouvait pas avoir plus sacrifié son bonheur à l'intérêt des autres, et en être plus mal récompensé; et ils conclurent de là que les gens qui n'ont qu'eux seuls pour but avant tout, sont toujours ceux qui réussissent le mieux dans la vie humaine.

Chacun fit aussi son histoire pour désennuyer la compagnie, car on ne

voyait que le ciel et l'eau. Ces précieux morceaux ne nous sont pas parvenus. Celle de M. de Kerbriand divertit le plus les auditeurs.

Cet estimable jeune homme raconta que, sorti du collège où il n'avait rien appris, il avait été entraîné par *le vague des passions*, mais que devenu tous-à-coup littérateur par la grace de Dieu, il s'était rendu digne de *Saint Augustin*, à qui il ressemblait sous tous les rapports. Il manifestait beaucoup d'effervescence d'imagination, et personnifiait tous les objets en bon Chrétien. C'était toujours un *ange* ou un *démon* qu'il plaçait au lieu des dieux du Paganisme. Il fit part à la société d'un sistême de mythologie qu'il avait inventé dans l'Amérique méridionale, et qu'il comptait bien perfectionner dans le voyage. Il amusait beaucoup ses impieux compagnons.

Cependant le *Jason* allait toujours

au Nord, en laissant les côtes à l'Ouest. Il laissa ainsi le nord de Terre-Neuve la baye de Baffin, mais il rallia la pointe du Groenland qu'il doubla. C'est là qu'il devait chercher un passage. On s'occupait à relever les points importans et à fixer le gisement des côtes. On explora principalement le Groenland, terre plate et aride, où couraient çà et là des bêtes couvertes de peaux, qu'on reconnut être des hommes. On ne put pas faire connaissance avec eux, au grand regret des académiciens qui auraient bien voulu en obtenir des matériaux pour servir au progrès de l'idéologie ou à la composition de l'histoire de l'ame. On traversa le détroit de Waigatz, et on passa devant le Spitzberg, île de frimas. Plus on avançait et plus le climat présentait un aspect de désolation. On voyait s'élever partout des montagnes arides et couvertes de neige;

pas un végétal, un horizon pâle, quoique toujours clair, parce qu'il ne fesait point de nuit. A cet aspect hideux, les deux poëtes s'écrièrent: Ah! la vilaine nature, où l'on ne voit ni vallons, ni ruisseaux, ni roses, ni jasmins! C'est ici le domaine du *démon de la mort*, disait M. de Kerbriand.

Bientôt on perdit le Continent de vue et le vaisseau se trouva au milieu des glaces flottantes. Il arriva assez aisément jusqu'au quatre-vingt-deuxième degré; jamais aucun navigateur n'avait été si loin; mais M. Kiriboff voulait surpasser tous ceux qui avaient voyagé avant lui; voire même *Cook*. La nature le favorisait; l'été de cette année était fort chaud; et c'était la saison où il se fesait le plus sentir dans cette latitude. Cependant, à mesure qu'on avançait, les glaces paraissaient en plus grande quantité, c'était au point qu'on en

trouvait des champs à perte de vue, entre lesquels il y avait tout au plus le passage de six fois la largeur du vaisseau. Tout le monde frémit et voulut empêcher M. de Kiriboff de pénétrer plus avant ; mais il répondit : quand vous devriez tous périr, je veux tenter de trouver un passage au nord ; je veux devenir immortel à quelque prix que ce soit. Les Russes sont presque aussi têtus que les *Bretons*. La consternation s'empara de tous les esprits ; les matelots russes même refusèrent de manœuvrer. M. de Kiriboff, voyant cela, devint furieux, il leur donna des coups de corde de sa propre main, et leur dit : Coquins, ne serez vous pas trop heureux de mourir si je vous l'ordonne ? A cet argument sans réplique, ils redoublèrent de courage. Malgré tous leurs efforts, le vaisseau se trouva pourtant bloqué dans les glaces. Alors tous se crurent perdus,

les savans étaient pâles et tremblans, les poëtes étaient froids et inanimés. M. de Kerbriand se jeta à genoux et implora *l'ange de la mer* pour déjouer *le démon des glaçons*, tandis que les matelots travaillaient comme des enragés à les casser. Enfin, après huit heures de travail de leur part et huit heures de prières de la sienne, ô! prodige! les glaçons s'ouvrent, se séparent et laissent passer le vaisseau flottant, dont la nef va sillonner les ondes et voguer dans une mer dégagée de glaces! L'aiguille tirait avec force, tout le monde cria miracle; en peu de temps on se trouva au quatre-vingt-septième degré, et ce qui était extraordinaire, il fesait chaud comme en Italie à cette latitude. M. de Kerbriand leva les mains au ciel et remercia *l'ange du pôle arctique*.

CHAPITRE VIII.

Naufrage.

Eh bien! messieurs, s'écria M. de Kiriboff, vous voyez que les Russes avec leur résignation et leur servilité font ce que des nations éclairées ne pourraient pas faire! Si mes matelots étaient des raisonneurs, qui eussent moins peur de leur capitaine que de la mort, nous ne serions pas parvenus au quatre-vingt-septième degré deux minutes et quatre secondes de latitude septentrionale. M. de Kerbriand prétendit que ses prières avaient autant fait que leurs travaux. Personne ne fut assez impoli pour lui disputer ses droits.

Une superbe aurore boréale parut sur l'horizon, tout le ciel semblait enflammé, et de l'Est à l'Ouest s'étendaient des zônes de lumière,

blanches, violettes, prourpres, orangées. L'éclat de tous ces feux était plus grand que celui du jour même. Mille feux d'artifice n'eussent pu produire un pareil effet; mais ce qui fut plus remarquable, c'est qu'à la lueur de cette aurore, qui ne paraissait point avoir de bornes, on aperçut au lointain des tours qui, suivant l'estimation des géomètres, devaient avoir près de six lieues de hauteur. On aperçut au lointain aussi une côte majestueuse dont la direction était absolument parallèle au cercle polaire.

Chacun conçut le plus ardent desir d'aborder ces merveilleuses terres. Le capitaine s'efforça d'en approcher se flattant de planter le drapeau russe sur le pôle même au quatre-vingt-dixième degré. Mais malgré tous les efforts que lui et l'équipage purent faire, de violens courans éloignèrent le vaisseau, et

l'entraînèrent, jusqu'au quatre-vingt-sixième degré Nord-Ouest. Il est bien malheureux, disait Prosper, de ne pouvoir débarquer dans un pays aussi extraordinaire où il y a des obélisques de dix lieues de hauteur. Il doit donc être habité par des géans ou avoir de grands architectes. Heureux peuples, disait Silinski, s'il en est dans ces régions, qui sont hors de l'atteinte des autres peuples!

Lorsque le bâtiment fut descendu au delà du soixante-quinzième degré on reconnut les côtes du Kamschatka, on doubla le cap Nord. Victoire, messieurs, s'écria M. de Kiriboff le passage est découvert, nous allons tous aller de compagnie à l'immortalité, nous sommes à jamais célèbres. On parlera de nous comme de Jason et des Argonautes.

Mais bientôt les mêmes périls vinrent se présenter. On vit aussi

par là les glaces reparaître. Il semble, dit Silinski, que les régions du pôle soient défendues par la nature elle-même : et probablement que ce point de la terre, étant subitement aplati, se ressent du feu central, tandis que les régions avoisinantes sont glacées.

Un académicien physicien ne goûta pas cette explication, parce que, disait-il, Newton ayant fait le soleil brûlant, personne ne pouvait décemment le priver de sa chaleur. Un autre savant qui avait juré haine au feu central, observa fort judicieusement à Silinski que, cet astre étant depuis tant de siècles en possession d'approvisionner de feu les planettes, ses pupilles, il n'était pas probable, vu l'obéissance qu'elles avaient pour lui, qu'une d'elles s'avisât de s'en procurer par contrebande.

A mesure que le vaisseau descen-

dit, il rencontra une innombrable quantité de glaçons; on les voyait descendre à la hâte des fleuves, et venir encombrer la mer. A la vitesse avec laquelle ils accouraient au devant de nos navigateurs, on eût dit qu'ils se fesaient un plaisir de leur barrer le chemin. Il y en avait même encore plus qu'on n'en avait trouvé à l'Est. Des champs immenses fermaient tout passage, Pour le coup on se crut encore plus perdu qu'auparavant. Le capitaine Kiriboff regretta alors lui-même de s'être avancé autant, et comme on était menacé de l'approche de l'hiver, tout le monde craignit qu'on ne fût emprisonné à l'Est et à l'Ouest sans espoir de retour. M. de Kerbriand dans cette extrémité invoqua *l'ange de la mer Glaciale*. Nouveau prodige encore. A force de chercher un passage, on en trouve un, et les glaçons, cédant encore aux efforts des

matelots, du milieu des glaces stationnaires on se trouve parmi les glaces flottantes ; ce qui était beaucoup. On traverse, quoique difficilement, le détroit de Berhing obstrué ; mais à peine en est-on sorti que des vents violents viennent tourmenter l'Océan. Le capitaine a beau faire, au lieu de courir la bordée du Sud, le vaisseau court celle de l'Est, et, malgré le pilote, est entraîné avec force par un courant qui le jette sur des roches où il se brise et est submergé. Tout l'équipage périt excepté le capitaine, Prosper, Silinski, MM. de Kerbriand et Athénion, un des poëtes, trois académiciens, deux officiers et dix matelots qui se sauvent tous dans un canot, et atteignent le haut d'un rocher où ils se mettent à l'abri des vagues.

CHAPITRE IX.

Comment les naufragés quittent le rocher.

Grimpés sur le haut d'un rocher, nos *Argonautes* se virent dans une terrible position. Quelle chute, disait Prosper ! Lorsque nous volions vers l'immortalité, nous tombons dans un écueil, et nous fesons naufrage !M. de Kiriboff s'arrachait les cheveux de rage de se voir près de périr après la plus belle découverte qu'on eût faite depuis celle de l'Amérique. Je n'ai pas assez battu mes matelots, s'écriait-il, les coquins ont mieux aimé se noyer !

La tempête continuait toujours, et ils furent obligés de passer la nuit à la belle ou plutôt la froide étoile. Le lendemain matin le capitaine mourut de chagrin, et un of-

ficier mourut de froid. Silinski eut les mains gelées, Prosper les oreilles, et M. Athénion, les lèvres, ce qui empêchait ce dernier d'ouvrir la bouche, dont bien il enrageait. Ils frottèrent les parties malades avec de la glace, ce qui y rétablit la chaleur et la circulation. Le poëte et les trois académiciens seuls n'eurent rien de gelé : le froid semblait être leur élément.

La tempête ayant cessé, on essaya de sauver quelque chose du vaisseau, dont la carcasse était abymée entre deux roches. D'abord on sauva une boussole, quelques hardes, quelques effets, quelques armes et quelques provisions ; mais au second voyage la chaloupe chavira, et noya un des officiers et six matelots qui s'y étaient embarqués.

Ainsi ceux qui restaient n'avaient plus de ressources, et se voyaient condamnés à finir leurs jours sur le

rocher. Les vivres qu'ils venaient de sauver, ne pouvaient les mener plus de huit jours, et ils n'avaient après cela autre chose à manger que des phoques qu'ils avaient trouvés endormis sur le rocher, et qu'ils avaient assommés ; mais ils n'avaient aucun moyen de les faire cuire.

Les académiciens étaient muets, M. Athénion seul exhalait des plaintes éloquentes. Il était au comble de l'indignation contre la nature. Silinski était indifférent et tranquille. Prosper se désolait de mourir si loin d'Angélina. Pour M. de Kerbriand, il prétendait que le seul moyen de se tirer de là, était d'invoquer l'*ange de la navigation*, et il se prosterna en conséquence pour le faire.

A peine eut-il achevé sa prière, qu'il parut une émigration considérable de glaçons qui couvraient la mer. Il s'en arrêta une quantité auprès du rocher, parmi lesquels on

en distinguait un d'une taille majestueuse, qui s'élevait à 80 pieds de hauteur. M. Athénion s'écria : Maudite nature, qu'avons nous à faire de tes masses d'eau concrète ? Envoye-nous plutôt des navires !

Compagnons de malheur, dit alors Silinski, avec un ton d'inspiration semblable à celui de M. de Kerbriand, je vais vous faire une proposition extraordinaire ! Vous savez qu'un écrivain estimable, prétend que la fonte des glaces du pôle cause les marées, et qu'il y a un grand courant du Nord au Midi. Vous savez aussi que les glaces que la mer charrie, vont toujours sur les côtes, comme vous l'avez vu dans le cours de notre voyage. Il serait donc possible que celles-ci, que nous voyons, emportées par le grand courant, dont parle ce savant, allassent aborder sur quelques terres. Or, comme il ne peut rien nous arriver de pis

que de rester sur ce rocher sans espoir d'en sortir, ou d'y mourir de faim et de froid après nous être mangés les uns et les autres, je suis d'avis que nous nous embarquions sur un de ces gros glaçons; il nous mènera où il pourra.

Cette proposition révolta tout le monde, et on la trouva bizarre; cependant après qu'on eut un peu réfléchi, on la prit en considération. Ensuite on réfléchit qu'il n'y avait pas d'autre moyen d'abandonner le rocher, et qu'il fallait autant mourir de cette manière que d'une autre. Prosper, surtout, grand partisan de cet avis, était décidé à s'embarquer seul avec Silinski, si leurs compagnons ne le fesaient pas.

Ceux-ci, effrayés de la vilaine perspective de mourir gelés sur un rocher, adhérèrent au projet.

Ce qui est dit est fait : on choisit le glaçon de 80 pieds, on le façonne,

on y porte tous les effets et les vivres, et on s'embarque sur le sommet. Six heures après, tous les glaçons s'ébranlent et partent. Celui-ci lève l'ancre à son tour, et emporte tous les naufragés.

Il n'avaient jamais fait de navigation si douce ni si rapide; mais ce qui les allarmait, c'était le cortège que leur fesait une flotte de plusieurs milliers d'autres glaçons. Un de ces fâcheux compagnons de voyage survint si violemment, et donna un si furieux choc à leur navire, qu'il en détacha un quartier énorme. La commotion fit tomber dans la mer, l'officier russe devenu malade, et le poète qui restait, lequel était tellement occupé à faire travailler son imagination, qu'il ne s'apercevait de rien.

Les survivans en furent quittes pour la peur. Il resta heureusement plus qu'il ne fallait du glaçon pour les

transporter, mais au lieu de la forme d'une île en pente douce qu'il avait préalablement, cet accident lui fit prendre celle d'un promontoire qui s'avance suspendu sur la mer.

Pourtant la navigation se continua ; mais quelque temps après, il faillit leur arriver un malheur d'une autre espèce. Un autre glaçon vint à passer à côté du leur, et à quelques pieds de l'endroit endommagé. Il était sans pente, de la même hauteur, et droit comme un mur. Il y avait trois ours blancs dessus. Ces vilaines bêtes, sans considération pour les sciences, ayant remarqué M. Athénion et ses trois collègues, qui se trouvaient à leur portée, eurent la fantaisie de sauter dessus pour les dévorer. Le premier d'entr'eux qui s'élança atteignit leur glaçon ; mais par bonheur le pied lui manqua et il tomba dans les flots. Les autres ensuite furent éloignés

par la mer. C'est sans-doute, dirent nos académiciens dont les cheveux étaient hérissés de frayeur, une vieille rancune de la part de ces animaux, parce que plusieurs de nous ont dit, il y a dix ans, des choses qui n'étaient point flatteuses pour leur espèce.

Ce n'était pas tout, une grosse baleine vint folâtrer à la vue de nos navigateurs ; elle fesait des sauts et des bonds qui mettaient toute la mer en mouvement. Elle s'avisa de passer sous leur glaçon, à qui elle donna une si grande secousse, qu'il faillit chavirer comme la chaloupe avait fait. Ils crurent qu'ils n'échapperaient pas à la fin aux accidens.

Mais bientôt chaque glaçon prenant une direction différente, le leur se trouva seul et navigua sans être troublé. Il s'y étaient d'abord trouvés très-bien; mais ils ne tardèrent pas à souffrir. Ils y avaient encore

plus froid que sur le rocher. Les académiciens seuls, impassibles, n'éprouvaient aucun malaise : ils étaient dans une harmonie parfaite avec les glaces qui les portaient, et l'atmosphère qui les entourait.

Cependant ils ne découvraient point de terre, et ils étaient déjà persuadés que le grand courant de l'Océan, et l'attraction des corps solides vers les côtes étaient des chimères. Pour comble de malheur, en entrant dans une zône plus chaude le glaçon se mit à fondre à vue d'œil. Alors les académiciens commencèrent à se plaindre. Mais à mesure que sa surface diminuait, il en sortait autant de l'eau. Ils calculèrent qu'il y en avait ainsi 150 pieds d'enfoncés. Toutefois, comme la fusion allait toujours en augmentant, il était réduit au dixième de sa grosseur primitive. Convaincus qu'ils allaient définitivement mourir, ils

en attendaient le moment avec plus d'insensibilité qu'auparavant, tant la vie leur devenait à charge par les souffrances qu'ils enduraient! Enfin ils découvrirent une côte qui se développait à l'Est, et il arriva en même temps qu'un courant les y entraîna. Alors la joie s'empara d'eux. Le glaçon courait si rapidement vers cette côte, qu'il y arriva après avoir fait 10 lieues en deux heures. Il alla s'échouer dans des algues qui bordaient une grève.

Il était temps, leurs vivres étaient consommés. M. de Kerbriand se jeta à genoux, et levant les mains au Ciel, rendit graces *à l'ange de la navigation*, qui l'avait exaucé en envoyant des navires, et avait détruit les maléfices du *démon des fâcheuses rencontres.*

CHAPITRE X.

Dans quel endroit ils vont séjourner.

PROSPER et ses compagnons chargés de leurs effets débarquèrent dans la vase, et furent au moins six heures avant d'arriver sur la terre-ferme, ne sachant sur quelle plage ils étaient, et mourant de faim et de froid. Ils auraient bien voulu trouver des sauvages dans l'espoir d'en être assistés; mais ils craignaient bien aussi d'en être maltraités. Cependant ils sentirent bien qu'ils allaient être réduits à dîner avec de l'herbe. Alors la boussole en main, et pouvant à peine marcher, ils se traînèrent au *Sud quart Est*, vers de grands arbres qu'ils virent dans le lointain. Arrivés sur une hauteur, derrière laquelle paraissaient ces arbres, ils virent une grande quantité de cabanes dans un vallon. Pour le

coup nous allons trouver des sauvages, dit Silinski : ce sont ceux de *Noutka sund*, je les reconnais à la construction de leurs cabanes. Je crains bien qu'ils nous reçoivent et nous traitent mal, parce qu'ils ont eu souvent à se plaindre de la conduite des Européens. D'ailleurs, le commerce qu'ils ont eu avec ceux-ci leur a donné beaucoup de vices. Depuis qu'ils connaissent le fer, l'eau-de-vie, le tien et le mien, il y a beaucoup de voleurs et d'assassins parmi eux. N'importe, dit Prosper, allons les trouver, ils feront de nous ce qu'ils voudront, et quand ils devraient nous manger, ce ne peut pas être pis que de mourir de faim et de fatigue. Nous pouvons bien hasarder notre vie avec des hommes, puisque nous l'avons hasardée sur des glaçons.

Tout le monde adopta ce parti. Silinski dit alors, allons-y donc ; mais au moins ne choquez pas les

préjugés religieux de ces sauvages, vous, par votre habitude de fronder tous les usages (s'adressant à Prosper, et à M. Athénion), et vous par votre zèle évangélique (s'adressant à M. de Kerbriand). Les deux premiers lui promirent de ne se moquer de rien, et le dernier, qu'il ne chercherait à convertir personne. Pour leurs autres compagnons, ils étaient décidés à adorer les idoles si on les y obligeait.

Il se hasardèrent donc d'entrer dans la bourgade sauvage. Ils n'y trouvèrent pas une ame, tout paraissait abandonné récemment. Mais ce qui les transporta de plaisir, ce fut de trouver dans les cabanes désertes des vivres de toute espèce, des peaux pour se coucher, du feu et même des pipes à fumer. Parbleu, dit Prosper, il semble qu'on nous ait attendus ici, et qu'on nous ait, à dessein, préparé un dîner et des lits.

C'est, répondit Silinski, que les habitans de cet endroit sont allés faire au loin quelques fêtes. Comme c'est leur coutume, ils auront laissé tout ceci pour que les étrangers trouvent des secours en leur absence, tant ces sauvages, malgré les vices qu'ils tiennent des Européens, se ressentent encore de leur bonté primitive! L'hospitalité est une vertu générale même chez les peuplades les plus méchantes de ce continent.

Après avoir fait un bon repas de poisson cuit, de pastèques, de patates, de racines, de gibier qu'ils trouvèrent dans ces cabanes, nos voyageurs s'endormirent sur les lits de peaux d'un si profond sommeil qu'ils ne se réveillèrent que trente-six heures après s'être couchés. Néanmoins ils étaient bien loin d'être en état de continuer leur voyage : aucun d'eux ne pouvait se tenir, tant ils avaient souffert depuis le nau-

frage. Au risque de tout ce qui pouvait leur arriver, ils restèrent dans la bourgade pour se refaire et se restaurer complètement. Huit jours s'étant ainsi passés sans qu'ils eussent vu personne, ils s'applaudirent d'avoir trouvé de si bons gîtes. On félicita Silinski sur l'ingénieuse idée qu'il avait eue de l'embarquement du glaçon. Mais M. de Kerbriand revendiqua une partie de sa gloire, et prétendit que c'était à l'*ange de la navigation* qu'on avait la plus grande obligation, parce qu'aussitôt qu'il lui avait eu fait sa prière, les glaçons avaient paru. Tout le monde convint en effet qu'il y avait de la coïncidence, et on soupçonna que ce pieux jeune homme pouvait bien être l'ami des anges.

Allons, dit Prosper, il serait inutile d'attendre les sauvages de *Noutka sund*, ce serait nous exposer peut-être à des malheurs, continuons

notre voyage puisque nous sommes en état de le faire; notre but n'est pas de rester ici, mais de regagner quelque colonie d'où nous puissions retourner en Europe.

Ses compagnons y consentirent; et après s'être munis de vivres de toute espèce pour un mois, et d'ustensiles qu'ils trouvèrent dans les cabanes, comme haches de pierre, etc., qui pouvaient leur être utiles, ils sortirent de la bourgade, en convenant que, dans les pays qui se vantent de leur haute civilisation, on ne trouverait pas des maisons ouvertes où les locataires fissent ainsi des dispositions pour héberger les voyageurs en leur absence.

CHAPITRE XI.

Ils errent dans des régions inconnues.

Tout le monde se mit sous la conduite de Silinski, qui autrefois avait parcouru le nord de l'Amérique. Il observa pourtant que comme il était impossible qu'il connût exactement tous les cantons, il se pourrait bien qu'ils s'égarassent tout de même. M. de Kerbriand engagea ses compagnons à se joindre à lui pour implorer l'assistance de *l'ange des déserts*, et détourner par-là les malices du *démon des abymes et des précipices*, et *du démon des eaux et forêts*.

Malheureusement il n'y avait point de chemins pratiqués dans ce pays; belle occasion pour M. de Kerbriand d'invoquer l'*ange des ponts et*

chaussées. Cela ne les empêcha pas de faire un voyage pénible dans les contrées les plus difficiles du globe.

Un jour il leur fallait traverser une savanne, où l'herbe était à hauteur d'homme; le lendemain c'était un lac immense qui les forçait de remonter au Nord pendant trois jours: après cela, c'était une immense forêt où jamais homme n'avait peut-être pénétré, où il fallait se frayer un chemin avec la hache, et dont ils avaient de la peine à sortir. Un autre jour, c'était un fleuve de deux lieues de large, qu'il leur fallait passer sur des radeaux, qu'ils étaient obligés de faire eux-mêmes; quelques jours après, c'était de hautes montagnes qu'il fallait gravir, au risque de tomber à chaque instant dans les précipices. En outre, exposés à toutes les intempéries de l'atmosphère, ils avaient peine à se garantir de la chaleur excessive des jours et de l'hu-

midité pénétrante des nuits, ou bien ils étaient assaillis par des ouragans furieux, ou inondés par d'affreux orages. En un mot on ne pouvait faire un voyage plus varié que le leur, mais ils eussent préféré qu'il eût été plus monotone et moins difficile.

Les quatre matelots russes qui fesaient partie de cette petite caravane, étaient ceux qui rendaient le plus de services, soit pour le transport des vivres, soit pour traverser les rivières, soit pour construire des cabanes et même faire la cuisine. Ils ne méditaient, ni ne pensaient guères, mais ils travaillaient beaucoup, et cela était un peu plus nécessaire: les académiciens étaient au contraire d'une inutilité qui allait jusqu'à nuire à leurs compagnons. Ils ne digéraient point, marchaient lentement et se plaignaient toujours; ou s'ils étaient bien portans, ils consumaient le temps à examiner les plantes et les

insectes dont ils fesaient des collections. M de Kerbriand qui méprisait pieusement la botanique et la géométrie, était continuellement occupé à examiner les voies de Dieu et à chercher des idées poétiques dans tous les objets. On fut presque tenté de le laisser dans les déserts, tant il était à charge.

Cependant il y avait déjà trois mois qu'ils voyageaient tous sans voir de terme à leur voyage. Ils n'avaient pas même encore rencontré un homme vivant. Réduits à manger des racines et des fruits, et à coucher sur l'herbette, ils regrettaient la Bourgade déserte de Noutka Sund, et soupiraient après quelque bonne auberge. Suivant leur estime, ils avaient bien fait trois cents lieues. Silinski leur assurait qu'ils ne devaient pas être loin du Mexique; mais ils avaient beau aller au Sud-Est, ils ne découvraient aucune apparence de pays habité.

Ainsi fatigués et découragés, ils arrivèrent sur les bords d'une rivière: c'était là quarante-septième qu'ils rencontraient. Ils ne trouvèrent d'autres bateaux pour la traverser qu'un arbre de six pieds de diamètre que le vent avait déraciné et que le courant avait amené sur la rive. Les académiciens s'arrangèrent leurs collections de papillons de scarabées, d'oiseaux, de plantes et de pierres sur le corps, bien attachés jusqu'à la ceinture : ils ne voulaient abandonner qu'à la mort ces objets précieux, inconnus à tous les naturalistes, et avec lesquels ils comptaient faire de bons gros livres en Europe. Tous se mirent à califourchon sur l'arbre les uns à la file des autres, et ils se confièrent au courant.

Parvenus au milieu de la rivière, ils sont emportés avec la rapidité d'un aérostat. Ils font quatre lieues ainsi, bien effrayés. Soudain ils en-

tendent le bruit d'une cataracte, vers laquelle ils se voient entraînés. C'est alors que le désespoir leur fait entrevoir la mort la plus horrible, aucun d'eux ne doute que ce ne soit au moins la cataracte de *Niagara*, qui a cent quarante-quatre pieds de haut, dont ils entendent le bruit, et les savans frémissent sur leur sort et sur celui qui attend leurs collections.

Silinski seul, de sang froid, à l'approche du précipice, crie à ses compagnons de se cramponner après leur arbre et que cēla les empêchera peut-être de se noyer.

A peine a-t-il donné cet avis salutaire, que l'arbre arrivé sur le bord d'une chûte de trente pieds de hauteur, saute avec une vélocité épouvantable dans le lit inférieur de la rivière. Après s'être enfoncé au moins de vingt pieds dans l'eau, il revient à flot.

Cependant les passagers qu'il por-

tait ne l'avaient pas quitté, et la peur les y avait fait tenir étroitement embrassés. Ils étaient tous sans connaissance, excepté Prosper et Silinski, qui revinrent promptement à eux. Ceux-ci virent accourir du rivage, des hommes habillés qui prirent un grand bateau, firent force de rames, vinrent les aborder, et les prirent tous avec eux.

Fin du second Volume.

PROSPER,

OU

LE PESSIMISME.

PROSPER,

OU

LE PESSIMISME;

PAR P. M. M. LEPEINTRE.

Respecting man, whatever wrong we call,
May, must be right, as relative to all.

POPE's Essay on man.

Ce qui nous semble mal, quant à l'homme surtout,
Peut et doit être bien par rapport au grand tout.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez GUILLAUME, Libraire, Place Saint-Germain-l'Auxerrois, N.° 41.

1812.

PROSPER,

OU

LE PESSIMISME.

CHAPITRE I.

Comment ils sont traités dans les Apalachites.

PROSPER et Silinski furent surpris d'entendre parler français. Un vieillard d'une stature majestueuse et d'une figure vénérable dirigeait sur le rivage les secours qu'on portait à leurs compagnons.

Lorsqu'on les eut mis tous à terre, on fit respirer à ceux-ci des eaux spiritueuses renfermées dans des flacons; et ce vieillard, avec une attention toute particulière, s'occupa lui-même à faire revenir les évanouis. Au bout d'une demi-heure ils recou-

les bien venus. Nous ne reconnaissons point d'étrangers sur la terre : vous êtes hommes et malheureux, suivez-nous, nous allons vous prodiguer tous les soins.

L'accent de profonde sensibilité avec lequel il prononça ces paroles, lui captiva les cœurs de nos naufragés. Ils le suivirent; et ses frères, il appelait ainsi ceux qui nous avaient sauvés, soutenaient les pas chancelans des naufragés qui marchaient avec peine.

Sans doute, dit tout bas Prosper en chemin, nous ne sommes pas ici parmi des antropophages. Pour moi, dit M. Athénion, je suis charmé de la philosophie qui règne dans les paroles que ce vieillard nous a adressés; et moi, dit M. Kerbriand, je suis tenté de croire que c'est *l'ange des voyageurs égarés.*

On conduisit les onze échappés de la cataracte, dans une maison bien

bâtie en pierres sur une haute montagne, distante de cinquante pas de la rivière. On leur fit d'abord du feu pour dissiper l'humidité qui avait pu s'introduire dans leurs pores, puis on leur donna du linge très-blanc, et ensuite des vêtemens à peu près semblables aux leurs qui étaient usés et trempés. Prosper ainsi que ses camarades étaient très-étonnés qu'on leur donnât des habits de drap, des bas et du linge comme en France. Ils dirent entr'eux : nous sommes probablement arrivés dans quelque habitation de la *Louisiane*. Cependant le costume de leurs hôtes les étonnait ; il ne ressemblait en rien à tous les costumes connus sur la terre. Ils sont habillés et coëffés, dirent-ils, à la *Mercier*, *à l'an* 2440. Ce n'était pas tout. Des bouillons réchauffans faits de chair de volaille leur furent donnés, par des femmes dont le costume n'était pas moins

singulier que celui des hommes, et qui avaient des figures pleines de douceur et de naiveté.

Quelque temps après on leur servit un repas abondant et restaurant, quoique sans ragoûts. Il était composé de potages, de viandes rôties et bouillies, de légumes d'Europe et d'Amérique, de poissons exquis; avec cela des fruits succulens pour dessert : la boisson consistait dans de l'hydromel au lieu de vin ; on ne leur donna toutefois point de café ni de liqueurs. Les mêmes femmes les servirent encore, et s'en acquittèrent avec plus de soin et de meilleure grace que des filles d'auberge.

Enfin, comme on jugea qu'ils avaient besoin de repos, on leur fit voir trois chambres où il y avait des lits commodes, qui promettaient un bon sommeil, sans flatter la mollesse; puis on les laissa discrètement seuls. Le vieillard hospitalier avait présidé

à tout, sans prendre pourtant le ton du commandement, et il avait mis la plus grande attention à ce qu'ils ne manquassent de rien. Mais tout ce qui se fesait dans cette maison avait un caractère mélangé de connu et d'inconnu, de simple et de recherché, qui les surprenait. On leur donnait des costumes européens à eux, et celui de leurs hôtes n'était d'aucune nation. Le linge était de coton, les couteaux d'un bois dur, les fourchettes à deux branches et de bois, ainsi que les cuillers; les verres étaient des tasses de cocos, comme en ont les sauvages; les chaises étaient foncées de roseaux, et cependant la table était de bois, et les plats et les vases étaient de faïence vernissée, mais d'une forme singulière, et approchant de l'étrusque. En outre, le ton cordialement neuf de ces inconnus; le français modifié qu'ils parlaient, et qui ne ressem-

blait ni au créole ni au gascon; leurs formules franches et dénuées des expressions usitées chez les peuples civilisés et les sauvages; le ton, l'affabilité de l'homme vénérable, qui disait toujours *amis*, tout cela les surprenait extrêmement.

La matière leur parut si importante, qu'ils crurent devoir en délibérer, afin d'avoir une opinion sûre avant de se coucher. Quel est donc cet homme qui nous a donné l'hospitalité, et ses compagnons, disaient-ils? Sont-ce des quakers? Mais ils n'ont pas de larges chapeaux, et ne tutoient pas. Sont-ce des francs-maçons? Mais ils n'ont point de tablier, et ne nous ont point fait boire de vin. Sont-ils d'une colonie? Mais nous n'avons vu qu'une maison, et puis ils ne ressemblent à aucuns colons indiens ni européens. Est-ce un couvent comme il y en a en Europe, au mont Saint-Bernard,

par exemple? Non, ils n'ont point de costume religieux, point de chapelle, point de clocher : ce ne sont point non plus des sauvages. Ils ne purent rien définir. Au surplus, dit Silinski, ce problème ne sera pas si difficile à résoudre que celui de la *quadrature du cercle, de la nature de l'ame,* ou *du meilleur gouvernement possible.* Demain nous en aurons sans doute la solution. En tout cas, il faut convenir que si nous sommes dans un pays extraordinaire, nous sommes bien tombés. Nous n'avons point, à la vérité, trouvé des petits garçons qui jouent au palet avec des rubis; les cailloux des chemins ne sont pas d'or, et nous n'avons pas eu l'avantage de manger du singe rôti; mais nous avons trouvé des êtres humains, secourables, et qui parlent français; et c'est beaucoup, après nous être embarqués sur des glaçons.

CHAPITRE II.

Ils vont savoir quelque chose.

Silinski et Prosper, M. Athénion et M. de Kerbriand couchèrent dans la même chambre. Le Polonais qui était peu dormeur et qui n'était point fatigué, s'étant levé à l'aube du jour, et ayant aperçu des campagnes superbes par une petite fenêtre, réveilla Prosper pour l'emmener faire une grande promenade. Ils sortirent aisément, car il n'y avait ni serrures ni verroux aux portes : tout marquait la confiance dans cette maison. Ayant considéré la montagne sur laquelle elle était située, elle leur parut un vaste jardin qui s'étendait de toutes parts. Ils s'y promenèrent par des chemins sinueux qui s'y tortillaient en spirale et formaient des pentes douces. Les

jardins d'*Alcinoüs* tant vantés par *Homère* n'étaient rien auprès de ce qu'ils virent. Ils n'en avaient jamais trouvé nulle part de pareils. Tant de plantes y croissaient, que toutes les richesses végétales des deux mondes semblaient y être rassemblées : car cette montagne par sa hauteur offrait toutes les latitudes du globe jusqu'au soixantième degré. Ainsi soit qu'on montât, soit qu'on descendît, on trouvait un ordre de plantes particulier. Au dessus de la maison étaient toutes celles d'Europe ; plus haut celles du nord ; plus bas étaient celles des climats voisins des tropiques, et enfin au pied de la montagne étaient toutes celles qui croissent sous la ligne. En outre les plantes cosmopolites végétaient parmi toutes les autres. Des terrasses naturelles séparaient les différentes zones entre lesquelles cette montagne étoit partagée, et for-

maient la nuance d'une latitude à l'autre. Des bassins creusés des mains de la nature fournissaient au terrein un arrosement rendu facile par des *irrigations* artificielles pratiquées dans le talus. La rivière coulait au bas de la montagne, et on entendait au lointain le bruit de la fatale cataracte. Aucun site n'avait paru plus pittoresque à Silinski et à Prosper. Après avoir parcouru pendant deux heures une partie seulement de ce singulier jardin ; car il était très-vaste en longueur et en hauteur, ils revinrent vers la maison. Ils rencontrèrent dans un petit verger le vieillard vénérable, occupé à cultiver des plantes domestiques.

Amis, leur dit-il, vous venez sans doute de jouir de la fraîcheur du matin et de l'aspect enchanteur de ces lieux ? Ils lui répondirent affirmativement, et le félicitèrent sur la beauté de son séjour. Vous ne l'a-

vez pas examiné assez, leur dit-il, mais je vous en ferai connaître tous les détails. En attendant, comme vous avez peut-être besoin de prendre quelque nourriture, vous allez venir partager mon frugal déjeûner, tandis que vos compagnons qui sont peut-être encore endormis, sont confiés aux soins de deux femmes qui doivent leur donner ce qui leur est nécessaire. En même temps il les conduisit dans le local qu'il occupait dans la maison. Une sorte de cuisine, une salle et une chambre à coucher formaient tout son logement; mais il leur montra outre cela deux grandes chambres qui lui servaient, disait-il, de récréation. L'une était une espèce de muséum d'histoire naturelle, où il y avait un grand nombre de productions des trois règnes. Voilà, dit-il, toutes mes richesses, ce sont celles de la nature. Les méditations qu'un pa-

reil assemblage fait naître, sont pour moi la source de bien des jouissances. L'autre chambre était un lieu d'étude où il y avait des plans, des cartes géographiques et topographiques et d'autres papiers. Il leur montra une cinquantaine de volumes qui n'étaient guères autre chose que les *Dialogues de Platon*, *l'Evangile*, *l'Odissée*, *Télémaque*, *le Contrat-Social*, *l'Emile*, *les Etudes de la Nature* et quelques œuvres de *Mably* et de *Florian*. Voilà toute ma bibliothéque, leur dit-il, ce sont les seuls auteurs que j'aie voulu conserver. Quoi! s'écria Prosper, ni *Voltaire*, ni *Racine*, ni *Molière*, ni *Montesquieu?* Ami, répondit le vieillard, l'homme solitaire ne peut trouver de charmes dans la peinture des passions et des erreurs des hommes des grandes sociétés, et il ne peut goûter que ce qui lui présente les premiers principes de la morale,

se rapproche de la simplicité de ses idées, ou lui retrace la nature et les vertus primitives du cœur.

Etant entrés dans la chambre où il couchait, ils y virent les portraits de *Jésus*, de *Jean-Jacques Rousseau* et de *Fénélon*. Vous me demanderez peut-être aussi, dit-il en s'adressant à Prosper, pourquoi je n'ai que ces trois portraits? Ils me suffisent, leur aspect me remplit continuellement l'ame d'un grand et sublime attendrissement. Je crois voir en eux tous les grands hommes qui ont servi l'humanité.

L'expression onctueuse et pathétique qu'il donnait à toutes ses paroles, frappa les deux voyageurs: tout paraissait extraordinaire dans le lieu où ils étaient. L'ameublement même les étonnait. Il n'était point composé de meubles élégans à l'Européenne, mais d'ouvrages de menuiserie, sans ferrure, et qui n'a-

vaient point la forme des meubles connus. Tout cela avait le caractère des temps antiques. Prosper et Silinski rêvèrent un moment qu'ils étaient chez un de ces sages si renommés parmi les anciens.

Cependant on apporta le déjeûner. C'était des fruits de toute espèce, des légumes, du riz et des patates.

Le repas se fit en silence ; Prosper et Silinski n'avaient point encore fait de questions. Le venérable hôte, , de même, n'en avait fait aucune. Il y avait entre eux une réciprocité de discrétion qui fait l'éloge de leur caractères. Silinski crut pouvoir rompre le silence d'une maniére légitime. Sans doute, lui dit-il, après le repas, vous faites partie de quelques-unes des grandes sociétés établies dans ce continent? Faire partie d'une grande société, répondit le vieillard avec un calme mélancolique? Que j'en sois à jamais

préservé ! O mes amis ! j'ignore quelle est votre condition dans ces immenses aggrégations d'hommes soumis aux passions factices ; mais pour moi qui y ai vu l'erreur dominante et le mal triomphant, et qui en ai été la victime, je m'en suis détaché. Cinquante lieues me séparent de la grande masse des humains. Les montagnes qui nous entourent ici sont les Apalachites ; je suis un de ces hommes qui ont quitté la France au commencement des troubles : je suis un émigré français.

Vous êtes un émigré, s'écrièrent-ils ! nous ne vous eussions jamais pris pour tel.

Amis, reprit le vieillard, cela vous surprend ; mais vous saurez bientôt comment je suis venu chercher dans ces montagnes un refuge contre l'injustice des lois, la fureur des partis et la cruauté des hommes.

Silinski lui répliqua : la simplicité de vos actions, le ton de vos discours, le stile de votre habitation, tout ce qui vous entoure nous eût bien éloignés de soupçonner que vous appartinssiez à cette classe d'hommes, qui, exclus de leur patrie par la haine populaire, ont porté dans tant de contrées leurs ressentiments et leurs infortunes, leurs vertus et leurs préjugés. Mon compagnon que voici, après avoir ainsi que moi qui suis Polonais, servi la France sa patrie, a été obligé de se soustraire aussi aux fureurs des tyrans.

Quoi! vous êtes Français, s'écria le vieillard en prenant Prosper dans ses bras? Ah! quelle joie pour moi de revoir un compatriote! Je m'en doutais; mais comme notre langue est si répandue que des étrangers la parlent bien, je n'en étais pas sûr, et d'ailleurs je n'ai pas voulu vous ques-

tionner. Les anciens ne demandaient ce qu'il était à un homme que très-long-temps après lui avoir donné l'hospitalité. Quoique je ne sois plus maintenant d'aucune nation, je revois toujours avec transport un habitant de ma patrie. Dans quel état avez vous laissé la France depuis 1791. Prosper le lui apprit. O mon malheureux pays! s'écria-t-il, je l'avais bien prévu. Celui que vous voyez ici, reprit Prosper, est un des derniers défenseurs de la Pologne. Alors il lui parla brièvement des événemens arrivés dans ce pays et de Silinski. Le vieillard ému, serra aussi Silinski dans ses bras. Illustre et malheureux héros, lui dit-il, c'est vous que je vois! oh! que mon humble habitation est grande! que mon modeste toît est orgueilleux de donner un azile à un des plus vertueux mortels que l'Europe ait produits! Et vous aussi digne Silinski, vous avez

sacrifié votre bonheur à celui de vos semblables ?.....

Une conversation toute en effusion de sentiment succéda. Silinki et Prosper racontèrent leurs aventures ; mais le vénérable vieillard leur restait toujours inconnu.

Soudain il leur dit : Amis, suivez-moi. Il les mène hors de la maison ; il les conduit avec lui en silence jusqu'à la cime de la montagne, où ils n'avaient pas encore été. Là, ils trouvent une espèce d'observatoire qui était caché entre deux cèdres plantés au midi. Il fait jouer un ressort et aussitôt s'élève un belvédère à dix pieds au-dessus des cèdres. Ils y montent avec lui. Là, leur montrant de grands arbres qui formaient un rideau entre deux montagnes : dans une vallée derrière ces arbres, leur dit-il, est rassemblé un petit peuple, dont vous avez vu hier quelques individus ; demain, je vous le

ferai connaître, vous verrez un exemple de ce que peuvent être les hommes lorsque leurs intérêts particuliers sont en harmonie avec l'intérêt général, vous verrez un coin du globe où la félicité est venu habiter. Vous saurez ensuite comment je suis venu m'établir dans cette région.

Quand il eut dit ces mots, il les ramena encore en silence jusqu'à la maison; et alors il les quitta pour aller vaquer à des occupations relatives à ce peuple dont il venait de leur parler.

Pour eux, après s'être entretenus de leur admiration et de leur étonnement, ils allèrent faire part à leurs compagnons de ce qu'ils avaient vu, et leur annoncer ce qu'ils devaient voir le lendemain. Ils passèrent toute la journée à parcourir les environs, et ils allèrent visiter la chute d'eau qui avait failli causer leur perte, afin de se donner le plaisir d'exami-

ner dans toute son étendue le danger auquel ils avaient échappé. M. de Kerbriand jura à la face de l'*ange des fleuves*, que dans ses écrits futurs il ferait *du démon des cataractes* le portrait le plus infernal, pour le tour qu'il avait joué la veille à toute la compagnie.

En voyant l'endroit qui avait causé la ruine de leurs infortunées collections, les académiciens versèrent des larmes. Les choses d'ici-bas sont bien ambulatoires, dirent-ils, et ils tombèrent dans un morne chagrin dont il n'y eut que le dîner qui put les tirer.

CHAPITRE III.

Nouvelle Utopie.

Cependant Prosper, Silinski et leurs compagnons étaient bien désireux de connaître la colonie du majestueux vieillard. C'est sans doute, disaient les académiciens, quelque peuple extraordinaire qui n'a pas été découvert. Mais comment se fait-il que ce soit un émigré français qui en soit le chef, disaient-ils tous? M. de Kerbriand assura qu'il devait être bien gouverné à cause de cela. Sans doute, disait-il, que la canaille de cette colonie est dans l'esclavage comme dans les temps heureux des enfans de Charlemagne! Je soupçonne que ce vieillard est un prêtre qui, par prudence, ne laisse point paraître de marques de religion, car on ne peut trouver tant de cha-

rité et de vertu que dans un missionnaire catholique!

Le lendemain matin de bonne heure ils allèrent tous trouver leur vénérable hôte. M. Athénion et les autres ne l'avaient pas encore considéré tant à leur aise, vu qu'il avait été absent la veille. Tout ce qu'ils virent chez lui les surprit comme Prosper et Silinski. Ce qu'il disait et fesait, les moindres de ses actions portaient le type de quelque chose de grand, de noble et d'aimable qu'ils n'avaient point trouvé en aucun homme. Il n'y avait pas une de ses manières, pas une de ses paroles qui n'exprimât quelque chose de sublime qui leur pénétrait le cœur. Il ne tarda pas à se mettre en chemin avec eux.

Après avoir traversé une montagne, ils arrivèrent dans une grande vallée. Ils n'avaient jamais vu un si beau site. Plusieurs d'entreux s'é-

crièrent que les vallées *Suisses*, la vallée de *Grenade* et *celle* de *Tempé* même, ne pouvaient pas soutenir la comparaison avec celle là. Elle avait environ six lieues de long sur une de large. De nombreux troupeaux de toutes sortes d'animaux domestiques des deux mondes, paissaient sur les collines au pied desquelles, des bocages, des bois, des vergers, des plantations de toute espèce étaient entremêlés, sans murs, ni haies, ni fossés, ni aucune ligne de démarcation.

La vue des maisons frappa nos voyageurs. Ici c'en était une construite en plateforme; là, c'était une autre en toit; plus loin, un vaste corps de logis qui avait l'air d'une manufacture; plus bas, différentes maisonnettes, dont l'une était dans le goût chinois, l'autre dans le goût italien, l'autre à la turque. Quelquefois même sur un terrain uni, était bâti

un grand édifice, qui surmonté d'un dôme ou orné d'une balustrade, avait l'air d'un temple ou d'un palais. On eût dit une ville dont les pièces auraient été éparpillées sur un grand espace de terrain. Enfin, ces troupeaux, ces bocages, ces plantations, ces vergers, ces maisons, ces grands édifices, tout donnait au vallon une phisionomie à la fois pastorale, agricole et citadine. Du reste, point de village, pas même de hameaux. Les maisons et les édifices étaient séparées et à des distances à-peu-près égales.

Prosper et ses compagnons, qui s'étaient attendus à trouver une ville ou tout au moins un gros bourg, témoignèrent leur surprise au vieillard. C'était la première question qu'ils lui fissent sur ce qu'ils voyaient. Un système d'habitation contraire à celui de toutes les nations, est pratiqué dans ce petit coin du globe, ré-

pondit-il : on a évité tout ce qui pourrait donner lieu à y former même des villages. Lorsque les hommes sont accumulés sur un seul point, ce sont les vices qui se propagent et non les vertus; leurs passions mêlées ensemble fermentent et produisent la corruption. Sont-ils dispersés, chacun garde les siennes, qui ont plus d'intensité et moins de venin,

Alors ils lui demandèrent pourquoi il y avait des maisons de différens genres de construction, et des édifices d'une architecture imposante. Il y a de plusieurs espèces de maisons ici, répliqua-t-il : les unes sont d'hiver, les autres d'été ; les unes d'utilité, les autres d'agrément. Il y a des ateliers, des manufactures, des temples, des lieux d'assemblées, des magasins publics. Je vous en ferai voir l'intérieur.

Mais, dit M. Athénion, à la diversité des constructions, à la va-

riété des genres, on ne reconnaît point un caractère particulier et national. Les goûts chinois, italien, toscan, romain, français, et tous les styles se trouvent dans la structure des maisons et des édifices, et on ne peut pas dire qu'il y en ait un de particulier à ce canton; quelle origine peut donc avoir le peuple qui est établi ici ? Son association est récente, répondit le vieillard : il n'est civilisé que depuis peu d'années. C'est moi qui ai fondé cette colonie, c'est par mes conseils que se gouvernent ses habitans. Cette réponse excita la curiosité de tout le monde.

Cependant au bruit de l'arrivée du vieillard, un certain nombre de ces habitans accoururent autour de lui, et vinrent le saluer amicalement. Ils étaient à-peu-près habillés les uns comme les autres, sauf quelque différence, et étaient semblables à ceux qui l'avant veille avait sauvé Prosper

et ses compagnons. Ils parlaient aussi un français altéré. Le vieillard les accueillit avec bonté, les traita de *frères*, et de leur côté, ils prirent avec lui le ton d'une familiarité respectueuse. Les hommes avaient une haute stature, et des formes vigoureuses. Un air de fierté et d'innocence, mêlé de quelque chose de farouche, s'alliait sur leur physionomie avec la pénétration et la vivacité qu'elle exprimait. Les femmes étaient belles et avaient un maintien modeste et gracieux.

Ils s'attachèrent aux pas du vieillard, et les quatre accadémiciens lièrent avidement conversation avec eux, afin de puiser dans leur entretien des renseignemens d'idéologie.

Le vieillard dit à Prosper et à ses compagnons, voilà les êtres bons et vertueux à qui j'ai procuré le bonheur! Et vous avez eu, lui dit Silinski, le temps d'amener ce petit

peuple au point de civilisation où il paraît être, depuis que vous avez quitté la France? Oui, répondit le vieillard, voilà quatre ans que je suis ici.

En conversant ainsi, ils atteignirent le sommet d'une éminence, d'où l'on voyait toute la vallée. Mais, dit Prosper à son tour, comment est-on parvenu à mettre tout ce territoire en culture, et à bâtir toutes ces maisons en si peu de temps? Jamais aucune colonie n'a été établie si rapidement. C'est, répondit le vieillard, que ce qui est fait par tous, est bien promptement fait. Mais, reprit Prosper, est-ce que chacun n'a pas défriché séparément le terrein qui lui a été assigné en propriété, et n'a point bâti de même sa maison?

Terres, maisons, et tout ce qui est immeuble, on ne possède rien en propre ici, répondit le vieillard,

c'est à la communauté que tout appartient.

Quoi! votre colonie est gouvernée en communauté, s'écria Prosper? Oui, reprit le vieillard.

Est-il possible, s'écrièrent ses hôtes?

Quoi! reprit encore Prosper, il n'y a point de propriétaires ici? Non, reprit le vieillard, il n'y a ni *propriétaires* ni *prolétaires*.

J'avouerai, dit Silinski, que je n'ai pas encore pu concevoir une société policée, sans que son premier principe fût la propriété particulière et aliénable.

Ami, répliqua le vieillard, je suis bien plus étonné qu'on puisse vivre en société avec un pareil principe.

Ils furent presque tous scandalisés de cette assertion, qui les étonnait dans la bouche d'un émigré. Oh! disait Prosper en lui-même, c'est un fou respectable que cet homme-là.

Vous croyez peut-être, leur dit le vieillard, que le petit peuple qui est établi ici vit sous le régime sévère de ces sociétés militaires ou religieuses dont l'histoire nous a conservé le souvenir? Non, ce n'est une communauté, ni lacédémonienne, ni monastique, que la mienne: les individus qui la composent ne sont assujettis qu'aux intérêts et aux usages publics. La loi ne règle pas jusqu'aux moindres actions de leur vie; ils sont sujets et libres tout-à-la-fois.

Ses auditeurs retombèrent encore dans l'étonnement, excepté Silinski, qui ne s'étonnait jamais de rien. Mais, les passions? dit Prosper. Elles concourent au but général, répond le vieillard. Et comment peut-il y avoir de l'émulation, reprit M. Athénion, là où il n'y a point de propriété? Il y en a beaucoup plus, au contraire, reprit le vieillard. Au surplus, ajouta-t-il, il est temps que

je vous rende raison de ce que je vous apprends.

Ses traits prirent alors une expression plus grande et plus noble.

« Amis, leur dit-il, vous savez que lorsque les hommes cessent d'être en opposition d'intérêts, ils s'accordent presque toujours; vous savez que leurs vices acquièrent plus de puissance à raison de la facilité qu'ils ont à s'y adonner; vous savez que, mus par leur intérêt personnel, ils sont capables des plus grandes choses comme des plus basses actions. »

Rien n'est plus vrai, lui répondit-on.

« Eh bien ! concevez un état de choses, tel que les hommes ne soient point en opposition d'intérêts; que tous contribuent par le leur propre à l'intérêt général, et que chacun, jouissant des avantages auxquels ses travaux combinés avec ses moyens naturels lui donnent droit,

n'en ait cependant pas plus qu'il ne doive en avoir, relativement à la masse totale, et proportionnellement à ce qui lui en est dû, n'aurez-vous pas trouvé la meilleure constitution de société? »

Oui, lui répondit-on.

« Or, voici comment on y est parvenu ici.

« La peuplade de cette vallée était composée de six mille ames lors de son institution en corps de société. On a donc calculé la quantité d'objets de consommation et d'usage qui lui étaient nécessaires, ainsi que le nombre des individus qu'il fallait employer à la production de ces objets; de sorte que l'on a fixé la somme des besoins de la communauté, en raison de la facilité à les satisfaire tous, et l'intensité de chacun d'eux, en raison de ce qu'on peut donner aux autres, d'après le degré d'utilité dont ils sont dans

l'échelle totale. Ainsi, en supposant une société de cent personnes, si quarante d'entr'elles suffisent pour l'agriculture et les arts les plus grossiers, soixante peuvent être employées à la construction, à l'habillement et autres besoins. Or, de même les individus qui composent la peuplade sont répartis dans toutes les professions, en raison du nombre nécessaire à chacune. Le nombre des professions est calculé à son tour d'après la quantité totale des besoins ensemble.

« Ces bases étant établies, chaque profession fournit, soit chaque année, soit à toute autre époque relative, la quantité d'objets qui est déterminée, de consommation ou d'industrie.

« Vous savez que l'universalité des objets de toute espèce forme la masse des richesses communes dans les sociétés humaines. Ainsi, cha-

que nature d'objets qui entre dans la masse des richesses de la colonie a une estimation proportionnelle à son rang et à sa valeur spécifique dans ces mêmes richesses. Je suppose que cent gerbes de bled valent dix moutons, valent un bœuf, etc., cent moutons valent mille gerbes de bled, valent dix bœufs, etc. De cette manière, chaque objet de consommation est comparé avec tous les autres. Vous sentez que les individus qui veulent se procurer les objets nécessaires à leurs besoins, sont obligés de fournir la quantité équivalente des choses de la production desquelles ils sont chargés. D'un autre côté, tout est calculé et balancé de sorte que chaque profession peut aisément fournir ce dont elle est chargée, sans succomber sous le poids des travaux, et que ce qui est fourni pour toutes excède de plus d'un tiers les besoins

de la communauté. Il en résulte l'abondance publique et particulière.

« Tout, dans un pareil état de choses, est donc établi sur le calcul judicieux des besoins primitifs et secondaires, comparé avec les travaux et les moyens qu'exige la production des objets propres à les satisfaire.

« Ainsi, les superfluités mêmes entrent dans le calcul des besoins, comme propres au bonheur. Sur cent hommes, par exemple, si dix sont employés à des superfluités, c'est pour les cent ensemble, et elles sont distribuées à raison du goût que chacun en a. Chaque individu peut donc y atteindre.

« Voilà les principes sur lesquels est fondée ma colonie. »

Cette exposition pétrifia d'admiration Prosper, Silinski et les académiciens. Homme sublime ! s'écria le Polonais, vous avez trouvé la solution du problême du meilleur ordre

de choses. Oh ! que j'étais loin d'avoir des vues si profondes, lorsque je tentai d'appeler au bonheur la barbare Lithuanie ! Mais quels sont les rouages que vous employez pour maintenir un pareil ordre ?

« Ils sont bien simples, répartit le législateur : un conseil de *Sachems*, ou vieillards, détermine tous les ans la quantité des objets de consommation et d'usage, en raison de l'augmentation de la population. Il examine sagement s'il doit retrécir ou agrandir le cercle des besoins, pour rendre la peuplade heureuse, et se sert de l'expérience du passé pour mieux fixer l'avenir. Il fixe le nombre des individus d'une profession, selon qu'elle en exige plus ou moins, et en crée une nouvelle d'utilité ou d'agrément, dont on a senti le besoin, selon qu'il y a des individus disponibles. Des terres vastes et fécondes sont données à la profession

agricole ; des ateliers sont établis pour les objets qui ne peuvent se faire avantageusement qu'en commun ; les autres se fabriquent à la volonté des individus. Les objets de consommation apportés par les producteurs, sont déposés dans des magasins publics établis de distance en distance, et les objets d'industrie dans un magasin général, confiés à des gardiens qui distribuent en retour à chaque corps de profession, ou à chaque individu, les objets dont l'un ou l'autre a besoin, et dont la quotité est fixée ou par chaque tête ou par chaque corps de profession. Par exemple, par dix hommes, on ne donne pas plus de dix pains, pas plus d'un mouton, etc.

« La répartition des individus dans chaque profession est faite d'après leur vocation ou leur disposition. On applique à chacune ceux qui y ont le plus d'aptitude, sans distinc-

tion de famille. Point de rangs, tous sont égaux. La seule inégalité consiste dans quelques honneurs et quelques prérogatives attachés aux fonctions exercées par les hommes qui ont l'administration, comme les membres du conseil des Sachems, les gardiens des dépôts publics, les surveillans et autres; et cela est encore calculé dans la masse des besoins de la communauté.

« Le Gouvernement est bien simple : il réside dans ce même conseil des Sachems, dont les membres sont élus parmi les hommes qu'une grande sagacité et une longue expérience ont rendu dignes de ces fonctions. Ce conseil est présidé par un seul chef électif et à vie. C'est moi qui le suis maintenant comme fondateur.

« Ainsi, ma colonie est République, puisqu'elle est sous le régime de la communauté; elle est Monar-

chie, puisqu'elle est gouvernée par un seul homme. O mes amis! il ne peut exister de bon Gouvernement sans un seul chef! J'ai établi la Monarchie dans la République, comme on établit le gouvernail dans le vaisseau.

« Vous voyez que, dans une pareille constitution de choses, nul ne peut craindre de tomber dans l'infortune. Hélas! la société n'est-elle pas une association où tous mettent les biens et les maux en commun? Ne sommes-nous pas des frères qui devons partager les misères de cette vallée de larmes? Si le vénérable laboureur voit ses moissons ravagées par quelque fléau destructeur, ou sa maison consumée par le feu du ciel, faut-il qu'il supporte seul cette calamité, tandis que celui-là, tranquille au milieu de sa famille, ou cultive son champ que les eaux ont fertilisé, ou exerce quelque art sédentaire sous

son toit que la foudre a respecté? L'isolement des intérêts est donc un principe contraire aux bases de la société, et la communauté seule est la base du bonheur. Par conséquent point d'indigens, point de méchans dans ma colonie. Les arts et le luxe, partout le privilège de quelques hommes, sont ici au profit de tous. Les vices ne peuvent y germer, les crimes ne peuvent y éclore, puisque tous moyens surabondans leur sont ôtés par la constitution même des choses; et leurs deux grandes causes, la nécessité et la paresse, sont inconnues. Quelques règlemens de discipline touchant l'ordre des obligations des individus envers la patrie composent toutes les lois.

« De même que dans les anciennes républiques tout mâle est soldat; chacun a ses armes, et tous les jours, un cinquième des hommes en état de porter les armes, est exercé. Des

exercices violens, des jeux guerriers et gymniques, telles sont les récréations du sexe fort, tandis que les soins de la famille, et la pratique des occupations sédentaires sont le lot du sexe faible, qui, par les graces et la sagesse, sait captiver l'autre.

« D'après cela, si vous considérez combien des hommes qui se livrent à de pareils amusemens, qui vivent d'une manière frugale, saine et agréable, doivent avoir de vigueur physique et morale; si vous considérez combien la vie privée a de charmes pour eux; si vous considérez combien, ignorant toute passion factice, ils sont accoutumés à chérir leurs familles, vous jugerez de ce qu'ils pourraient être, lorsque, devenus soldats, ils combattraient pour une patrie qui fait tout pour eux. Peut-être auront-ils occasion d'employer leur courage pour elle. Aucun d'eux ne peut jamais la haïr, l'intérêt gé-

néral étant formé de celui de chacun. L'émulation y règne, mais sans rivalité ; car c'est la rivalité qui a causé la ruine des grandes nations ; et si cette association s'agrandit, elle n'altérera point ses bases ; car les passions et les intérêts y étant ainsi rendus *convergens*, elle sera toujours à l'abri des révolutions et des subversions, résultats inévitables et de la corruption des individus *trop bien traités* de la société, et du malheur de ceux qui le sont *trop mal.* »

Grand homme ! s'écria Silinski, souffrez que je vous appelle ainsi ! Vous avez surpassé *Minos*, *Solon*, *Lycurgue*, *Zaleucus* et *Numa* ! Jamais *Sparte* ni *Rome* ne furent comparables à votre *République*. Jamais homme n'a connu comme vous les fondemens et le but de la société humaine. Oui, c'est de la répartition des richesses sociales que dépend le bonheur des individus, et non de

préceptes abstraits et de pratiques austères. Les législateurs passés n'ont jamais su faire que des *marchands*, des *moines* ou des *soldats:* vous seul avez fait des hommes.

Vertueux Polonais, répondit le législateur, je n'ai consulté que mon cœur et la raison. En méditant sur le bonheur, j'ai cru en trouver les vrais principes; d'autres ont pu les trouver comme moi.

Mais, dit M. de Kerbriand, vous ne parlez pas de la religion de votre colonie? Je n'en ai pas parlé, répondit le vieillard, parce que je ne suis pas entré dans le détail des institutions qui y sont établies. C'est celle de la primitive Eglise des Chrétiens. On s'assemble dans un temple, qui est cet édifice surmonté d'un dôme que vous voyez là-bas. On y rend hommage à la Divinité; on y jure de s'aimer tous, et d'exercer la charité les uns envers

les autres. Puis, après des chants harmonieux, on fait un léger repas en signe de communion, et pour resserrer les liens de la fraternité. Après demain arrive le dimanche, jour où se font ces cérémonies religieuses; vous y assisterez, vous serez témoins des hommages religieux qu'adresse à la Divinité un peuple innocent et vertueux.

Il les conduisit ensuite dans divers établissemens publics, où ils eurent lieu d'admirer l'ordre qui y régnait, et les principes bien entendus sur lesquels ils étaient dirigés. Tels étaient les magasins ou dépôts, où les gardiens recevaient les denrées ou objets d'industrie, et délivraient les *retours* sans qu'ils eussent besoin de tenir de registre ni de donner de reconnaissance. La bonne foi et la mémoire étaient les seuls moyens employés de part et d'autre dans les distributions; seu-

lement ils tenaient note à la craie des entrées et des sorties, pour rendre compte au Conseil et à eux-mêmes.

Ensuite il les mena dîner dans une espèce de *caravansera* ou maison destinée, soit aux malades, soit à ceux qui étaient obligés de s'éloigner de chez eux pour affaires, soit aux étrangers s'il en survenait dans la Colonie. Ils y furent aussi bien servis que chez le Législateur.

Après le repas, Silinski et Prosper lui témoignant le désir de savoir comment il était venu fonder une Colonie dans les déserts, il leur dit : « Je me nomme Herbert. Né d'une illustre famille, j'occupais un haut rang dans la magistrature ; et vivant dans la société des *Turgot* et des *Malesherbes*, je fus un de leurs admirateurs, et le sectateur le plus zélé de leurs principes libéraux et philantropiques. Je partageais ma vie entre

les fonctions de ma charge, les lettres, la philosophie et les affections du cœur. Une épouse que j'adorais fesait le charme de mon existence ; un frère chéri était l'objet de mon amitié, tandis que je répandais autour de moi de nombreux bienfaits sur les infortunés à qui je fesais part de la moitié d'une fortune immense. La révolution française étant arrivée, chargé par la confiance populaire de l'exercice d'honorables fonctions, je n'embrassai aucun parti que celui du bien public. Vous savez que l'ambition et l'intrigue sont venus renverser l'ouvrage des gens de bien, et convertir en guerre d'extermination une révolution dont le but était de ramener le règne de la justice sur la terre. Voulant empêcher le peuple égaré par des méchans, de commettre des crimes qui devaient le conduire au malheur, je devins l'objet de sa haine comme je

l'avais été de son amour, tant un peuple corrompu est versatile dans ses idées, et instable dans ses sentimens! Bientôt je fus obligé de me soustraire à sa fureur; mais, ô mes amis! ma douleur ne me quittera qu'à la mort! Pendant qu'éloigné de ma maison, je leur dérobe ma tête.... les cruels prennent pour victimes.... mon épouse et mon frère..... Je passe sur ces événemens cruels. Hélas! si j'eusse été sur les lieux, j'aurais été me présenter à leurs coups pour sauver des têtes si chères!

« Après ces tragiques infortunes, je fuis et quittai la France en déplorant l'aveuglement de mes compatriotes, malgré les maux qu'ils venaient de me faire. Plus de la moitié de ma fortune était dans des banques étrangères, et je n'avais point d'enfans. Je passai en Angleterre, où j'avais des fonds placés, et j'y réalisai ce que je possédais hors de ma patrie:

après cela je quittai l'Europe et vins en Amérique.

« Etranger dans une autre terre où je n'avais ni famille ni amis, je me voyais séparé des lieux qui m'avaient vu naître, après y avoir éprouvé les plus cruelles infortunes. Les déserts seuls pouvaient convenir à un homme que le malheur avait isolé sur la terre, lorsque les glaces de l'âge blanchissaient déjà sa tête. Je formai la résolution de vivre éloigné de tout pays policé, et d'aller chercher parmi les sauvages des vertus que je ne trouvais point parmi les peuples civilisés, mais avec l'intention de tâcher à l'imitation de Penn, de leur faire goûter quelque sociabilité. Ainsi c'est en voulant conduire des hommes au bonheur, que je cherchais à me venger des maux que m'avaient faits d'autres hommes. Je m'associai une centaine d'individus de tous états, mécontens de leur

sort ; et après avoir acheté une grande quantité d'instrumens de différens arts et métiers, et spécialement d'agriculture, ainsi que des graines des différentes plantes usuelles, je m'embarquai avec eux sur le *Mississipi*, pour m'aller établir au loin dans les déserts. Après avoir remonté le fleuve pendant deux cents lieues, nous débarquâmes sur la rive droite, nous nous enfonçâmes dans les terres, et nous arrivâmes sur le bords de la rivière aux *Cannes*, celle où vous avez fait naufrage. Nous y trouvâmes les *Apaches* nation de sauvages peu nombreuse, mais brave, descendant des anciens Mexicains, qui après la prise de *Mexico*, s'étant réfugiés dans les déserts, y avaient conservé leur liberté depuis plus de deux siècles, et avaient long-tems nourri une haîne implacable pour les Espagnols, dont le souvenir des forfaits envers leurs

ancêtres, s'était transmis chez eux de génération en génération. Ils vivaient comme dans une espèce de république, n'ayant rien en propre; gouvernés par des chefs qui n'avaient point de pouvoir absolu. Nous trouvâmes en eux cette sincérité de caractère jointe à l'énergie des sentimens, qui appartient aux enfans de la nature. Ils nous laissèrent nous établir près d'eux, et quelques bons offices que nous leur avions rendus, nous captivèrent leur bienveillance. Bientôt notre amitié prit de la consistance. Ayant habité long-tems près de la Louisiane, ils parlaient français. Je gagnai leur confiance. Je leur peignis l'avantage d'avoir une demeure fixe et une subsistance assurée, et je tâchai de leur faire sentir la différence d'un pareil état avec la vie sauvage où ils avaient mille dangers à combattre. Au moyen de quelques arts grossiers, je leur fis

voir combien on obtenait facilement des choses qui leur coûtaient beaucoup d'efforts. Je leur assurai qu'ils pouvaient vivre libres et égaux dans l'état civil, comme dans celui où ils étaient, et qu'ils en deviendraient bien plus redoutables à leurs ennemis. Cette dernière raison fit plus d'effets que toutes les autres, sur des ames en qui l'amour de l'indépendance et de la vengeance était si dominans. Persuadés par mes paroles, ils viennent un jour me demander des lois, et abjurent leur genre de vie. Aussitôt je choisis le meilleur territoire, je les réunis, et nous venons nous établir dans cette vallée. J'applique les uns à l'agriculture, et je fais instruire les autres par nos compagnons dans différens arts. Ils s'adonnent avec ardeur à des occupations si nouvelles pour eux, et y font des progrès qui me surprendraient, si je ne connaissais la facilité

qu'ont les sauvages à tout saisir.

« J'instituai alors dans cette société naissante, le régime de la communauté, régime dont j'avais médité depuis longues années les principes, et dont les élémens étaient déjà répandus parmi eux. J'eus bientôt la satisfaction de voir mon plan réussir, et mes idées se réaliser dans la pratique. Les cent hommes civilisés leur ont servi d'instructeurs, se sont incorporés avec eux par des mariages, et nous les avons bientôt accoutumés à se défaire de leurs habitudes sauvages. Pour adoucir l'âpreté de leurs mœurs, et dissiper leurs superstitions, je leur ai peint la divinité avec enthousiasme. Sans chercher à les séduire par du merveilleux, je leur ai dit qu'elle a envoyé des êtres sublimes pour faire pratiquer la vertu aux hommes, et que sa volonté est qu'ils s'aiment et se traitent en frères. Leurs cœurs

bons ont goûté cette morale, et ils n'ont pas tardé à se dépouiller de leurs préjugés. O! combien les erreurs sont moins enracinées dans l'esprit de l'homme sauvage, que dans celui de l'homme civilisé! Enfin au bout de deux ans, ils ont totalement oublié leur ancienne condition, et sont devenus capables de la plupart des arts utiles à la vie et au bonheur. L'écriture, la sculpture, et autres arts difficiles leur sont encore inconnus. J'attends pour les leur faire apprendre un tems plus convenable et une population plus nombreuse; car les moyens ne doivent se compliquer qu'en raison des difficultés de la pratique. Je n'ai pu les instruire que par degrés; mais la génération qui les suivra aura fait des progrès rapides dans la civilisation. Une mine de fer découverte près d'un torrent, nous assure la possession des métaux, et des car-

rières abondantes de toutes sortes de pierres se trouvent dans les montagnes. Ainsi nous avons les moyens de nous passer de tout le genre humain. Nous sommes inconnus à l'Amérique entière. Ces montagnes qui entourent la vallée, la rendent d'un accès difficile. Toute cette peuplade enfin est si heureuse par les règlemens que je leur ai donnés, qu'aucun de ceux qui la composent ne voudrait retourner à la vie sauvage ; et j'ai le bonheur de gouverner des hommes nouvellement et anciennement civilisés, qui ne font qu'une seule famille. Que ne puis-je donner ainsi le même régime à tout le genre humain, et n'en faire qu'un peuple de frères ! »

Les onze auditeurs témoignèrent à M. Herbert, leur admiration du succès qu'il avait obtenu en policant des sauvages, sur des bases aussi extraordinaires, et en les gou-

vernant sans lois, et pour ainsi dire, sans magistrats.

Cependant ils retournèrent à sa maison. Ils lui demandèrent pourquoi il avait pris une demeure isolée, hors de la vallée. J'ai besoin de la solitude, leur répondit-il, pour me livrer sans distraction à l'étude des choses qui regardent ma colonie, et pour me nourrir de ma douleur. Mon séjour sur cette montagne est d'ailleurs utile à l'humanité. J'y puis plus facilement recueillir les étrangers qui s'égareraient, ou qui embarqués sur la rivière seraient entraînés par la cataracte. L'hospitalité est la vertu que je cherche avec plus de sollicitude à inspirer à mes nouveau citoyens. Je veux leur apprendre à aimer tous les hommes comme leur frères, et à lier l'amour de leur patrie avec celui de l'univers. Puisse cette semence d'union jetée dans les déserts, germer quel-

que jour, et en s'accroîssant dans la postérité, devenir un arbre touffu, qui rassemble la race humaine sous l'épais ombrage de ses nombreux rameaux !

En outre, mon habitation est encore utile à mes nouveaux citoyens. La montagne qu'elle occupe est unique peut-être sur le globe, par la variété de latitudes qu'on y trouve; cela vient de sa situation, qui est telle, que très-haute sans être rapide, fesant face d'un côté à un territoire découvert, et fesant réverbère avec les montagnes qui en sont voisines par la correspondance de ses angles, une chaleur excessive règne au pied qui regarde le midi, tandis qu'une température moyenne règne de l'autre côté, et à une certaine élévation. Le vaste jardin qui en occupe un tiers, sert de pépinière à toute la colonie : c'est là qu'on vient chercher les arbres

dont on a besoin. Une si grande plantation me serait inutile à moi seul.

Après plusieurs autres discours, ils le quittèrent pour aller se reposer des fatigues de cette journée, et aller causer entr'eux de tout ce qu'ils avaient vu et entendu.

Il faut convenir, dit Prosper, que c'est quelque chose de bien étonnant, qu'une république fondée par un émigré français. Elle est, dit Silinski, bien au dessus de la *république de Platon*, de l'*Utopie* de *Thomas Morus*, et de toutes les républiques qu'on a inventées. Je crois que ce pays-ci vaut bien celui d'*El-Dorado*, quoiqu'il ne s'y trouve pas tant d'or et de pierres précieuses, et qu'on n'y connaisse point de physiciens qui fassent des machines aérostatiques. Pour moi, dit M. Kerbriand, je trouve la république qu'établirent les *jésuites au Paraguay* bien supérieure à celle-ci, parce que

chacun y recevait le fouet de son curé, quand il avait péché. Du reste, il soutint qu'une société d'heureux n'était pas agréable à la divinité; et c'est bien à dessein, disait-il, qu'on a rendu jusqu'ici le peuple bien malheureux dans certain pays, parce que c'est un sûr moyen de lui faire gagner le ciel.

Vous avez du génie, lui dit Prosper, et vous donnez des raisons que personne n'a jamais données. Oh! ce n'est rien encore, reprit M. de Kerbriand, je compte bien faire part aux peuples de l'Europe, d'une foule de considérations neuves que j'ai imaginées dans les déserts.

CHAPITRE IV.

Prosper se trouve dans une bataille.

Le lendemain matin, Silinski dit à M. Herbert, en présence de ses compagnons : vénérable législateur, recevez-moi au nombre de vos citoyens. Assez long-tems j'ai été en butte aux coups de l'adversité ; assez long-tems j'ai été errant. Je n'ai plus d'espoir de trouver le règne de la justice sur une autre terre, où je ne pourrai plus rien faire pour mon bonheur, ni pour celui des autres ; ainsi qu'irai-je faire plus loin ? Je ne refuserai pas de consentir à votre proposition, répondit M. Herbert. Si vous croyez trouver le bonheur parmi nous, vous y serez reçu avec joie. Je serai trop orgueilleux d'habiter le même pays avec vous. Les compagnons de Silinski furent surpris de sa demande

dont il ne leur avait point parlé. Prosper dit que ce pays là lui plaisait beaucoup aussi ; mais que le souvenir d'une maîtresse chérie le rappelait en Europe. Un des académiciens las de courir le monde, renonçant aux vanités littéraires, et considérant qu'il pourrait faire de riches collections dans ce pays là, imita Silinski, et les quatre matelots russes aimèrent mieux rester dans un pays délicieux, où ils étaient égaux avec tout le monde, que de retourner en Russie, recevoir le knout au service de l'impératrice. M. Athénion ne voulut pas rester parmi des gens si contens de leur sort, et qui ne voudraient pas croire que tout est mal. M. de Kerbriand dit qu'il habiterait volontiers cette colonie, si elle reconnaissait l'autorité du Pape.

M. Herbert agréa ces six nouveaux citoyens. Il désigna les profes-

sions où les matelots seraient incorporés, et nomma Silinski et l'académicien membres du conseil des *Sachems*, tant à cause de leur âge, que des grands services que leurs lumières les mettaient dans le cas de rendre.

A peine avait-il fait cette réception, que trois des siens vinrent lui annoncer qu'une multitude d'hommes armés cherchaient à pénétrer dans la vallée. Cette nouvelle le frappa d'étonnement. Quels peuvent être ces ennemis, s'écria-t-il? cinquante lieues d'un pays impraticable nous séparent de toutes les nations. Qui a pu porter des hommes inquiets ou avides, à venir troubler la paix dont jouit un peuple inoffensif? Allez, dit-il, à ces trois messagers, allez dire au conseil, qu'il fasse mettre sous les armes tout ce qui est en état de marcher pour la défense de la patrie:

je vais moi même me transporter dans la vallée.

Aussitôt il se prépara à partir. Amis, dit-il à Prosper et à ses compagnons, restez ici, vous y serez au moins en sûreté jusqu'à l'issue du combat. Si nous sommes vaincus, vous ne me reverrez jamais; mais j'aurai soin de vous en faire avertir par quelqu'un. Il est un sentier que j'ai fait pratiquer à l'ouest de cette montagne, et qui vous conduira vers une petite rivière à trois lieues au dessous de la vallée. Là, vous trouverez un canot sur lequel vous pourrez vous embarquer avec tout ce que vous jugerez nécessaire d'emporter de cette maison. Vous arriverez dans le Mississipi, dont le cours vous portera dans quelque colonie.

Je vous suis, lui-dit Silinski. Puisque vous m'avez reçu citoyen de votre république, je dois combat-

tre pour elle. Prosper dit qu'il ne resterait pas oisif pendant qu'on se battrait, les quatre matelots demandèrent des armes, et M. de Kerbriand même manifesta une ardeur héroïque. Mais M. Athénion et ses collègues alléguèrent qu'ils n'avaient jamais fait la guerre qu'avec leurs plumes; que les savans étaient neufs dans les combats, et dirent qu'ils resteraient dans la maison.

M. Herbert ayant accepté les offres des sept héros, il se hâta de partir avec les trois messagers. Arrivés dans la vallée, ils trouvèrent tout en agitation ; mais un effroi pusillanime ne s'était pas emparé des esprits.

Le conseil des Sachems vint au devant de M. Herbert, et lui dit qu'il remettait à sa sagesse le soin de sauver la patrie. Toute la population était accourue et rassemblée. Conduits dans l'endroit où les forces

de la colonie étaient réunies, Prosper et Silinski, virent six cents hommes d'infanterie rangés en bataille, armés de fusils. Ils étaient habillés fort légèrement, et ils avaient des cuirasses et des brassarts bien souples, pour les garantir sans nuire à leurs mouvemens. M. Herbert donna des armes à M. de Kerbriand et aux matelots, et il dit à Silinski : Ami, vous avez commandé des armées ; menez donc au combat un peuple intrépide, à qui votre expérience de la guerre sera nécessaire. Je remets entre vos mains le sort de ma colonie ; prenez le commandement de ces six cents hommes ; c'est une armée peu nombreuse ; mais je doute que jamais il y en ait eu une plus brave. Et vous, ami, dit-il à Prosper, soyez le second de votre illustre compagnon : vous verrez tous les deux ce que peut un peuple innocent et courageux, lorsqu'il com-

bat pour défendre ses foyers. Silinski et Prosper acceptèrent le commandement, et promirent de faire tout ce qui serait humainement possible. Silinski voulant savoir comment ils combattaient, les fit manœuvrer. Jamais troupe européenne ne s'en acquitta mieux. Ils tournaient à droite et à gauche, allaient en avant, en arrière, par pelotons et en colonne, et chargeaient à la baïonnette avec une précision incroyable ; et puis jetant leurs fusils en un clin-d'œil, ils chargeaient le sabre ou la hache à la main.

M. Herbert fit armer tout ce qui restait de jeunes gens, pour les joindre aux six cents hommes d'élite. Les vieillards même, qui, malgré leur grand âge, étaient encore vigoureux, voulurent combattre. Il n'y avait pas, jusqu'aux femmes et aux enfans, qui ne voulussent aussi y prendre part ; mais on les réserva

pour être utiles aux combattans. Ainsi c'était une véritable *levée en masse.*

Cependant on apprit qu'une grande quantité de troupes inconnues, répandues dans les montagnes, menaçaient la vallée. Silinski ordonna qu'on se portât en avant, pour les empêcher d'y déboucher. M. Herbert se mit à la tête de son peuple et le harangua. Tous lui répondirent par de grands cris. Et les hommes entonnèrent un chant de guerre, accompagné de gestes de fureur, et de démonstrations de haine, absolument suivant la coutume des sauvages. Beaucoup d'entr'eux, qui l'étaient de naissance, peu avant d'être policés, avaient arraché les chevelures de leurs ennemis. Après cela, la population des Apaches se mit en marche.

Quand on eut fait trois lieues, on trouva l'ennemi qui, ayant déjà

franchi les montagnes, entrait dans la vallée. En voyant arriver tant de monde, il se rangea en bataille. C'étaient des Espagnols. Ils étaient à-peu-près deux mille fantassins. Un homme en robe noire paraissait commander cette armée. Silinski fit ranger la sienne aussi en bataille. Les six cents hommes d'élite étaient en tête, et les non combattans étaient sur les derrières, spectateurs attentifs qui voulaient savoir quel serait leur destin. M. Herbert était toujours présent.

Les Espagnols envoyèrent un parlementaire, qui apportait une sommation aux Apaches de se soumettre à Sa Majesté Catholique, attendu que ceux-ci descendaient des Mexicains, dont le roi *Montézuma* avait été vaincu par les troupes de *Charles-Quint*, il y avait trois cents ans; *item* d'obéir à la sainte Inquisition. M. Herbert fit demander aux Apaches

s'ils consentaient à reconnaître l'autorité des anciens tyrans de leurs aïeux. Tous répondirent, avec de grands cris, qu'ils aimaient mieux mourir que d'obéir aux Espagnols.

Aussitôt Silinski fait marcher obliquement son armée, pour prendre les Espagnols en flanc. Les Apaches donnent avec furie sur eux. Les Espagnols étonnés d'une pareille attaque, commencent à plier. Prosper à cheval, un sabre à la main, tuait tout ce qui se présentait. Mais l'homme noir, qui se tenait sur les derrières, où il priait avec ferveur, accourut, et les rallia en leur parlant du paradis. Il était comme un possédé. Les Espagnols animés par un si beau motif, reviennent à la charge, et font à leur tour plier les Apaches. M. Herbert, de son côté, ainsi que l'homme noir, parcourait les rangs et animait les Apaches, en leur parlant du salut de leurs

familles et de leurs habitations. Ceux-ci, en vrais Spartiates, tenaient leurs rangs serrés, et se fesaient tuer plutôt que de céder. Tout-à-coup M. Herbert est blessé d'une balle dans la poitrine, et on est obligé de l'emporter. Les Apaches, au lieu d'être consternés de cet événement, redoublent de fureur, et se battent avec rage pour venger leur législateur. Prosper, à la tête des quatre matelots, comme lui à cheval, extermine tout ce qu'il rencontre. C'est ce perfide moine, disait-il en parlant de l'homme noir, qui donne tant de courage aux Espagnols. Si je peux l'occire, ils croiront que Dieu est contre eux, et nous en aurons bon marché. En même temps il cherche à l'atteindre. Après avoir haché tout sur son passage, il parvient jusqu'à lui. Il saute dessus avec fureur, le prend par son capuchon, quoiqu'il eût un

poignard à la main, et il lui donne un si furieux coup de sabre, qu'il le fait tomber mort sur ses deux genoux. O miracle! comme si ce saint homme eût été un talisman pour les Espagnols, en le voyant tué, les armes leur tombent des mains. Les Apaches en font une boucherie horrible, et les immolent comme des moutons. Beaucoup prennent la fuite; mais les Apaches qui étaient d'anciens chasseurs, les attrapent à la course. Silinski cependant ordonne qu'on les fasse prisonniers, et qu'on les épargne. Les Apaches, quoique hors d'eux, lui obéissent. Après quatre heures de combat, l'armée espagnole est détruite; quatre cents seulement sont amenés à M. Herbert, qui était auprès d'un arbre, et frappé d'un coup mortel. Les Apaches lui demandent la permission de les exterminer tous pour le venger. Non,

mes frères, leur dit-il d'une voix mourante, la seule grace que je vous demande avant de mourir, c'est de pardonner à vos ennemis; ils sont sans défense et en votre pouvoir: ainsi vous devez respecter leurs jours. Si j'ai jamais acquis quelques droits à votre amour et à votre reconnaissance, je l'exige. Tous le lui promirent.

Et vous, dit-il en s'adressant à un colonel espagnol, le seul officier de marque qui eût échappé au carnage, qui a pu vous porter à venir attaquer un peuple qui ne vous a rien fait?

Vertueux chef de ce brave peuple, répondit le colonel, je n'ai fait qu'obéir aux ordres qu'on m'a donnés. L'inquisition du Mexique ayant su, il y a six mois, par un déserteur de votre colonie, quelles étaient ses lois et son régime, et le lieu où elle est située, a sollicité le vice-roi

d'envoyer des troupes contre elle, lui représentant que ses habitans étaient une société de *révolutionnaires* qui se formait dans le désert. Le vice-roi, obligé de céder aux clameurs populaires, a envoyé pour la détruire trois régimens, dont il a été obligé de donner le commandement à l'inquisiteur, qui est le moine qu'on vient de tuer, et qui avait juré de faire brûler jusqu'aux petits enfans. C'est le même déserteur qui nous a guidés jusqu'ici.

Faut-il qu'il se trouve un perfide dans une société de frères, reprit M Herbert!..... Quel mal il a causé! Allez, retournez avec vos compagnons, et apprenez à vos compatriotes si les enfans de la nature sont féroces et ne savent pas comme eux pardonner à leurs ennemis!

Mes amis, dit-il en s'adressant aux Apaches, je sens ma fin s'approcher.

je ne regrette pas la vie, puisque je l'ai consacrée à votre bonheur, et que je la perds dans un si beau jour. Vous m'avez bien récompensé de tout ce que j'ai fait pour vous, puisque, par votre courage, vous m'avez prouvé que vous êtes dignes d'avoir une patrie! Aimez-vous toujours, et ne changez rien au fondement des institutions que je vous ai données. Rectifiez seulement dans vos réglemens ce que l'expérience vous indiquera; car rien ne peut être immuable en institutions : il n'y a que les principes qui ne varient jamais. Mes frères! il me reste encore un dernier conseil à vous donner : élisez pour chef ce courageux étranger qui vous a guidés dans le chemin de la victoire. Il en est digne par ses vertus : il a comme moi consacré sa vie au bien des hommes.....

Il ne put en dire davantage : il

expira. Les Apaches témoignèrent leur douleur par des cris et des sanglots, et les Espagnols même pleurèrent

---

CHAPITRE V.

Prosper s'embarque à Panuco.

La consternation devint générale : tous les Apaches pleuraient M. Herbert, qu'ils appelaient leur père, et regardaient comme un dieu ou un envoyé de Dieu. Silinski et Prosper partageaient la douleur commune. Ils donnèrent néanmoins des ordres pour qu'on fît transporter les blessés dans les hôpitaux et caravenseras de la colonie, et ils quittèrent la vallée, pour se soustraire au spectacle de tristesse qu'elle offrait. Revenus dans la maison de M. Herbert avec les quatre matelots, ils trouvèrent leurs camarades de voyage qui fesaient des paquets, et se tenaient prêts à s'enfuir. Ils ne savaient rien de l'issue du combat,

et tremblaient de toute leur force. M. de Kerbriand était revenu dès le commencement, parce que, disait-il, sa conscience ne lui avait pas permis de combattre contre les Espagnols, peuple plein de zèle pour l'Église ; mais il avait prié l'*ange de la paix*, pour qu'il donnât sur les ongles *au démon des combats.*

M. Athénion et ses collègues, qui détestaient les moines et les fanatiques, témoignèrent de grands regrets sur la perte de l'hôte généreux qui les avait sauvés de la mort. Prosper était morne. Silinski avoua qu'il n'avait pas été plus affligé après la bataille de *Macejovice*. Je ne connais, disait-il, que la mort de *Jésus*, qui puisse surpasser en sublimité celle de cet homme vertueux, qui a vécu et est mort pour le bonheur des hommes. Oui, la philosophie inspire un dévouement et un désintéressement aussi sublimes

que la religion! Je ne suis pas de cet avis, objecta M. de Kerbriand. Celui qui se sacrifie dans la certitude d'aller en paradis, a bien plus de mérite que celui qui le fait sans rien attendre; et puis, M. Herbert serait mort bien plus glorieusement, s'il eût été livré aux bêtes, après avoir, comme *Polieucte*, cassé des idoles.

Le lendemain, ils allèrent tous dans la vallée. La consternation était si profonde, que les Apaches avaient resté dans le lieu du combat, sans se coucher et prendre de nourriture depuis la veille. Hommes, femmes, enfans, vieillards, petits et grands, tous étaient abimés de douleur.

Le conseil des Sachems avait fait transporter dans le temple, le corps de M. Herbert. Lorsque Silinski arriva, les vieillards vinrent le prier au nom du peuple, de prendre possession de la dignité que ce législa-

teur lui avait léguée. Il accepta, et entra en fonctions sans autre formalité. Le premier acte d'autorité qu'il exerça, fut de faire enlever les morts qui étaient encore sur le champ de bataille. On trouva sur les corps des Espagnols, grand nombre de scapulaires et de petits saints en or et argent; du reste, on les enterra tout habillés. En fouillant l'inquisiteur tué par Prosper, on trouva sur lui, outre un crucifix d'or fin, un portrait enrichi de diamans d'un grand prix, qui représentait une religieuse fort jolie, et des lettres de l'original, remplies de gaillardises, qui prouvaient les privautés qui existaient entre eux deux, aussi évidemment que la géométrie démontre les propriétés des sections coniques. Les espagnols vivans, en présence de qui se fit cette trouvaille, furieux d'avoir cru que ce moine était un saint homme, se je-

tèrent sur son cadavre comme des loups dévorans, et le mirent en pièces. Le portrait et le crucifix furent donnés à Prosper.

Les corps des Apaches furent enterrés sur le champ de bataille, et il fut résolu par le conseil, qu'on éleverait sur le lieu une piramide à leur honneur, sur laquelle leurs noms seraient gravés.

Le lundi, on fit les funérailles du législateur. On ne prononça point d'oraison funèbre, mais le conseil décréta l'érection d'un mausolée.

Huit jours après, il fut question de renvoyer les prisonniers espagnols. Le colonel était un Castillan qui montrait beaucoup d'éducation et de générosité de caractère. Prosper pour lequel il avait conçu de l'estime, et qui réciproquement en avait aussi pour lui, lui fit part du dessein qu'il avait formé avec M. Athénion et ses autres compagnons,

de gagner un port dans une colonie, pour repasser en Europe. Le colonel lui dit : Je demeure à Panuco, venez avec moi : je connais assez bien ces déserts ; nous suivrons une autre route que celle des prisonniers ; ce sont pour la plupart des bêtes que les prêtres ont rendus féroces. L'Espagnol est naturellement loyal ; mais il n'y a pas de crime qu'il ne commît pour sa religion. Quand nous serions près d'arriver, ils se saisiraient de vous, et vous mèneraient à l'Inquisition ; car quoiqu'on leur ait donné si généreusement la liberté, ils ne se croiraient pas tenus à la reconnaissance envers ceux qu'ils traitent d'hérétiques. Arrivés chez moi, ma maison sera votre azile, jusqu'à ce que vous trouviez l'occasion de vous embarquer. Prosper accepta avec joie cette proposition, qui respirait la franchise et la loyauté. Ceux de ses

compagnons qui n'avaient point voulu rester dans la colonie, sachant cela, furent ravis de trouver une occasion de traverser un pays inconnu sans s'égarer.

Leur départ étant décidé, Silinski vit cette séparation avec douleur. Depuis qu'ils s'étaient connus, Prosper et lui s'étaient liés de la plus étroite amitié, quoiqu'il y eût une grande différence entre leurs humeurs, entre l'énergie réfléchie de l'un et l'impétuosité bouillante de l'autre. Mais Silinski avait trouvé un pays à son gré; il voyait sa vieillesse s'avancer, et n'avait plus rien à attendre en Europe. Pour le mettre lui et ses compagnons en fonds pour leur voyage, il fit fondre tous les bijoux dévots trouvés sur les Espagnols morts, et leur fit donner les lingots; car les Apaches n'attachaient aucun prix à ce métal, dont ils n'a-

vaient aucun besoin par la nature de leurs mœurs.

Prosper ayant fait des adieux tendres à ce véritable et noble ami, qu'il n'espérait peut-être jamais revoir, le quitta, de même que les quatre matelots et l'académicien qui persistaient à rester avec lui, et partit avec ses autres compagnons: le colonel espagnol, et huit prisonniers portaient des vivres pour quelques mois. Quatre Apaches leur servirent de guide dans les Apalachites, et les quittèrent lorsqu'ils furent sortis de ces montagnes.

Le colonel dirigea après cela le voyage, qui se fit plus couramment que celui qu'ils avaient fait avant leur chûte dans la rivière aux Cannes.

Les académiciens se promettaient une belle fortune littéraire avec la relation qu'ils comptaient publier.

Je placerai M. Herbert dans un roman, dit M. Kerbriand; j'en ferai un hermite ; j'y joindrai un bâton, un chien et une cloche, et tout cela sera très-poétique.

Au bout de quarante jours de marche, ils arrivèrent le quarante-unième, à Panuco, et ils allèrent loger dans la maison du colonel. Mais ce jour même un vaisseau Américain mettant à la voile, ils furent obligés de s'y embarquer pour ne pas perdre cette occasion. Ils regrettèrent de n'avoir pas plus de temps pour se reposer, et témoigner leur reconnaissance à ce brave Castillan.

CHAPITRE VI.

Avec qui Prosper se trouve sur ce bâtiment.

Le navire sur lequel Prosper et ses compagnons furent embarqués, se nommait le *Washington*, et allait à Philadelphie. Prosper dit à M. Athénion : Nous voilà enfin hors des déserts de l'Amérique; nous avons de l'argent grâces aux crucifix et aux scapulaires des Espagnols, et nous allons bientôt repasser en Europe; ainsi nous sommes bien heureux. Si je puis retrouver ma maîtresse, je serai satisfait. J'ai remarqué qu'il m'est toujours survenu dans mes infortunes, quelque chose de favorable, qui m'a empêché de succomber tout-à-fait sous la rigueur des circonstances qui me menaçaient.

Vous n'êtes point encore au bout,

lui répondit M. Athénion, donnez vous patience. J'espère qu'il vous arrivera encore ainsi qu'à moi quelque petit malheur, qui prouvera que j'ai raison. Cela peut-il être autrement dans le plus mauvais des mondes !

Un colon et un jeune négociant, étaient les seuls passagers qu'il y eût avec eux tous.

Le premier raconta à Prosper, qu'il était propriétaire à Saint-Domingue; qu'il avait failli être la victime des massacres qui y avaient été faits, lorsqu'on avait donné la liberté aux nègres, et qu'il n'y avait échapé que par l'amitié que lui portaient ses esclaves. Il lui apprit de plus, qu'il avait vendu son habitation, et celle d'une dame voisine de la sienne laquelle il gérait. Prosper lui ayant fait des questions sur cette dame; le créole lui apprit, que c'était une jeune et belle veuve incon-

solable de la mort de son mari. Tout ce qu'il lui en dit excita vivement sa curiosité, et il regretta d'aimer Angélina, parce qu'autrement il aurait cherché à consoler cette belle inconnue.

Le jeune négociant ressemblait trait pour trait à Prosper. Cela fut cause qu'ils conçurent une vive amitié l'un pour l'autre, quoique l'un fût flegme et réfléchi, et l'autre expressif et vif.

Ils se racontèrent réciproquement quelques-unes de leurs aventures, car on aime beaucoup à conter et à parler de soi quand on est en mer.

Au bout de vingt-cinq jours de traversée, le navire remonta la Delaware et les débarqua à Philadelphie. Le jeune négociant voulut avoir chez lui, non seulement Prosper, mais encore ses compagnons qui lui avaient beaucoup plu, savoir: M. Athénion, par sa philosophie

manichéenne; ses trois collègues, par l'élégance de leur élocution; et M. de Kerbriand, par son ton prophétique. Il les pria avec tant de cordialité, qu'ils ne purent refuser.

Ils furent traités chez lui comme ses amis: rien ne leur manquait, ni pour le logement ni pour la table. Il leur fit voir la ville et le port, et leur fit connaître tout ce qui existait de curieux.

Philadelphie offrait le spectacle d'une nouvelle Tyr. On entendait partout résonner les marteaux; des milliers de bras étaient occupés de cent manières; on y voyait régner l'industrie la plus animée. Prosper n'y trouvant ni spectacles, ni filles, ni mendians, ni escrocs, en demanda la raison à son jeune hôte. Celui-ci lui répondit: C'est tout simple, nous avons si peu d'oisifs ici, que la comédie y serait déserte. Quant aux prostituées, aux pauvres et aux fri-

pons, il serait difficile d'en trouver dans un pays, où tout le monde a une existence assurée, et qui offre tant de ressources à ceux qui n'ont rien.

Je vois bien, répliqua Prosper, qu'il y aurait peu de malheureux sur la terre s'il en était de même partout.

Ce jeune homme introduisit ses commensaux dans la société. Mais ce n'était que parmi les hommes; et Prosper fut très-étonné d'apprendre qu'il n'avait point de connaissances en femmes. Je vois bien, disait-il, qu'il ne me ressemble pas en tout. Cependant il le mena quelquefois dans des maisons où il y avait des dames; mais elles prenaient le thé, et fesaient coterie à part. Au surplus, pensa Prosper, je ne me soucie pas de former des liaisons ici, puisque je vais chercher ma maîtresse en Europe. Quant à ses compagnons, ils s'amu-

saient assez bien. Ils se trouvaient souvent dans des repas assez bons, assaisonnés de belles conversations, qui rappelaient aux académiciens les dîners qu'ils avaient faits à Pétersbourg chez les seigneurs, et à M. Athénion spécialement, ceux dans lesquels il avait quelquefois fait à Paris les délices de la bonne compagnie, surtout lorsqu'il disait que tout était mal en buvant des liqueurs fines. Beaucoup de ces repas se fesaient dans la maison du jeune négociant. Il s'appelait *Right Dealer;* il avait une fortune colossale, et jouissait d'une grande considération par la maturité de son esprit. Il n'était pas marié, partageait son temps entre le commerce, le jardinage, la chasse, la lecture et les voyages, parlait peu, et donnait tous les jours de l'argent à quelqu'un. Au fond il ressemblait beaucoup par le cœur à Prosper,

mais leurs humeurs étaient différentes.

Celui-ci lui dit, qu'il n'avait jamais été heureux, et lui raconta son histoire. Right Dealer lui dit que tous ses malheurs venaient de ce qu'il n'avait jamais eu d'idées justes sur la conduite de la vie. Je veux, ajouta-t-il, vous faire connaître mon beau-frère. Vous verrez un homme qui a adopté un système de conduite comme il y en a peu. Il a de vastes connaissances ; il est doué d'un sens profond, et a dans l'Amérique la réputation d'un grand homme ; il a été vice-président des Etats-Unis. Nous irons le voir demain, vous en jugerez.

CHAPITRE VII.

Visite à un personnage distingué.

Le lendemain Right-Dealer mena Prosper et ses autres hôtes à six milles de Philadelphie dans une campagne un peu sauvage sur les bords de la de la Ware.

On les conduisit dans une étable où ils virent un homme qui avait une longue barbe, et qui en costume de bouvier, était occupé à traire une vache. C'était M. *Wisdomlover*, beau-frère de Right-Dealer. Sans se déranger, il leur fit un signe, continua sa besogne; et, quand elle fut finie, il les reçut avec une affectueuse simplicité.

Il avait environ cinquante ans, sa phisionomie était celle d'un patriarche. Right-Dealer lui dit: Voici cinq

étrangers qui ont fait le tour du monde. Oh! messieurs, leur dit-il en riant, vous devez avoir besoin de prendre quelque chose, après un si long voyage : venez d'abord déjeûner pour vous délasser. En même temps il les mena dans sa maison. Il les quitta et revint peu à près avec un costume moins agricole, mais tout particulier et encore plus extraordinaire que celui des Apaches. Ensuite son épouse parut. C'était une femme de trente-six ans, assez belle; mais sans parure et d'une phisionomie froide. On se mit à table. Les cinq étrangers, M. Wisdomlover, huit enfans qu'il avait, son beau-frère et quatre domestiques, tout cela mangea ensemble. On avait servi de plusieurs plats de viandes, de légumes et de fruits; mais M. Wisdomlover et sa famille ne mangèrent que d'une espèce de chaque. Il dit à ses convives que c'était à

cause d'eux qu'il avait fait mettre plusieurs mets sur la table, parce qu'ordinairement lui et les siens ne mangeaient que d'un seul de chacun des deux règnes alimentaires, et que c'était une loi qu'il s'était faite. Du reste ils en eurent un choix abondant. Il leur fit donner du thé, du café et du chocolat; mais conséquens à leurs principes, ni lui, ni sa maison n'en prirent. Voilà un homme singulier, se disaient-ils très-bas.

Pendant ce repas il ne fut tenu aucune conversation amusante ni instructive; on ne fit point d'esprit, on ne parla ni de la politique ni des auteurs ni des philosophes, chose extraordinaire dans un grand déjeûner!

Quand il fut fini, M. Wisdomlover les invita à venir se promener, et il les conduisit dans une manière de jardin qui avoisinait sa maison. Après ces voyages que vous

avez faits, leur dit-il, vous ne trouverez rien d'extraordinaire ici. Je n'ai ni *château*, ni *parc*, ni *meute de chiens*, ni *écuries*, ni *galerie de tableaux*, ni *muséum*, ni *jardin botanique*, ni *cabinet d'antiques*, ni *cabinet de phisique et de chimie*, ni *bibliothéque* à vous faire voir. Point de *bibliothéque*, s'écria M. Athénion! Vous ne lisez donc point? Non, répondit M. Wisdomlover. Ils demeurèrent stupéfaits. Quoi pas même la bible et Homère, s'écria aussi M. de Kerbriand? Non pas même la bible et Homère, répliqua M. Wisdomlover. Quoi! lui demandèrent les académiciens, vous ne cultivez ni les sciences ni les beaux-arts? Du tout, leur répondit-il; je suis assez heureux pour ne point m'en occuper. Oh! cet homme-là est timbré, dirent-ils à part : comment se fait-il qu'il ait été vice-président des Etats-Unis?

Cela m'étonne aussi, leur dit Prosper. Effectivement sa longue barbe, son étrange costume et ses réponses pourraient le faire croire un peu fou; c'est quelqu'un de ces originaux dont tous les pays anglais et *anglo* abondent. Right-Dealer aura voulu nous amuser.

Eh! comment pouvez-vous vivre ainsi, dit M. Athénion à cet ennemi de la lecture? Je vis heureux, lui répliqua-t-il, en suivant la marche toute simple que la nature a tracée à l'homme.

Mais, reprit M. Athénion, comment peut-on être heureux sans s'occuper de théâtre, d'épigrammes, de contes, de romans, d'histoire? Je ne sais, repartit M. Wisdomlover, comment au contraire on peut l'être avec tout cela. Quoi! lui dit Prosper, ce n'est pas dans la culture de l'esprit que vous faites consister le bonheur? Non, répondit M. Wis-

domlover, et je crois que la culture de l'esprit, ainsi que la variété des goûts fait le malheur des hommes. Eh! quel est donc, reprit Prosper, le principe que vous avez suivi pour être heureux? car cela m'intéresse beaucoup?

Le voici, répliqua M. Wisdomlover, ce n'est point un secret de chimie: c'est de n'agir que d'après soi! Quoi! reprit Prosper, ne sommes-nous pas obligés de faire comme les autres? Je ne suis pas de cet avis, répartit encore M. Wisdomlover. L'expérience et la méditation m'ont prouvé que c'est la dépendance de la société qui s'oppose à notre bonheur; que c'est parce qu'on attache trop d'importance à ménager l'opinion et à capter le suffrage de ses semblables qu'on se rend leur esclave. Je ne connais pas de préjugé plus dangereux que celui de se conformer à l'esprit de corps; car c'est

ainsi qu'on peut appeler l'esprit général. Parce que je suis dans une société corrompue, faut-il que je sois corrompu aussi? Si j'habite la Tauride, faut-il que j'égorge ceux qui font naufrage, parce que c'est la coutume de mes compatriotes? Je ne cherche point à primer sur les autres, ainsi il m'importe peu qu'ils me trouvent discordant.

Les hommes qui portent l'esprit de corps dans leurs moindres actions, pourraient trouver insociable un pareil systême; je ne les en empêche pas, qu'ils en pensent ce qu'ils veulent. Je vis pour moi, et non pas pour les autres. On ne peut en conclure que je tombe dans l'égoisme; je le déteste. J'ai toute ma vie fait communauté d'intérêts avec mes semblables; je crois même que c'est un devoir impérieux. J'ai combattu pour ma patrie, j'ai contribué à son indépendance, j'ai prodigué ma fortune pour

elle, je l'ai servie dans les camps et à la tribune ; ainsi ma dette est payée. Tous les ans je consacre les quatre cinquièmes de mon revenu à l'établissement d'individus sans fortune, à favoriser les défrichemens, les manufactures, à faire face aux dépenses publiques, à accroître la prospérité de l'état de *Massassuchett* dont je suis citoyen ; ainsi je crois avoir acheté assez le droit d'être indépendant dans mes opinions et ma manière de vivre. Tant que j'ai été nécessaire à la société, je me suis dévoué pour elle. J'ai gouverné presque seul la République, et j'ai refusé d'en être le chef, parce que d'autres citoyens pouvaient le faire encore mieux que moi. Enfin, je me suis livré sans réserve à mon bonheur, après avoir donné une partie de ma vie à l'intérêt des autres.

Cette manière de voir, reprit Prosper, a été partagée par de

grands hommes, qui préféraient la solitude aux tourbillons du monde; mais, dans cette solitude, ils s'adonnaient pourtant à des jouissances de toute espèce, soit de l'esprit, soit des sens. *Anacréon*, *Horace*, *Dioclétien*, *Amédée* en sont des exemples.

Je n'approuve pas la morale d'*Anacréon* et d'*Horace*, et je n'ai pas l'avantage d'avoir été empereur ni roi, répliqua M. Wisdomlover. Ces grands hommes ne nous ont pas parlé de l'ennui et de la satiété qu'ils ont éprouvés; d'ailleurs l'homme ne doit pas être inutile et à charge à ses semblables. Je ne suis pas de ceux au plaisir desquels il faut que tout l'univers contribue. Pour qu'il y ait cinq à six cents heureux comme cela sur la terre, il faut que toute l'espèce humaine soit esclave ou misérable. L'usage des jouissances m'en a fait sentir le danger; l'étude m'a fait connaître le néant des con-

naissances. J'ai reconnu par expérience que plus on a de besoins, plus on est malheureux ; car dans notre constitution il n'y en a qu'un certain nombre de primitifs. Or si on les subdivise, on ne les augmente pas de quantité, et ils deviennent bien plus difficiles à satisfaire. En effet, si la nature ne nous a donné que dix besoins, nous ne pouvons en avoir cent qu'en les divisant, et chacun des nouveaux est une fraction de ceux-là. Moi j'aime mieux m'en tenir à ces dix-là, tels qu'ils sont, parce qu'ils sont plus faciles à satisfaire. Il en est de même des passions. Comme elles servent à notre bonheur, le petit nombre de celles que la nature nous donne suffit, et elles ont chacune bien plus d'intensité, et moins de danger quand elles sont entières que subdivisées. Ce sont les passions factices qui causent tant de maux. Elles usent l'ame à

force d'émotions, exigent un aliment et des soins continuels, et rendent les hommes malheureux.

En un mot, un besoin, ou une passion, ne peut s'accroître qu'aux dépens d'un autre besoin ou d'une autre passion ; or, c'est l'équilibre des uns et des autres, qui seul peut procurer cette harmonie qui est nécessaire au bonheur.

Le trop grand nombre d'idées engendre le trop grand nombre de besoins et de passions. La nature ne nous a donné qu'une somme de force pour les sensations et les perceptions ; nous ne pouvons pas la surpasser. L'équilibre des idées est donc aussi nécessaire que celui des passions et des besoins. En un mot, l'ame s'accroît toujours aux dépens du corps, l'esprit au dépens du cœur, la mémoire au dépens de l'esprit, l'imagination aux dépens du jugement ; c'est le défaut total d'é-

quilibre qui cause la folie ou la méchanceté. Les hommes de génie, les gens extrêmement vertueux même, ne sont plus dans l'ordre naturel. En donnant à une de leurs facultés, une supériorité trop prononcée sur les autres, ils ont rompu l'harmonie de la nature. Ils peuvent être utiles à leurs semblables; mais, à coup sûr, ils sont presque toujours nuisibles à eux-mêmes. Tel fait la gloire des nations ou du genre humain, dont le cœur est déchiré, ou qui est malheureux dans la vie privée. Aussi examinez les modèles que les anciens vous représentaient dans la sculpture, ce sont des têtes froides, des physionomies peu mobiles; le calme qui domine dans leur régularité, indique cet équilible moral qui est la belle nature.

Examinez les sciences, vous en trouverez peu de réelles. Les trois quarts d'entr'elles sont relatives aux

conventions des hommes. Les langues sont des sciences de mots; la jurisprudence est une science d'intérêts convenus et relatifs; les mathématiques renferment bien des abstractions inutiles; la physique elle-même est bien futile, quand elle n'a pas notre utilité pour but; la littérature et les beaux arts, ne servent qu'à nous peindre des faits et à nous exprimer des passions dont la connaissance est plutôt nuisible qu'utile. Il en est ainsi de presque tout ce que nous savons qui n'est pas directement utile à nos besoins.

En résumé, vivre pour soi, n'avoir d'autre commerce avec la société que les intérêts, ne pas étendre ses idées au delà des choses utiles, et se restreindre dans le cercle des besoins primitifs, voilà ma doctrine.

J'ai renoncé à toutes les jouissances factices, j'ai abjuré toutes les connaissances inutiles, je ne lis que

des traités de *jardinage*, d'*agriculture*, de *physique usuelle*, et autres de nécessité. Je ne lis plus aucun auteur grec, français, latin ni anglais, *Homère*, *Virgile*, *Platon*, *Sénèque*, *Tacite*, *Racine*, *Pope*, *Boileau*, *Corneille*, *Buffon*, *Voltaire*, *J. J. Rousseau*; je ne connais plus tout cela que par les souvenirs. Bientôt je ne les connaîtrai plus que de nom. J'ai oublié beaucoup, et je cherche à oublier tout. Qu'ai-je besoin d'être informé des forfaits qui se sont commis il y a deux mille ans, à deux mille lieues d'ici? Qu'ai-je à faire de me pénétrer des élégies de Tibulle? de me réjouir des orgies d'Horace ou des débauches de Néron? de m'intéresser aux maux de Priam, ou de m'indigner contre Atrée? Que gagnerai-je à m'apitoyer sur la mort de Socrate, ou sur les malheurs d'Héloïse et d'Abeilard? Où me mènera mon admiration pour la

vertu des grands hommes? Que me font à moi les souffrances de l'un et les jouissances de l'autre, puisque je ne peux ni faire cesser les unes, ni partager les autres? Tout cela ne sert qu'à m'indigner ou m'attendrir sans fruit, et à enflammer des passions qui ont assez d'énergie par elles-mêmes, sans que je leur en donne encore. Content de vivre éloigné du tourbillon de la société, je borne mes idées aux soins de ma maison, mes occupations à l'agriculture; je place mes jouissances dans les affections conjugales et paternelles, dans les habitudes domestiques; et n'étendant pas mes idées au delà de ce qui m'entoure, je puis dire avoir enchaîné le bonheur.

Mais, dit Prosper en lui-même, cet homme-là est loin d'être fou! Il ne chercha pas à lui faire d'objections; les académiciens eux-mêmes, en lui disant qu'ils ne partageaient

pas ses opinions, lui avouèrent qu'il fallait bien du temps et de la *dialectique* pour pouvoir lui répondre. M. Athénion cependant, lui-dit : Est-ce qu'il est possible d'être heureux dans un monde où tout est si mal ? Je ne vois pas, répondit M. Wisdomlover, que tout y soit si mal. Mais les calamités physiques et morales, objecta M. Athénion ? M. Wisdomlover répliqua : Les calamités physiques sont rares, et ce sont les hommes qui s'attirent les calamités morales ; la nature leur offre mille moyens de se procurer la félicité ; et s'ils n'en jouissent pas, c'est qu'il ne savent pas se gouverner.

Cependant, reprit M. Athénion, on voit des hommes, qui avec l'opulence et le concours des circonstances favorables, sont encore malheureux.

C'est, repartit M. Wisdomlover,

que ces gens riches sont des malheureux que l'abus des jouissances sensuelles a plongés dans un marasme moral, qui a dépourvu leur ame de tout ressort. Ils n'ont jamais connu que la volupté ou l'intérêt; et leur cœur n'a jamais été rempli par les affections générales ou particulières. Egoïstes dans la vie privée, égoïstes dans la vie civile, ils croyent tout l'univers fait pour eux; et l'univers se venge en les abandonnant à la satiété et à l'ennui. Qu'un noble vénitien, un *Poco currente*, accoutumé à voir tout ramper autour de lui; qui a passé sa jeunesse avec des filles de théâtre, et sa vie dans la mollesse et les intrigues; politique avec ses égaux, dédaigneux avec les petits, et flatteur avec les puissans; qu'un homme blâsé comme lui soit malheureux, parce qu'i rapporte tout à lui, faut-il que son

opinion soit un oracle, et conclure de là que tout est mal?

Mais, dit à son tour Prosper, vous croyez donc qu'on soit maître de son bonheur? Je crois, répondit M. Wisdomlover, que cela dépend moitié de soi et moitié des autres. Si votre situation dans le monde est pénible, si vous êtes misérable et persécuté, vous auriez la sagesse d'un Socrate, que vous ne serez pas heureux; mais si les circonstances vous protègent, et que tout vous favorise, ce sera de votre faute si vous ne l'êtes pas.

A ce compte là, pensa Prosper, je vois qu'il pourrait bien être que je fusse malheureux par ma faute.

Ainsi, ajouta-t-il à M. Wisdomlover, vous êtes content de votre sort? Oui, répondit celui-ci. Étant du petit nombre de ceux à qui les circonstances ne présentent point d'obstacles; citoyen d'une nation où l'on

ne connaît que l'empire des lois, jouissant d'une immense fortune, mon bonheur est depuis long-temps à ma disposition, et j'ai trouvé la manière de le faire en suivant les idées que je viens de vous exposer. Je me suis fait un plan de vie dont je ne m'écarte pas. Pour me maintenir dans ces idées dans lesquelles d'ailleurs j'élève mes enfans, j'ai éloigné de moi tout ce qui peut offrir l'idée du superflu, tout ce qui peut inspirer des goûts factices, et j'ai pris soin que les objets qui m'entourent ne présentent que des idées de la simplicité, dont j'ai adopté le système. J'ai acheté un terrein immense que j'ai défriché; mais je n'ai arraché à la nature que ce qui est nécessaire; et là où je ne lui demande rien, je l'ai laissée agreste et sauvage. La construction de ma maison a été simplifiée dans ses moindres détails, afin qu'il n'y fût perdu ni

temps ni matériaux. Enfin, tout autour de moi répond aux principes que je me suis faits là-dessus.

Prosper et ses compagnons parcoururent, avec M. Wisdomlover, toutes ses propriétés : l'aspect qu'elles présentaient, répondait effectivement à ce qu'il leur avait annoncé. Ils se promenèrent dans le jardin, qui était un verger irrégulier, où les planches de légumes étaient sans ordre avec les fleurs; où les arbustes fleuristés étaient entremêlés avec les arbres fruitiers; où il n'y avait ni arbres émondés, ni plantes tondues, ni allées et avenues droites. L'art et la nature y étaient pêle-mêle, et cette confusion avait quelque chose de divertissant. Les terres labourées étaient de même au milieu des bois; les bois au milieu des terres labourées, sans haies ni buissons ni fossés. En revanche, tout cela était en plein rapport; les

bestiaux qui paissaient dans la prairie étaient superbes et bien soignés ; *étalons*, *taureaux*, *moutons*, *vigognes*, *bœufs*, *vaches*, tout cela parut à Prosper aussi beau que chez les Apaches ; tout ce qui était utile était bien entretenu chez M. Wisdomlover.

Mais c'est sa maison qui leur parut ce qu'il y avait de plus singulier. Elle n'avait pas d'autre couverture que de la paille, quoique bâtie en pierres. Elle était proprement construite : point de cordon, point de corniche, point d'enjolivement au-dehors. Pour le devant, il était aussi simple ; les chambres n'en était point tapissées ; on n'y trouvait ni sculptures ni peintures. Tous les meubles étaient dans le même goût ; il n'y en avait pas un pour l'ornement. Enfin, la simplicité la plus rigoureuse régnait par-

tout, et était unie en même temps à la propreté et aux aisances.

Quand ils eurent tout vu, M. Wisdomlover les fit dîner. Ce repas fut dans le genre du déjeûner : il n'y avait pour sa famille et pour lui qu'un plat de viande, un de légumes et un de fruits ; pour boisson, une seule espèce de vin.

L'après-dîner, comme ils n'avaient plus rien à apprendre, ils prirent congé de lui. Il leur dit en riant : Vous pourrez, messieurs, penser de moi ce que vous voudrez, je ne m'étonnerai point de passer pour bizarre dans votre esprit. Cela sera toujours amusant pour vous ; vous direz en Europe que vous avez vu en Amérique un extravagant, un ancien ami de Francklin et de Washington, qui a tellement pris la simplicité pour base de ses actions, qu'il la met jusque dans ses repas ; ce qui est bien rare dans cette région-là.

Quand ils l'eurent quitté, Athénion et les Académiens donnèrent carrière à leur critique. M. de Kerbriand était le plus choqué, parce que l'ex-vice-président n'avait pas parlé de religion. Il n'était pas de son avis. Il dit que, pour être heureux, il fallait s'élever au-dessus de la nature; avoir toujours des idées de poétique religieuse, même en dînant; voir des démons et des anges dans tout; se nourrir d'illusions allégoriques; en un mot, avoir son esprit dans le ciel et son corps sur la terre. C'est le *démon de la simplicité* et celui de l'*ignorance* qui égarent cet honnête homme, disait-il.

Prosper réfléchissant qu'il n'avait aucun repos depuis dix ans, ne fut pas de l'avis de ses compagnons. Peut-être, leur disait-il, M. Wisdomlover a trouvé le secret du bonheur.

CHAPITRE VIII.

Entreprise héroïque dans laquelle se trouvent Prosper et ses compagnons.

Le lendemain de cette visite, Prosper causant avec ses compagnons et Right-Dealer, leur dit : Dans l'ancien continent, nous n'avons pas rencontré d'hommes aussi extraordinaires que M. *Herbert* et M. *Wisdomlover*. Je crois que, dans les vieilles sociétés civilisées tous les hommes s'imitent tellement les uns et les autres, qu'on n'y peut plus trouver d'originaux.

Si vous aimez les originaux et les originalités, répondit Right-Dealer, il se présente une belle occasion pour vous satisfaire. Il y a ici un particulier qui, après avoir perdu

une femme qu'il adorait, est devenu fou; mais il a toujours le raisonnement très-bon, et il gère son bien lui-même. Il est très-instruit dans la *Chimie*, *l'Histoire naturelle*, *la Mécanique*, et diverses autres sciences. Sa folie consiste seulement à faire des entreprises d'une hardiesse et d'une bizarrerie extrême, que lui seul peut exécuter. Un jour il descendit au fond du fleuve de la de la Ware, qui a dans plusieurs endroits cinquante brasses de profondeur, avec un tube de trois cents pieds de longueur, qui lui servait à respirer. Tout Philadelphie était sur les deux rives, et l'a vu reparaître. Une autre fois il s'est adapté aux pieds et aux mains des balons remplis de gaz inflammable; il s'est envolé et a été ainsi jusque dans le *Kentucky*, d'où il est revenu après qu'on l'avait cru perdu. Un autre jour, pendant qu'une affreuse tempête agitait la mer, il s'est

embarqué dans un bateau où il était enfermé de toutes parts, s'abandonnant ainsi à la fureur des flots, et chavirant mille fois sens dessus dessous, sans pouvoir être submergé; de même que les *Eskimaux*, il est doué d'une intrépidité surnaturelle: il a fait des voyages exprès pour combattre des crocodiles; car il y en a d'énormes dans tous les lacs de l'Amérique. Quand il les trouve sur le bord de l'eau, il les réveille s'ils sont endormis, les agace, et quand ils vont pour s'élancer sur lui, il leur enfonce dans la gueule un poignard double qui les perce en haut et en bas et leur tient les mâchoires ouvertes. Ou bien couvert de dards hérissés comme un porc-épic, il va dans les forêts, il attaque les ours, les taureaux, et toutes sortes d'animaux, dont il se rend aisément vainqueur; car, lorsqu'irrités, ils se jettent sur lui, ils

se mettent en pièces. Dernièrement il a fait tomber le tonnerre dans son jardin. Je ne finirais pas si je voulais vous raconter tout ce qu'il a entrepris. Il réussit toujours, parce qu'il a de l'adresse et de l'audace, et qu'il est fou. Je ne doute pas qu'il aille quelque jour chercher à entrer dans le ventre de la baleine. Il doit demain exécuter un projet des plus curieux. A douze milles de Philadelphie est une montagne singulière, dont le sommet, plus large que la base, peut avoir neuf milles de circonférence. Un seul sentier praticable conduit sur ce sommet; mais jamais personne ne s'avise d'y pénétrer, parce qu'il est peuplé d'une si grande multitude de serpens, qu'ils y forment comme une république. D'ailleurs, il s'y fait entendre des mugissemens et des cris effroyables. Le fou s'est mis en tête d'y faire la guerre aux reptiles qui

l'habitent. Vous ne croirez pas qu'une quarantaine de personnes y ont consenti, et que j'en suis moi-même. Nous devons partir avec lui; nous voulons braver les serpens, et voir ce qu'il peut y avoir sur cette montagne extraordinaire. Jusqu'ici personne n'avait voulu coopérer à ses entreprises; mais celle-ci a excité la curiosité publique; les moyens qu'il a imaginés sont si ingénieux, qu'il a trouvé des amateurs décidés à le suivre. Nous devons, selon son plan, être armés chacun d'une grande perche, au bout de laquelle doit être attaché une éponge imprégnée d'*alkali volatil*, que nous présenterons aux serpens lorsqu'ils nous attaqueront. Cela ne peut pas manquer de les *asphixier;* alors ils ne pourront pas nous disputer le passage, et nous en ferons tel carnage que nous verrons bon être. Vous voyez que c'est une expédition

bien combinée; ainsi, ajouta-t-il en riant, il ne tient qu'à vous de partager nos travaux pour participer à notre gloire.

Oui certainement, répondit Prosper, nous ne refuserons pas une si belle occasion de nous distinguer et de nous amuser. Cette idée d'étourdir des serpens avec des éponges imbibées d'*alkali volatil*, au bout d'une perche, est trop plaisante pour ne pas nous déterminer.

Ses compagnons hésitèrent à s'engager dans une pareille *partie de plaisir*, parce qu'ils avaient peur des reptiles; mais enfin ils se piquèrent d'honneur, et y consentirent.

Le lendemain, à quatre heures du matin, le fou dont avait parlé Right-Dealer vint le chercher accompagné de quarante amateurs, qui avaient tous la perche en main. Il lui proposa les six recrues qu'il avait faites. Le fou les enrôla avec des

formes solemnelles sous ses drapeaux, et leur fit donner aussi des perches à éponges.

Après cette cérémonie, on se mit en marche au son du tambour. Le fou à cheval allait à la tête. Il était couvert d'une armure qui lui garnissait tout le corps comme un ancien chevalier, avec sa perche en guise de lance. Dans cet équipage, on l'eût pris pour le *héros de la Manche*. Prosper riait de tout son cœur : jamais il ne s'était trouvé dans une expédition si burlesque. Cependant tout le monde se promettait bien de rapporter une ample moisson de lauriers.

Après quatre heures de route, les braves découvrirent le théâtre où ils devaient signaler leur valeur. La vue de cette bizarre montagne, qui semblait une pyramide posée sur sa pointe, sur laquelle elle se tenait comme par enchantement, et

celle du plateau immense qui en formait le sommet, et qui était comme une île aérienne, les mit en extase. Nous n'avions jamais vu un pareil phénomène dans les déserts, s'écria Prosper! Cette montagne n'avait guère plus de cent toises de hauteur, et ce sommet surprenant, à une certaine distance, présentait l'aspect d'un jardin de plaisance, où l'on voyait des bosquets et des bois. Mais quand ils approchèrent de ce séjour qui paraissait si riant, quel contraste surprit effroyablement leurs regards! Toute la circonférence de l'île, car on peut l'appeler ainsi, était bordée de serpens qui allongeaient leurs têtes et montraient leurs dards!... On eût dit qu'ils étaient rangés en bataille, et attendaient l'ennemi sur leurs remparts. Leurs sifflemens, qui furent suivis de rugissemens qui partaient du lointain, ébranlèrent la fierté de nos

braves. Prosper et Right-Dealer eux-mêmes furent saisis. La vue de cent pièces de canon prêts à tirer m'effraierait moins, dit le premier. Ils commencèrent déjà à délibérer s'ils monteraient à l'assaut.

Le fou cependant, seul inébranlable à l'aspect du danger, leur reproche leur timidité. Semblable à un vaillant capitaine qui donne à ses soldats l'exemple du courage, il déclara qu'il irait seul sur la montagne renversée, si on refusait de le suivre. L'honneur fit entendre sa voix au cœur de nos braves, et ils ne voulurent point abandonner un chef aussi courageux. Alors il attacha son cheval à un arbre, et les conduisit vers le sentier qu'il connaissait; car il avait, quelques jours avant, reconnu le terrein. On trempe les éponges dans l'alkali; et après s'être préparé au combat, on s'avance la perche en

avant. Nos guerriers arrivèrent assez aisément, et sans obstacles, sur le haut de la montagne. Là, pour l'ouverture de la campagne, ils eurent à faire à deux serpens : ils étaient non loin du débouché du sentier, dressant à six pieds de hauteur leur tête au-dessus du reste de leur corps, dont les replis étaient roulés circulairement les uns sur les autres, comme des *câbles* de vaisseau. On leur allongea à chacun une éponge, et soudain leurs têtes s'abattirent. On sauta sur eux aussitôt, et on la leur coupa. Ceux-là n'étaient, en quelque sorte, que les sentinelles ou les cerbères. On en trouva plus loin une centaine de plus gros encore. Ils rampaient avec une dextérité horrible, s'abaissaient, s'élevaient, allaient de côtés et d'autres, sifflaient et menaçaient nos guerriers. On leur fit goûter à tous de l'alkali volatil : aussitôt ils restèrent

sans connaissance. Pendant qu'ils étaient dans cet état, on les massacra impitoyablement, et on leur sépara la tête à grands coups de sabre. Pendant une bonne heure on fut occupé ainsi à couper des têtes. Le champ de bataille était jonché des corps de ces ennemis rampans, dont la figure terrible exprimait encore le grand courage. Ce carnage rappela aux héros qui le fesaient l'épisode de Nisus et d'Euriale. Mais ce n'était là qu'un prélude; ce n'était que l'avant-garde qu'on avait détruite. A cent pas plus loin, on en rencontra une si grande multitude, que l'herbe en était couverte. Il y en avait de toute espèce, semblables à ces armées composées de vingt nations décrites dans le Tasse ou dans Homère. Les uns étaient à sonnettes, les autres à triple dard; les uns gris, les autres roux; les autres verts; d'autres jau-

nes, sifflant, miaulant ou criant. Beaucoup d'entr'eux lançaient une liqueur noire comme de l'encre, ou limpide comme de l'eau; et des flots de venin inondaient la plaine. Nos braves frémirent à la vue de cette armée bigarrée. Le fou, toujours calme et intrépide, fait former sa troupe en bataillon carré. Il était au centre avec les vases d'alkali; et marchant ainsi, en présentant de toutes parts un triple rang de perches, on pénétra au milieu de ces multitudes. On leur tendit l'éponge, et soudain ils restèrent immobiles. On ne s'amusa point à tuer les évanouis, parce qu'on n'en aurait jamais fini, et que leurs camarades n'en eussent pas laissé le loisir. Le bataillon marchait ainsi sans résistance, en endormant tout ce qui se présentait. Tels les magiciens charmaient autrefois, à ce qu'on dit, les monstres des cavernes ou des enfers, qui

se trouvaient sur leur passage. M. Athénion, M. de Kerbriand et les académiciens tremblaient si fort, que les dents leur en craquaient. Ils se tenaient serrés comme tout le monde; car celui qui se fût écarté eût éprouvé le sort de ces soldats de l'armée française en Egypte, qui étaient assassinés par les Arabes quand ils s'écartaient de leurs rangs; et comme Laocoon, il eût été étouffé par les monstres. Toujours marchant, toujours asphixiant, nos guerriers étaient toujours environnés d'ennemis, dont le nombre semblait se multiplier à mesure qu'ils avançaient. Le fou s'avisa de tirer un coup de pistolet; aussitôt tous les serpens, saisis d'effroi, se dissipant avec une célérité digne des cerfs, évacuèrent le champ de bataille, à la grande satisfaction du bataillon. Mais soudain d'affreux rugissemens partent d'un bois voi-

sin, et semblent devenir plus forts de minute en minute. Tout-à-coup ils voient sortir de ce bois une longue et grosse bête qui s'avançait vers eux avec vîtesse. C'était un serpent qui avait bien cent pieds de long et deux pieds de diamètre. Il était tout couvert d'écaille couleur de mousse; sa tête était grosse comme celle d'un éléphant, et il rugissait comme un lion. La vue de ce monstre inspira à toute la troupe une terreur plus grande que tout ce qu'ils avaient encore rencontré. Leur sang se glaça dans leurs veines. Les chevaux d'Hippolyte ne furent pas plus effrayés à la vue du monstre envoyé par Neptune. Jamais, dirent-ils, nous ne vaincrons ce reptile épouvantable; tous les serpens qui couvraient cette plaine étaient moins redoutables ensemble. En même temps ils le voient lancer comme deux jets d'une liqueur rougeâtre,

qui partent de ses narines, et qui tombe presque sur eux, tant il l'envoie de loin. Cependant le hideux animal avançait en répandant un torrent d'écume. Voyant qu'il fallait se défendre, ils se rangèrent en bataille, et marchèrent à sa rencontre. Il parut étonné de leur audace, et s'arrêta. Alors ils lui présentèrent tous ensemble leurs éponges ; mais cela ne produisit d'autre effet sur lui que de le faire éternuer cinq à six fois. Il n'y a que le fer, dirent les plus braves, qui peut vaincre un pareil monstre : fondons dessus. Le fou, armé de pied en cap, s'avança le sabre d'une main et une fiole de l'autre. Amis, s'écria-t-il, je veux avoir la gloire de vaincre l'être le plus affreux que la nature ait produit ! Attaquez-le seulement en queue. Ils lui obéissent ; ils prennent ce hideux animal à revers, et tombent sur sa croupe à grands coups

de sabres, mais ils ne peuvent l'endommager, tant ses écailles sont dures. Pendant ce temps-là, le fou seul était devant lui, et le lutinait. L'énorme reptile saisi, déjà par derrière, lui montra un triple dard. Le fou le lui coupe d'un coup de sabre. Alors l'animal, plein de rage, tortille horriblement son corps, et, malgré les efforts des compagnons du fou, qui tiennent sa queue de toutes leurs forces, il veut s'élancer sur lui. Le fou saisit le moment où il ouvre une large gueule capable d'avaler un mouton; il y enfonce un bras couvert d'acier; il y verse la fiole, et en inonde l'intérieur d'une grande quantité d'eau forte. Le monstre en ressent l'effet le plus subtil : le fluide mordant le dévore avec la rapidité de la foudre, et il expire en une minute, même sans convulsion.

Les compagnons d'armes du fou jettent de grands cris d'admiration,

de la manière subtile dont il vient de vaincre son ennemi, et le proclament vainqueur avec des acclamations de joie.

Messieurs, s'écria-t-il, triomphant de sa victoire! il doit nous suffire d'avoir troublé la paix dont jouissaient les habitans de ce vilain empire et d'avoir fait tomber leur monarque sous nos coups; renonçons à les assujettir, et retournons sur nos pas en emportant ce trophée qui sera un gage mémorable de notre victoire! Ce discours fit rire tout le monde, et chacun ne demanda pas mieux que de partir d'un endroit pareil. On traîna le monstre mort, et on l'emmena. On empêcha le fou de tirer un coup de pistolet de peur qu'il n'accourut un autre serpent qui fut de cent pieds plus long encore que le défunt; mais on ne rencontra plus que les cadavres des ennemis de l'avant garde. Les multi-

tudes avaient fui. Chacun s'empara d'un serpent mort. Le fou et ses compagnons sortirent de la montagne et revinrent à Philadelphie avec leurs trophées, ce qui les mit en grand honneur. Le serpent de cent pieds devint l'objet de la curiosité de tous les *Etats-Unis*, et pendant quatre ans les académiciens du pays n'ont cessé de disserter sur l'origine de ce formidable ovipare.

Cette aventure fit un telle impression sur les esprits de nos académiciens qu'un d'eux en eut une fièvre chaude.

M. Athénion ne manqua pas de se prévaloir de la grande quantité de reptiles qu'il avait vus, pour conclure que tout est mal; et M. de Kerbriand déclara formellement que la montagne renversée était le pied à terre du démon quand il sortait de l'Enfer.

CHAPITRE IX.

Qui Prosper trouve dans une maison de campagne.

QUINZE jours après cette expédition ils témoignèrent tous à Right-Dealer l'envie qu'ils avaient de s'embarquer pour l'Europe, Prosper pour aller retrouver sa maîtresse, M. Athénion et ses collègues pour jouir à Pétesbourg de la gloire d'annoncer la découverte d'un passage au nord, et M. Kerbriand pour étonner le monde chrétien par un nouveau système poétique..... Right-Dealer arma un vaisseau de onze cents tonneaux, qu'il chargea d'une riche cargaison, et il leur en fit présent afin qu'ils eussent une fortune faite en arrivant en Europe. Ils ne voulurent pas d'abord recevoir un si

riche cadeau, mais comme il leur objecta qu'il avait *six millions* de dollars de fortune, ils l'acceptèrent et regardèrent comme un prodige de libéralité un homme qui fesait présent d'un million à des gens qu'il ne connaissait que depuis un mois. Il est vrai que l'amitié qu'il avait pour Prosper, entrait pour beaucoup dans ses motifs : aussi lui avait-il donné la plus grosse part. Vous avez toutes les vertus d'un catholique, lui dit M. de Kerbriand en lui témoignant sa reconnaissance.

Prosper allait s'embarquer dans huit jours, lorsqu'il reçut de la part d'une dame, une invitation de se transporter chez elle pour affaires qu'elle avait à lui communiquer. Oh! oh! se dit-il, serait-ce une bonne fortune? Je serais bien aise d'en avoir une dans le nouveau monde. Que je fasse ici une petite infidélité à Anglina, cela ne peut pas lui porter

de préjudice tandis qu'elle est si loin.

On lui avait envoyé un messager : il le suivit avec confiance et il arriva avec lui dans une jolie maison de campagne à trois milles de Philadelphie. Quand il fut entré dans cette maison, on l'introduisit dans un salon où il n'y avait que des tableaux et des gravures qui réprésentaient des sujets passionnés d'amour mélancolique. C'était *Héloïse et Abeilard, Paul et Virginie*, *Julie et Saint-Preux*, *Pirame et Thisbé*, *Léandre et Héro*, *Werther et Charlotte*, *Roméo et Juliette* et autres. Ce salon avait vue sur un jardin où il ne paraissait que des ciprès, des peupliers, des saules pleureurs.

Prosper, qu'on avoit laissé seul, disait en lui-même, je vois bien que cette dame inconnue aime ce qui donne des idées mélancoliques. Voilà comme sont les Anglaises et les

Américaines. Cependant sa manière de former une liaison est d'une Italienne, d'une Péruvienne ou d'une très-grande dame; mais il y a beaucoup de femmes qui aiment les formes du sentiment sans être sentimentales.

Comme il fesait ces réflexions philosophiques, parut une dame en noir et voilée. Elle lui dit à voix basse et sans se faire connaître : Vous avez fait la guerre en Pologne et en France, vous avez été chef de brigands en Allemagne, n'est-ce pas, monsieur?

Prosper resta muet de surprise ; ces mots firent vibrer fortement les cordes de son ame.

Madame, répondit-il, il est vrai.... mais comment savez-vous cela? Je ne me suis vanté à personne d'avoir été brigand, depuis que j'ai cessé d'exercer un si beau métier. Je le

sais cependant, reprit la dame, je sais aussi que vous avez délivré dans la forêt noire une certaine Angélina que vous avez séduite, que vous l'avez retrouvée dans la Vendée, que.... O ciel ! s'écria Prosper (c'était la première fois qu'il parlait du ciel dans ses exclamations). Comment savez-vous ?..... Oui madame ; mais ..... Mais vous êtes bien coupable envers elle, interrompit la dame. Où en veut-elle venir, pensa Prosper ? Je ne conçois pas..... comment sait-elle ? Quel est son but ? En tout cas ne laissons pas croire à une femme que nous avons des torts à l'égard d'une autre. Madame, repliqua-t-il, je suis à Philadelphie dans le dessein de repasser en Europe pour l'y chercher.

La voici ! s'écria la dame en se dévoilant.

Est-il possible ! s'écria aussi Prosper, et ils se jetèrent dans les bras

l'un de l'autre. Ils furent long-temps sans dire un mot, tant ils étaient émus. Prosper éperdu croyait rêver, il avait peine à croire qu'il retrouvât ainsi sa maîtresse, lorsqu'il s'en croyait à deux mille lieues. Ils se dirent mille tendresses. Vous me rendez la vie, disait Angélina; j'allais bientôt finir des jours languissans. Ma chère Angélina, disait Prosper, votre vue me comble de joie; mes malheurs sont à leur terme.

Enfin, revenus de leurs premiers transports, ils se questionnèrent mutuellement. Mais comment, dit Prosper, vous trouvé-je en Amérique! Je vais vous le dire, écoutez-moi, répondit Angélina.

Arrivée à Nantes avec le détachement dont vous m'aviez accompagnée, je fus bien surprise de recevoir peu de temps après la visite du représentant du peuple *Carrier*.

Il me dit qu'il savait que j'étais la maîtresse d'un officier qui combattait glorieusement pour la *République*, et il m'offrit sa protection avec ce ton de familiarité qui, dans ce temps-là, passait pour de la *fraternité*. La réputation de cet homme sanguinaire m'était trop connue. Son teint livide, ses yeux où le crime était exprimé, le désordre mal propre de son habillement, le cynisme de ses propos, tout cela m'inspirait à la fois une horreur et un effroi que je ne puis peindre. Il réitéra, de sa propre autorité, ses odieuses visites, et, me témoignant de l'intérêt avec une cordialité *révolutionnaire*, il voulut m'introduire dans sa société, qui n'était composée que de meurtriers et de femmes perdues, l'opprobre du genre humain.

Je refusai avec force : j'avais peine à lui cacher mon horreur ; mais je

n'osais pas éviter ses visites, tant il m'inspirait de terreur. Cependant je ne recevais point de vos nouvelles, et j'étais dans de vives alarmes.

Bientôt j'entends dire que les Vendéens avaient battu à Saint-Fulgent l'armée que Silinski commandait; qu'il avait déserté pour éviter la *guillotine*, et que vous aviez été tué en passant à l'ennemi. Jugez de ma douleur mortelle! Je doutai cependant de la véracité de cette affreuse nouvelle; mais je ne m'attendais pas à la manière atroce dont elle m'allait être confirmée. Un matin deux soldats viennent brusquement me faire lever; et après m'avoir à peine donné le temps de m'habiller, me mènent chez le représentant Carrier. Ce Néron révolutionnaire s'enferme avec moi dans son cabinet, et me dit : Puisque ton amant a été fusillé en voulant se rendre aux royalistes, tu n'es sans doute qu'une

contre-révolutionnaire. D'ailleurs on m'a appris que tu as été la maîtresse de *Charette ;* ainsi tu as dû faire ton apprentissage sous un si bon maître. Mon devoir me prescrit donc de te faire guillotiner; mais comme tu es jolie et jeune, tu peux encore devenir républicaine ; vois si tu veux.... être ma maîtresse, il ne t'arrivera rien. Je n'avais encore de la vie connu la colère ; mais cet infâme discours m'en donna une si forte, que je cessai d'avoir peur de lui. Je lui répondis avec le ton d'indignation qu'il méritait. Le monstre entreprit de me faire violence. Je jetai un cri ; il cria aussi : des gardes nationaux accoururent et enfoncèrent la porte. Le scélérat voyant cela, leur dit : Emmenez-moi cette coquine de royaliste, elle a voulu m'assassiner : c'est le *second volume* de *Charlotte Corday*. Ses satellites, qui survinrent aussi, prévenant les gar-

des, me saisirent, me secouèrent brutalement, en me traitant de *chouanne* et de *vendéenne*, et m'entraînèrent plus morte que vive à l'Entrepôt, où je me trouvai *incarcérée*. Prévoyant le sort qui m'était destiné, je m'attendis à être noyée ou guillotinée. Mais je me résignai avec courage, et je préférai la mort à l'infamie, tenant peu d'ailleurs à la vie depuis que je croyais vous avoir perdu. Ainsi j'étais comme une pauvre brebis sans défense, au milieu d'une troupe de loups enragés, attendant patiemment qu'on la dévore.

Quelques jours après être entrée dans cette prison infecte, où tant de victimes étaient entassées, je reçus la visite d'une *créature* connue dans la ville par des intrigues de toute espèce, qui, après avoir vécu dans la prostitution, était parvenue, en partageant les débauches du pro-

consul révolutionnaire, à jouir de sa faveur. Elle m'invita à céder aux désirs du tigre représentatif. Vous avez tort, me dit-elle, d'avoir tant de fierté, il faut toujours faire quelques sacrifices pour se tirer d'affaires. Imitez-moi. Depuis mon enfance, je me suis défait courageusement de toute pudeur. Fille d'un artisan pauvre, j'ai vu que la vertu ne mène qu'à la misère, et j'ai sacrifié mes mœurs à ma fortune: c'est ainsi que je suis parvenue à jouer le rôle d'une *Dubarry* auprès d'un homme qui a plus de pouvoir que n'en avait un *Roi de France*. Croyez-moi, obéissez à la nécessité, venez..... avec Carrier, et je vous ferai esquiver après, de peur que vous me supplantiez.

A d'aussi infâmes conseils, je ne répondis que par le mépris. Elle me quitta en me disant que j'étais une *bégueule*.

Quatre jours après, on m'annonça qu'on ne tarderait pas à me faire boire à *la grande tasse;* c'est ainsi que les bourreaux de Carrier appelaient la Loire, en plaisantant. On devait nous lier une cinquantaine, et..... je vous épargne ces horreurs. J'appris cela avec indifférence, tant la vie m'était à charge. Le soir venu, la porte s'ouvre; le geolier me fait monter d'un ton rude. On me conduit hors de la prison, et on me fait monter seule en voiture. Malgré mes résolutions, je ne pus bannir l'instinct de la nature, et je perdis connaissance. Revenue à moi, je fus bien étonnée de me trouver dans une chambre bien meublée, et de voir cette même femme qui était venue dans ma prison me séduire de la part de Carrier, employer conjointement avec un jeune homme ses soins à me secourir. Quoi! m'écriai-je, est-ce toi, femme odieuse,

qui m'as fait sortir de prison pour me livrer au scélérat dont tu sers les plaisirs? Oui, dit-elle, c'est moi qui vous ai délivrée; mais rendez-moi plus de justice, Carrier n'en sait rien. Vous êtes chez moi, mademoiselle, me dit avec douceur le jeune homme : je suis le *Consul des Etats-Unis d'Amérique :* c'est moi qui suis l'auteur de votre délivrance. Sur ces mots, la *Dubarry nantaise* sortit et le laissa avec moi.

Soupçonnant toujours que ce fût une ruse, je lui demandai comment il se fesait qu'il fût mon libérateur? Il me dit que, m'ayant vu conduire à l'Entrepôt, je lui avais inspiré de la compassion; que s'étant informé de moi à cette femme initiée dans les plaisirs et les secrets de Carrier, avec laquelle il avait des relations, car elle se mêlait de commerce, elle lui avait appris qui j'étais et quel sort m'était réservé; que touché

déjà de ma vue, et charmé de la persévérance que je mettais à sacrifier ma vie à mon honneur, il avait donné une forte somme à cette intrigante pour lui procurer ma délivrance ; qu'elle y avait consenti, parce qu'elle était du nombre des personnes qui sont toujours disposées à faire de bonnes actions pour de l'argent ; qu'il ne me dissimulait pas qu'il avait voulu me laisser subir une nouvelle épreuve, et qu'il avait retardé ma délivrance en laissant cette créature me porter l'*ultimatum* de Carrier, afin de se convaincre encore plus de mon héroïsme, et d'avoir lieu de l'admirer, quoique résolu à me sauver également, dans le cas où je faiblirais ; qu'après cela, cette agente avait fait signer au Représentant, sans qu'il s'en aperçût, un ordre de me mettre en liberté, et que c'était ainsi que je venais d'é-

chapper à la mort que le tyran m'avait réservée.

Persuadé de la vérité de ses paroles, je lui fis mille remercîmens. Néanmoins tant de générosité me surprit: je ne doutai pas qu'il y eût des vues d'intérêt dans ce qu'il venait de faire pour moi, et je plaignis mon sort qui m'avait conduite à être délivrée de cette manière.

Mais que je connaissais mal le noble caractère de l'être que le ciel avait envoyé pour me sauver! Ah! s'il est des méchans sur la terre, qui font la honte de l'humanité, qu'il est aussi des hommes vertueux qui en sont l'honneur!

L'ayant prié d'avoir des égards pour une infortunée sans appui: Mademoiselle, me dit-il, je perdrais le prix des services que je viens de vous rendre, si je m'en prévalais pour chercher à altérer votre vertu,

puisque c'est par elle que vous m'avez inspiré tant d'intérêt. Je vais vous confier à une de mes parentes, afin que votre honneur et votre réputation soient sauvés comme votre personne.

Je remerciai le ciel de m'avoir trouvé un Sauveur aussi délicat. En effet, à l'instant même, et il était nuit, je fus conduite secrètement chez madame *Dobrée*, qui demeurait *Cours du Peuple*, laquelle était veuve d'un Anglo-Américain, et cousine de mon libérateur.

Inconnue à tout le monde, excepté à cette dame et à son cousin, toutes sortes d'égards me furent prodigués de leur part. Ils cherchaient, à l'envi l'un de l'autre, à prévenir tous mes désirs, et à me rendre la vie aussi agréable que celle d'une fugitive récluse pouvait l'être. Chaque jour que mon libérateur me voyait, il me montrait un respect

qui ne se démentait point. Une reine réfugiée chez un de ses sujets n'en eût pas été traitée avec plus d'égards.

Il se nommait *Peterson;* il avait environ trente ans; il était d'une belle taille, mais il était attaqué de la poitrine. Un air de souffrance, mêlé avec le sentiment de la mélancolie, donnait à sa physionomie quelque chose de céleste. Je vous avouerai, mon cher Prosper, que malgré son état, il m'eût fait impression, si votre souvenir n'eût pas été trop profondément gravé dans mon ame. Je ne tardai pas à m'apercevoir qu'il éprouvait près de moi quelque chose de pénible qu'il n'osait pas me faire connaître. Dans les entretiens que j'avais avec lui, il cherchait à découvrir quel était l'état de mon cœur. Il avait des droits à ma confiance. Je lui appris la perte que j'avais faite en vous, et

le souvenir que je vous conservais. Malgré cela, son intérêt pour moi augmentait toujours; mais il ne m'en parlait pas, et il renfermait les peines de son ame.

Six mois s'étaient passés ainsi lorsque le règne de la terreur vint à cesser. Je sortis de ma réclusion, et je parus dans le monde. Ne voulant pas plus long-temps être à charge à mon bienfaiteur, je cherchai à rentrer dans la possession de mon bien des environs de Chinon. Mais il avait été confisqué; et quoique je me fisse rayer de la liste des *émigrés*, sur laquelle on m'avait mise, je ne pus le ravoir, parce qu'il avait été vendu. M. Peterson s'empressa de m'ouvrir sa bourse, et me supplia de ne pas souffrir que d'autres que lui se chargeassent du soin de ma fortune. Je lui témoignai, les larmes aux yeux, combien ses procédés et sa générosité me touchaient, et com-

bien je souhaitais pouvoir m'acquitter envers lui. Hélas! mademoiselle, me dit-il, il n'est qu'une seule récompense que j'ambitionnerais, c'est le don de votre cœur; mais un autre me le dispute encore du fond du tombeau. Oui, lui dis-je, j'ai pour lui un amour inextinguible. De grace! homme généreux, abandonnez-moi à la rigueur de mon sort; cessez de faire des sacrifices pour une femme qui ne vous paie que par une stérile reconnaissance, qui ne contribue point à votre bonheur. Moi! que je cesse d'être votre bienfaiteur! s'écria-t-il, non je veux l'être jusqu'à la mort! Puisque votre cœur ulcéré par la perte d'un amant ne peut s'ouvrir à un nouveau sentiment, donnez-moi seulement votre estime; plaignez-moi, et je serai soulagé. Je ne puis obtenir votre amour, mais acceptez mes dons. Elevé dans le désintéressement, et

citoyen d'un pays où l'égoïsme est banni des mœurs nationales, quoique dans la carrière du commerce, je ne suis pas, belle Angélina, de ces hommes qui ne peuvent rien faire sans intérêt. Votre constance même pour la mémoire d'un autre est ce qui augmente mon amour.

Non, jamais homme ne poussa si loin la générosité et la vertu, surtout à l'égard d'une femme. Le ciel se plut à rassembler en lui tout ce qu'il y a de bonté, de sensibilité et de désintéressement dans le cœur d'un mortel. Que nos jeunes Français sont loin de cette élévation de sentimens ! Il n'en est point parmi eux qui poussassent la générosité jusqu'à faire des sacrifices pour une femme dont la vertu leur est contraire. Ils trouveraient une pareille action ridicule ; vous-même, mon cher Prosper, vous partagez cet es-

prit, quoique la nature vous ait fait généreux.

Cependant M. Peterson, qui dépérissait tous les jours, vint à tomber dangereusement malade. Sa mélancolie naturelle, son extrême sensibilité l'avaient jeté dans une consomption qui avait tout-à-fait miné sa constitution déjà viciée. Condamné de tous les médecins, il arriva rapidement aux portes du tombeau. Sa situation m'affligea à un point inexprimable, et je me reprochai d'avoir hâté sa mort. Sa cousine et moi nous allions tous les jours le voir, et je lui donnais toutes les consolations que je pouvais imaginer.

Angélina, me dit-il un jour dans cet état de souffrance, votre cœur était le seul bien auquel j'aspirasse ardemment : vous êtes la seule femme dont l'ame répondît à la mienne; mais il a fallu que nos cœurs ne se

rencontrassent pas. D'ailleurs, je ne pouvais pas être heureux, puisque la nature m'a condamné depuis longtemps. Une grace, une seule grace! unissez-vous à moi par les nœuds de l'hymen! Je n'ai plus que quelques jours à vivre: que j'emporte au moins au tombeau la satisfaction d'avoir été votre époux! Que, sous ce titre, j'assure pour toujours votre fortune, et, puisque je vous ai arraché au malheur, que je sois encore votre bienfaiteur après le trépas!..... Si j'ai quelque droit à votre reconnaissance, c'est la seule grace que j'ose vous demander.

Sa cousine, qui était présente, me supplia aussi de céder à ses vœux. La pitié que m'inspirait un homme qui avait tant fait pour moi, et qui avait si peu de temps à vivre, me fit me rendre à sa prière. Je lui donnai ma main, mais je pris le ciel té-

moin que je vous conservais toujours mon cœur.

Trois jours après ce mariage, il mourut. Je me trouvai donc tout-à-coup maîtresse d'une grande fortune; car il m'avait légué la moitié de son bien, qui était considérable; mais comme il n'en laissait point en France, je fus obligée de passer en Amérique pour m'y faire reconnaître, et prendre possession de ceux qu'il y avait. Il y a deux ans que je suis ici, où je vis sequestrée du monde, toute entière occupée de votre souvenir, donnant des larmes tout-à-la-fois au seul homme qui ait eu mon cœur, et à celui qui a été mon sauveur, et digne comme vous d'être mon amant. J'ai fait de cette demeure un séjour mélancolique, où tout m'entretient de ma douleur. Cependant j'étais dans l'intention de retourner en France pour

y retrouver des souvenirs plus capables encore de nourrir mes chagrins, et y être utile à mes parens. Il y a trois semaines, un colon de St-Domingue est venu m'apporter le prix de la vente d'une habitation que possédait M. Peterson dans cette isle. Hier il me parla dans un entretien indifférent des personnes avec qui il s'est trouvé dans la traversée. Lorsqu'il m'a eu dit qu'il avait conversé avec un jeune homme tout semblable à M. Right-Dealer, et qui lui avait dit s'être sauvé de la Vendée, je suis tombée sans connaissance. M. Right-Dealer est un homme dont j'ai toujours évité la vue à cause de sa ressemblance complette avec vous qui me rappelait des souvenirs trop douloureux. Je ne pus plus douter que vous fussiez vivant. Hélas ! il m'était toujours resté un faible doute au fond du cœur sur votre mort ! Pour m'en

convaincre j'envoyai chez M. Right-Dealer où ce créole me dit que vous aviez été descendre, tremblante que vous n'en fussiez déjà parti, et regrettant qu'il ne m'en eût pas parlé long-temps auparavant. Enfin j'ai eu le bonheur de vous retrouver. Si en vous revoyant je n'ai pas manifesté de transport subit, c'est que sachant presque que c'était vous, ma première émotion était passée, et que je voulais vous préparer vous-même à me reconnaître.

CHAPITRE X.

Prosper voit quelque chose qu'il ne s'attendait pas à voir.

PROSPER émerveillé ne pouvait se lasser d'admirer l'aveugle bienveillance de la fortune qui, après avoir jeté Angélina et lui dans un cercle d'événemens extraordinaires, dans lequel ils s'étaient trouvés diamètralement séparés, leur en fesait parcourir la circonférence de manière à ce qu'ils se rencontrassent tout-à-coup sur un même point. Mais, pensa-t-il en lui-même, dit-elle tout? Dans mes récits j'ai, moi-même, souvent omis ce que je ne voulais pas avouer. Peut-être... mais qu'y faire? Elle me croyait mort, et les morts sont encore plus dans leur tort que les absens. Mais, lui dit-il, je vous ai écrit plusieurs fois; j'avais même

chargé d'une lettre pour vous, à Plymouth, un émigré qui allait espionner à Nantes; vous n'avez donc rien reçu? Non, répondit-elle, parce que j'ai été d'abord prisonnière, et ensuite récluse. Je me rappelle seulement qu'il y a un an, on a fusillé un émigré à Nantes; peut-être était-ce celui dont vous parlez. A votre tour, mon cher Prosper, qu'êtes vous devenu depuis notre séparation? Prosper le lui raconta.

A peine eut-il fini son récit, qu'elle le prit par la main et le conduisit dans le jardin où on voyait des cyprès et des saules pleureurs; elle l'appelait le *Jardin des pleurs*. Le site, la disposition du terrein, l'espèce d'arbres, le stile de ce jardin, tout conspirait pour en faire un des plus mélancoliques qu'on pût voir dans les deux mondes. En y entrant, Prosper s'attendrit. En le parcourant, il vit, sur presque tous les arbres, le

chiffre d'Angélina et le sien entrelacés. Il fut encore plus ému, et, regardant sa maîtresse qui lui tenait la main, il vit une douce langueur répandue sur sa figure, il vit quelques larmes de sensibilité humecter ses yeux. Depuis qu'il en avait été séparé, elle avait maigri, et le chagrin lui avait ravi une partie de sa fraîcheur; mais elle était toujours belle; sa maigreur même la rendait bien plus touchante qu'elle n'avait jamais été. Prosper la serra long-temps dans ses bras. Ils arrivèrent près d'une grande pièce d'eau, au milieu de laquelle il y avait une petite île. Un petit bateau était au bord; ils s'y embarquèrent. Débarqués dans la petite île, ils entrèrent dans un berceau entouré de peupliers. Un tombeau se présenta à leurs yeux. Prosper demanda de qu'il était. C'est le votre s'écria Angélina. Mon tombeau! s'écria-t-il..... Oui, reprit elle, c'est là

que j'ai été vous pleurer chaque jour.....

En effet, il y lut cette inscription que couvrait une branche de Saule : *A Prosper, Angélina inconsolable!* Un crucifix était au-dessus; à un coin adjacent, la terre était un peu foulée et la pierre du tombeau paraissait frottée.

Céleste Angélina, s'écria Prosper avec l'accent de l'enthousiasme, et en se jetant à genoux : vous êtes un ange de vertu, de constance et d'amour! Je n'avait fait que vous aimer, je vous adore maintenant! Vous me faites connaître la supériorité d'une passion du cœur sur la volupté des sens. Qu'il est héroïque votre cœur, puisqu'il se conservait pour moi, lors même que vous me croyiez perdu pour vous! Ah! qu'au milieu de mes malheurs j'étais heureux, puisque vous ne cessiez pas de m'aimer! Depuis notre séparation forcée, j'ai

plus que jamais rendu justice à vos vertus, à votre sensibilité. Hélas ! que je fus long-temps coupable envers vous ! mais à présent mon cœur reconnaît tout votre prix. Je suis votre amant pour la vie. Puis la prenant dans ses bras avec vivacité, il s'écria : Oui, je t'aimerai jusqu'au tombeau !... Angélina était vivement émue. O mon amie ! lui dit-il ensuite, j'ai osé te soupçonner dans moi-même ; mais que je connaissais peu ton ame angélique !

Un silence d'attendrissement succéda.... Je sens, reprit Prosper, un changement subit s'opérer en moi..... Toutes mes idées trompeuses d'un faux bonheur s'évanouissent ; les illusions mondaines qui me restaient, se dissipent. Séduit par des impressions dangereuses et par les principes d'une philosophie corruptrice, j'ai long-temps cherché la félicité dans les écarts de l'imagination et dans les

habitudes du sibarisme social : l'expérience m'a éclairé ; mais ce moment achève de me désabuser. Je sens qu'il n'y a point de bonheur sur la terre hors de la *nature* et des affections morales. Mon éducation et la société m'avaient égaré, et n'ayant que des idées fausses sur la conduite de la vie, j'avais reçu de la nature trop de forces physiques et morales pour mon bonheur.

Angélina lui répondit : Toutes ces épreuves étaient nécessaires. A présent rien ne s'oppose plus à notre union : soyez mon époux, j'ai de la fortune pour nous deux.

Ils se dirent ensuite mille choses tendres, mais ils ne sortirent pas des bornes du sentiment. Angélina inspirait à Prosper un amour respectueux qu'il n'avait jamais éprouvé. Cette manière de se conduire eût sans doute couvert Prosper de ridi-

cule parmi les agréables *roués* qui font le charme des petites maîtresses de Paris.

Elle le mena à l'extrémité de la petite île : là était le buste de M. Peterson. Voici, lui dit-elle, l'image de celui que le ciel a destiné à être mon libérateur et le vôtre ; pardonnez si je lui donne des larmes. Prosper lui répondit : je ne puis en être jaloux, il m'a sauvé mon Angélina. Ensuite ils quittèrent le *Jardin des pleurs* sans dire un mot, tant ils étaient pénétrés de tendresse et de mélancolie.

CHAPITRE XI.

Péripétie ou Conclusion.

Prosper retourna à Philadelphie pour y faire les dispositions nécessaires pour son mariage. Réjouissez-vous, dit-il à M. Athénion qu'il trouva seul chez Right-Dealer, je viens de retrouver ma maîtresse. Quelle plaisanterie! répondit M. Athénion. Non, vous dis-je, répliqua Prosper, cela est très-vrai : elle est veuve d'un homme qui l'a épousé trois jours avant sa mort ; elle est riche ; elle est toujours belle. Comment, interrompit M. Athénion, elle n'a pas les yeux éraillés et bordés de rouge comme *Cunégonde*. Non, répliqua Prosper, la fortune ne m'a pas joué un si vilain tour. Ma maîtresse m'a dit qu'elle n'avait pas cessé d'être sage, et quoique ab-

sent je n'ai pas eu tort auprès d'elle. Elle me pleurait; enfin elle a prouvé que toutes les femmes ne sont pas des *matrones d'Éphèse*.

N'en croyez rien, reprit Athénion, elles ne disent jamais la vérité, et la vertu n'existe point chez elles; c'est toujours leur intérêt qui les guide. Rapportez-vous en à moi, j'ai disséqué le cœur humain.

Voilà bien de vos raisons ordinaires, répliqua Prosper en colère! Vous avez toujours cherché à m'inspirer du doute ou du mépris pour la vertu; c'est une suite du matérialisme de votre doctrine. Je vous soutiens, moi, qu'il y a des femmes vertueuses, et que ce que vous me dites n'est vrai que pour celles de la prétendue bonne compagnie.

Right-Dealer survint justement dans ce moment là. Prosper le questionna et apprit de lui que feu M. Peterson était son *cousin-ger-*

main, et qu'il avait épousé Angélina *in extremis*. Tout ce qu'elle lui avait dit lui fut confirmé. Lorsqu'il apprit, à son tour, à ce jeune homme qu'il était l'amant qu'elle avait tant regretté; il lui répondit, j'en suis ravi, vous resterez à Philadelphie. Il ne montra ni joie ni surprise, quoiqu'il fût content de cet événement; car les Anglo-américains comme les Anglais sont contenus dans leurs mouvemens.

Eh bien! dit Prosper à M. Athénion, vous voyez qu'Angélina est sincère! oui, je veux consacrer ma vie à une femme qui m'adore; je renonce à toutes les fredaines.

Quoi! lui répondit ce grand philosophe, vous allez donner dans ces rêveries de l'amour moral et dans l'austérité? Ne savez-vous pas que pour être heureux il faut consacrer sa vie à jouir? Je vois que vous allez vous perdre, mon cher Pros-

per; mais mon devoir est de vous arrêter sur le bord de l'abyme.

C'est, répliqua le futur époux, pour avoir suivi vos principes et ceux des mondains, que j'ai été malheureux. C'est le mépris des vertus du cœur que j'ai puisé dans vos leçons et dans le commerce de la bonne compagnie qui m'a précipité dans mille écarts. Je vois bien maintenant qu'il n'y a que la morale et les affections qui rendent heureux.

Sophisme! reprit M. Athénion: c'est le plaisir qui mène au bonheur. Vive Epicure! sans quoi tout est mal.

Oh! répartit Prosper, tout n'est mal que dans votre tête.

Quoi! reprit encore M. Athénion, vous renoncez à ce charmant système après les maux que nous avons éprouvés, et ceux du genre humain dont nous avons été témoins?

Prosper répondit: Il est singulier

que vous vous apitoyiez tant sur les maux de notre espèce, et que vous ayez en même temps pour maxime de rapporter tout à vous. Alors il lui fit un tableau de tout ce qui leur était arrivé, et il lui démontra géométriquement qu'ils n'avaient jamais été malheureux que par leur faute, et que malgré tout ils avaient encore échappé à leur perte. Convenez, conclut-il, que c'est pour vous faire une réputation dans le monde que vous affichez ce système.

C'en est fait, s'écria M. Athénion, on ne nous écoute plus, la génération suivante va tomber dans la barbarie.

Venez à mes noces, répartit son ancien élève, et vous finirez par trouver tout bien.

Cependant Prosper retourna à la campagne d'Angélina, et l'amena à Philadelphie pour terminer leur *hymen*. Right-Dealer le força de

recevoir cent mille dollars pour présent de noces en échange de sa part dans la cargaison du vaisseau où il ne devait plus s'embarquer.

Ce bienfait donna une tendre jalousie à Angélina. Elle eût voulu seule enrichir son amant; mais elle n'évita plus Right-Dealer à cause de sa ressemblance avec lui. Un ministre catholique émigré et un ministre *presbytérien* unirent l'un après l'autre les deux amans pour concilier la conscience d'Angélina avec l'esprit de tolérance du pays. Tous les compagnons de voyage de Prosper furent de ses noces. Lorsque M. Athénion eût vu Angélina, il trouva qu'on était excusable de donner pour elle dans les rêveries de l'amour moral.

Prosper le détermina à vivre avec lui en Amérique après lui avoir représenté qu'en Europe on était plus occupé alors de guerres et de ré-

volutions que de philosophie et de beaux esprits. Right-Dealer lui compta vingt-cinq mille dollars pour sa part de la cargaison. Toutefois il se promit de composer de jolis romans badins, et de retourner en France les publier lors de la restauration de la bonne compagnie.

Ses deux collègues, depuis leur séjour à Philadelphie, travaillaient avec un zèle inexprimable à l'accroissement des *connaissances humaines* Ils composaient de savantes dissertations, formaient de nouveaux herbiers, de nouvelles collections et fesaient main-basse sur toutes les simples, sur toutes les chenilles et les papillons du pays. Enfin, toujours en activité, ils étaient infatigables dans leur ardeur scientifique. Ils s'avisèrent un jour d'aller faire des recherches dans une petite île qui était à quatre lieues en mer. Quinze jours s'étant écoulés sans qu'on en-

tendît parler d'eux, on craignit qu'ils n'eussent fait naufrage, et on jugea à propos de s'informer de ce qu'ils étaient devenus. Quatre savans bien accompagnés s'embarquèrent et allèrent a leur recherche dans la petite isle. Une belle maison y était bâtie; mais elle avait été abandonnée, parce qu'il était plus difficile d'*en sortir* que d'*y entrer*, attendu qu'en dedans une vapeur étouffante fesait perdre le sentiment. Présumant que nos deux académiciens pourraient bien y être entrés sans savoir à quoi ils s'étaient exposés, les quatre savans munis d'*acide muriatique oxigéné* et de différentes drogues résolurent généreusement d'y pénétrer et de les y chercher. Arrivés dans une grande salle qui avait servi de lieu d'assemblée, ils virent les deux savans Européens dont ils étaient si inquiets, assis dans de grands *fauteuils*, qui,

avec une certaine quantité d'autres, formaient, au nombre de quarante, tout l'ameublement qu'on eût laissé dans ce logis. Ils y étaient asphixiés et sans mouvement. Tous les gaz du monde n'ayant pu les faire sortir d'une si grande léthargie, on les enleva de dessus ces fauteuils. Deux des quatre savans s'étant avisés de s'asseoir à leur place par curiosité, s'endormirent tout-à-coup d'un si profond sommeil, qu'on ne put jamais les réveiller, même en leur faisant avaler une bonne dose de *satyrium* infusé.

Effrayés de ce phénomène, les deux autres savans et leur cortège non-seulement se gardèrent d'approcher de ces siéges narcotiques, mais quittèrent promptement ce suffoquant séjour avec leur acide muriatique, abandonnant leurs confrères et les deux académiciens. Ils repassèrent promptement sur le

continent, et racontèrent cet événement à Philadelphie. Cela fit une telle impression, que les savans et les littérateurs de l'endroit *oncques* n'ont voulu s'asseoir sur des fauteuils.

Quant à M. de Kerbriand, il voulut partir. Il faut, dit-il, que j'aille dans mon château de Basse-Bretagne, retrouver les os de mes pères, que je regrette de n'avoir pas emportés à l'instar des Sauvages; ensuite je publierai ma mythologie de nouvelle invention, dans laquelle on verra que c'est le diable qui fait chanter les rossignols. Peut-être ferai-je quelque petit voyage en Afrique et en Asie, pour chasser le *démon de la volupté* qui me tourmente. Que l'*ange de la bienfaisance* opère votre conversion, dit-il, à Right-Dealer les larmes aux yeux. Peu après il quitta les Etats-Unis.

Quinze jours après son mariage,

Prosper observa qu'il était toujours amoureux d'Angelina. J'ai bien changé, dit-il, à M. Athénion, je n'étais pas si constant en Europe.

Il renonça peu-à-peu aux idées européennes, et se fit de nouvelles habitudes. Dans les momens qu'il ne passait pas avec Angélina, la pêche, la chasse, la botanique et l'agronomie fesaient ses récréations. La vie paisible lui parut plus agréable que la vie agitée.

Le jardin des pleurs subsista toujours, mais le tombeau fut destiné à rappeler la mémoire de M. Peterson. C'est bien le moins, disait Prosper, pour un homme qui a fait notre fortune.

Angélina et lui fréquentèrent pourtant un peu la société. Ils eurent d'abord de la peine à s'accoutumer au ton flegmatique qui y régnait, mais ils finirent par goûter l'esprit solide et affectueux qu'il cachait, et ils

trouvèrent que la bienveillance accompagnée de manières contenues et froides, vaut bien l'égoïsme que décorent des formes affables et amicales. Une étroite amitié lia de plus en plus Prosper et Right-Dealer qui voyageait de temps en temps.

Cependant le souvenir de Silinski était toujours dans l'esprit du premier. Il manqua à son bonheur de connaître le destin de ce vertueux ami.

Un jour il trouva à Philadelphie plusieurs des hommes civilisés avec lesquels M. Herbert avait fondé la colonie. Ils lui apprirent qu'ils étaient fugitifs; qu'une nuée d'Espagnols, conduits par des moines et réunis à des peuplades sauvages, anciennement ennemis des Apaches, étaient venus les attaquer; qu'accablés par le nombre, il en avait péri les trois quarts, et que le brave Silinski était du nombre; mais qu'ils avaient fait

sur l'esprit de leurs ennemis une si grande impression de terreur et d'admiration, que ceux-ci avaient laissé en repos le reste de ce brave peuple qu'ils ne purent vaincre après avoir perdu la moitié des leurs.

Hélas! dit Prosper à Right-Dealer qui sut cela, que la vertu succombe souvent sur la terre!..... Et le sort de Silinski lui fit verser des larmes.

Pour M. Athénion, il eut une grande maladie qui mit sa vie en danger. Il réchappa des bras de la mort; mais cet accident opéra une telle révolution dans son esprit, qu'il n'avait plus les mêmes idées. Il devint amoureux pour la première fois de sa vie : c'était d'une Anglaise d'un âge mûr. Il l'épousa, convint enfin qu'on pouvait être heureux dans ce plus mauvais des mondes, et soutint même ensuite que tout était bien, avec la même opiniâtreté qu'il avait soutenu que tout était mal.

Prosper, après six mois de ménage, eut l'espoir d'être père.

Il vit toujours heureux en Amérique et il a des enfans. Il pense que la vie d'un père de famille vaut bien celle d'un roué ou d'*un Faublas*, et il donne une partie de son bien à ceux qui ne possèdent rien dans la société. Quelquefois ses amis et lui causant sur les maux qui arrivent sur la terre et sur les infortunés qui existent, et comparant cela avec l'harmonie qu'ils trouvent dans l'univers, concluent, pour partager le différend, que tout est bien dans la nature, et que le mal n'est que dans la société.

Fin du troisième et dernier Volume.

De l'Imprimerie de L. Haussmann, rue de la Harpe, N°. 82.